

RÉCITS
ANALYSES
& CRITIQUES

TIMULT



N°7
septembre
2013

VOUS AVEZ DIT INTER-**QUOI** ?

Sur l'imbrication des rapports de domination

page 36

SÈME TA ZAD
Conditions de la lutte
page 8

page 60

Kiss my boot, super-(wo)man !

Du porno féministe, du post-porn, du plaisir et du plastique



SOMMAIRE

FRONTIÈRES FRAGMENTS

Hong Kong Spirit ? _____ 4

Sème ta zad
Préparer une manif, fabriquer une cabane — 8
ou quelques préalables à la lutte

À propos du « mépris de classe » _____ 20

La boue aurait suffi à démobiliser une armée — 22

Devenir plus invisible ? _____ 26

écritures fragmentaires _____ 36

milieu

STRATÉGIES

Vous avez dit inter-quoi ?
Sur l'imbrication des rapports de domination — 38

Briser des barrières.
La Commune d'Oakland _____ 52

NOTRE HISTOIRE(S)

Histoires d'histoires,
quelques bémols _____ 56

ÉROTICO-POLITIQUE

Kiss my boot, super-(wo)man !
Du porno féministe, du post-porn, _____ 58
du plaisir et du plastique

NOTES DE LECTURES ET EXTRAITS

_____ 70

BRÈVES


_____ 76

COURRIER DES LECTRICES

_____ 77

INSTANTANÉ

Ma mère gauchère _____ 78



(c'est la fête) Je me perds dans une foule, corps costumés, visages maquillés et cheveux d'anges. Je me laisse prendre par une musique, par une chaleur... je me confonds dans une fumée, une brume, une poussière qui vole, dans des éclats de lumière et de verres brisés, des rires aux éclats, je m'éclate, oui !

(carnaval) Il m'arrive de rêver du dépassement. Il m'arrive de vivre le dépassement. Des moments d'un nous généreux, sans frontières, sans histoire, sans bagage, sans blessures, prêt à se laisser prendre dans les tourbillons collectifs avec des inconnu.es, sans peur ni contrainte. Il m'arrive de rêver d'unions magiques où les classes, les privilèges et même les indentités n'existeraient plus. Il m'arrive de rêver d'un queer de chez queer, « un queer populaire et appropriable par tout le monde ».

(foule) Mais sous nos costumes, on ne se trimbale pas les mêmes valises. Évidence de vécus variés, singuliers. Certes. Mais pire et plus : en surimpression, les privilèges avariés, jamais dépassés. Sale impression, on ne vit pas les mêmes facilités à user de sa force, imposer sa présence, s'approprier le temps et les corps des autres, rabaisser, blesser, faire taire...

Nommer ces positions pour savoir le jeu que l'on tient en main. Saboter nos réflexes de dominant.es et de victimes. Composer, tricher, s'affirmer, faire nombre... et s'autoriser des moments de répit pour balayer la culpabilité et aiguïser nos forces.

(after) Alors, retour, redescende, pieds dans le tapis, jeopardy (du mardi après-midi avec mamie), triste rage, étalage dans l'bocage, nez dans la boue, jambes en compote, idées floues... et de nouveau debout... Comme chaque fois, l'exaltation des multitudes enivrantes appelle l'articulation d'idées, synapses reconnectées. Un flot de questions, en avalanche du dimanche et de tous les autres jours du mois de l'année des saisons et de la nuit, agrandie. Voilà : tumult revient en se demandant comment penser l'imbrication des dominations, non pas pour multiplier les catégories à l'infini ni s'y perdre plaintivement, mais bien pour nommer ce qu'on veut combattre, choisir parmi nos différents costumes avec malice et combativité et repartir au champs de foire en bandes organisées.

(Vous avez dit inter-quoi ?, p.38, et Briser des barrières. La Commune d'Oakland, p.54)

Elle se situe où, au juste, cette frontière entre l'occidental way of life et... autre chose ? Quelques réflexions déstabilisées sur une ville colonisée et coloniale.

(Hong Kong Spirit ?, p.4)

Qu'est-ce qui t'a fait tripper dans le porno ?

(Kiss my boot, super-(wo)man !, p.60)

Comment durer dans une lutte qui dure ? S'enthousiasmer et rester tenace ! Critiquer ses alliés ou

rompre ses alliances ? Et surtout : garder ses pieds au secs !
(Sème ta zad, p.8 à 25)

Comment exprimer nos féminismes radicaux ?

(Histoires d'histoires, quelques bémols, p.58)

Comment vivre avec un passé chez les Tupamaros ? Comment vivre dans la société d'aujourd'hui qui n'a pas trouvé de réponse aux questions posées ? Et que faire de ce passé de la dictature ?
(Devenir plus invisible ?, p.26)

Bonne lecture, bonnes discussions ! En espérant que ce numéro suscitera autant de retours et critiques que le précédent. À très vite !

HONG KONG SPIRIT ?

« *Il y en a qui vont rester. Il y en a, faudra qu'ils bougent.* »

extrait de la chanson *Hong Kong*, de *La Souris Déglinguée*



EN DÉBARQUANT À KOWLOON

Les gens qui voyagent m'ont toujours énérvée. Je n'ai jamais compris ce qui les transportait à l'idée d'aller voir les fragments du zoo de l'humanité, ni l'aura qui les entourait sitôt qu'ils racontaient la moindre anecdote exotique. Et puis partir loin, ça demande du fric, de parler anglais, d'être super sociable, et *last but not least*, savoir revenir en héros, un peu blasé.e mais pas trop, une ride au coin de l'œil pour avoir l'air malicieux et surtout donner l'impression d'en avoir vu long. Bref, la carrière d'Indiana Jones façon club med ou anarcho-tourisme, ça me disait trop rien.

Toujours est-il qu'un jour, il y a eu un plan pour partir. Pour la première fois de ma vie, je n'étais pas prise dans 150 000 projets et j'en avais marre de la ville où j'ai toujours habité. Il s'agissait d'aller bosser dans une fac à Singapour, Macao, Taiwan ou Hong Kong. Je sais pas où c'est sur la carte mais j'ai fait un rapide calcul : j'avais entendu dire qu'à Singapour les chewing-gums étaient interdits, j'en mange pas tellement, mais ça m'a fait mauvaise impression ; de Taïwan ne me parvenait que le cliquetis des magnétoscopes ; de Macao celui des casinos. Alors j'ai signé pour Hong Kong et

puis je suis montée dans l'avion, morte de trouille.

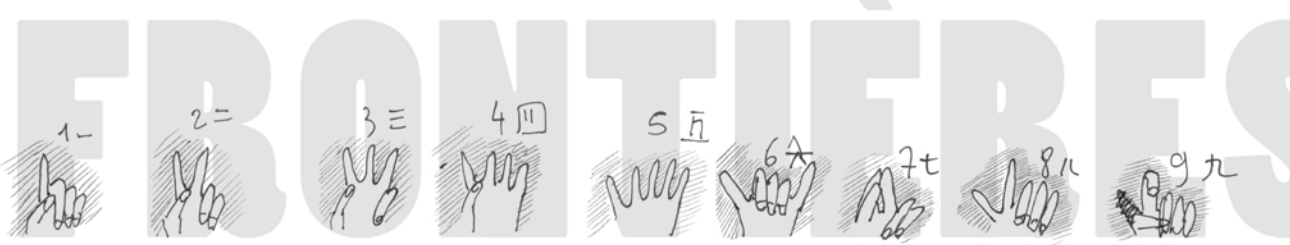
Bien sûr, je suis partie avec une hypothèse sous le bras. Simple : partout de par le monde, il doit y avoir des gens qui n'aiment pas le pouvoir, quelles que soient les formes que ça prend. Avec mon intergalactisme anarchiste dans la poche, j'étais parée. J'ai débarqué à Kowloon un beau jour de décembre, ahurie, avec mon anglais pourri et mes yeux qui ne s'habituait pas à la brume. J'ai passé une semaine à ne pas comprendre comment manger, et bien plus à garder les yeux grands ouverts dans l'obscurité de cette écriture et l'air effaré devant ce qui me faisait enfin fermer ma gueule : Hong Kong.

J'ai consulté internet, beaucoup marché dans les rues, péniblement déchiffré le bouquin de Zarrow sur les anars chinois, es, fouillé du côté des féministes, des anarchistes, des punks, des anarchopunk, des anarchaféministes, des féministes punk, des queers, et toutes sortes d'autres bric-à-brac de freaks anti-fric en vrac. Rien. Une vague ligne à la fin d'un agenda anarchiste américain indique une adresse que je ne trouve pas et je commence à flipper de devoir bipper trois cartes à chaque fois que je bouge, franchir vingt étages pour une cigarette.

HONG KONG IS AMAZING

Pendant ce temps-là, de vieilles Chinoises édentées poussent des chariots géants remplis de cartons et de vieilles Chinoises édentées nettoient les chiottes, de vieilles Chinoises édentées nettoient tout ce qu'il est possible de nettoyer dans une ville de huit millions d'habitants. À Wan Chai, de jeunes Philippines en fleur font tapin et massages dans une sorte de vague quartier rouge où sortent les étudiants occidentaux pour se donner du frisson. Dans les Nouveaux Territoires, des centaines de milliers de gens se précipitent avec une joie non feinte pour loger dans des tours d'immeubles à mourir de tristesse. À Central, les nouveaux riches chinois.es font la queue devant chez Chanel et de jeunes loups européens montent de juteuses affaires d'import-export en trouvant que finalement la colonisation ça a du bon. À Tsim Sha Tsui, le Falun Gong expose des images de tortures dans un style à mi-chemin entre réalisme soviétique et images pieuses catholiques. Partout, l'espace public est dans le centre commercial, des caméras de surveillance braquent un petit espace qui protège sa liberté de presse, la toute-puissance technologique irradie, et la critique

« *partout de par le monde, il doit y avoir des gens qui n'aiment pas le pouvoir* »



« les toilettes sont tout simplement splendides, ma chérie »

est vue comme une impasse. De quoi flipper.

Alors, j'ai commencé à parler avec des gens, comme je pouvais. Et je leur ai bêtement dit que le postcolonialisme à tout crin me sautait à la gueule, même en restant en haut de mes sept étages à To Kwa Wan à regarder les milans par la fenêtre. J'ai dit ça à toutes les personnes que j'ai croisées. Et personne ne voyait le problème. Toutes les personnes que j'ai croisées pendant deux mois sans exception trouvaient Hong Kong tout bonnement *amazing*. Aucun problème. Pour moi c'était le capitalisme le plus sauvage que tu puisses imaginer (en fait il y a pire, mais c'était déjà assez), l'intersection classe/genre/race qui tout d'un coup s'incarnait d'une manière caricaturale, cette survalorisation de l'occident, un racisme crasse envers les Chinois.es de Chine continentale, des filles toujours plus grandes et plus minces qui se blanchissaient la peau à outrance, des marchés de jade pour les touristes, sans oublier des cafards gros comme des chiens. Bref, j'étais contente du voyage...

Pour couronner le tout, une bande de jeunes chercheurs pseudo *hypes* et d'obédience communiste m'invitent au pot de départ de Machin dans un bar. Ok. L'ascenseur qui monte au 40^e étage me dit que ça risque

d'être un poil plus chic que ce que je connais. Baie vitrée sur la passe, et même les serveuses sont blanches. Là, Bidule revient des cabinets et me souffle en attrapant son cocktail que les toilettes sont tout simplement splendides, ma chérie il faut absolument que tu voies ça. Bon, j'ai jamais vu des chiottes de luxe, ni jamais été au zoo des riches, alors je vais voir. Quand je rentre, une vieille Chinoise édentée nettoie un truc. Je pisse. J'ouvre la porte et là voilà tout sourire me tendant une tiède serviette blanche immaculée à côté d'un robinet d'eau ouvert, n'attendant que de serviablement laver mes aristocratiques mains. Je frôle la crise d'angoisse en tournant et retournant dans ma bouche ces cinq syllabes : postcolonialisme. Peut-être que ça ne veut rien dire, si personne ne le voit ? Peut-être que c'est pas ça ?

CREVER LA BULLE

J'en étais là, à Hong Kong, épuisée, remise en question dans tous les sens : que suis-je toute seule dans le vaste monde sans toutes mes ami.es, est-ce que nos luttes et nos réseaux ont encore du sens ? Nos bulles ? Dans quelle mesure ? Est-ce que les gens sont heureux, pourquoi ça marche quand tu fais

marcher huit millions de personnes au pas ? Comment est-ce que je peux me définir dans une société si je n'agis pas ? Comment agir dans ce contexte que je ne comprends pas ? Pourquoi je trouvais la plupart des occidentaux, y compris mes potes, dans des postures d'exotisme, regardant droit dans les yeux l'Autre bombant son torse de barbare magnifique dans des décors baignés d'atmosphères de triades et de vapeurs de dim sum ? Qu'est-ce que j'allais faire de toute cette apesanteur dans un monde qui restait muet mais dont la vision avait éclaté toutes mes certitudes ?





Et bien, puisque ce coup-ci ce n'était pas par la pratique, alors, j'ai commencé à lire. Surtout à lire les journaux. Et à replacer les commentaires que j'entendais de-ci de-là. Puis à lire d'autres choses, à fouiller, à suivre des affaires, à comprendre un petit peu. Finalement, je me retrouvais à suivre l'actualité politique *mainstream* comme un bon père de famille. De là, j'ai commencé à comprendre un petit peu cette ville. Et à pouvoir rencontrer un peu plus de gens. Une poignée bien sûr, mais à pouvoir discuter avec eux. Évidemment, j'avais toujours le son de cloche dominant, principalement dans un journal écrit en anglais, langue coloniale, mais aussi langue véhiculaire, mais en en tenant compte, je pouvais me dessiner un paysage politique de la ville. Une fois écartées les conneries cent fois écrites sur l'apolitisme millénaire des sociétés chinoises et le fatidique commentaire sur la naturelle hiérarchie asiatique, en fait un sacré mouvement politique avait lieu. Et il avait lieu au cœur de la société, pas dans ses marges, pas là où j'ai l'habitude de chercher. Et ça aussi ça allait me demander quelques contorsions politiques.

LES MÈRES À VENIR

En décembre 2011, a éclaté un scandale médiatique autour des femmes de Chine continentale qui viennent accoucher à Hong Kong. Pour comprendre un peu, il faut savoir que le territoire était sous la souveraineté britannique depuis la fin du 19^e et pour

100 ans, jusqu'en 1997. Hong Kong n'a jamais connu le régime maoïste. Dans les années 1990, ça commence à flipper sévère : le « retour » prévu à la Chine approche, et personne n'a vraiment envie de se retrouver à filer droit façon Parti Communiste Chinois. Les plus fortuné.es s'envolent direction le Royaume-Uni ou le Canada et Deng Xiaoping, le patron de la Chine, propose alors de mettre en place une transition de 50 ans pendant laquelle la Chine et Hong Kong seront « un pays, deux systèmes », histoire de pas brusquer le monde de la finance hongkongais. De 1997 à 2047, Hong Kong est donc une sorte de pays éphémère. Avant de partir, le dernier gouverneur britannique a trouvé marrant de se foutre un dernier coup de la gueule de la Chine et a fait des annonces de suffrages universels pour après 1997. Du coup, cette question du suffrage universel (qui n'est toujours pas en place) est devenue une sorte de rempart symbolique potentiel contre l'inéluctable retour à la Chine.

Dans ce contexte où marquer la frontière devient un choix politique, la question de qui est hongkongais et qui ne l'est pas devient assez épineuse. En venant accoucher là, les femmes chinoises non seulement se soustraient à la politique de l'enfant unique, mais surtout permettent à leur enfant la résidence à Hong Kong. La vieille question du droit du sol ou du droit du sang devient celle du droit à une démocratie avec date de péremption.

UNE POLÉMIQUE POLITIQUE QUI SE DÉCLINE

De très nombreux nouveaux riches chinois.es viennent faire du tourisme de luxe à Hong Kong, en profitant au passage pour faire des investissements immobiliers (ou l'inverse), faisant exploser les loyers d'une des villes les plus chères du monde pour l'habitation. Ça vous rappelle quelque chose ? Oui, gentry n'a qu'un œil et peut le fermer pour ne pas voir dormir les gens dans les lits-cages, sortes de dortoirs où les lits sont grillagés et constituent l'intégralité de l'habitat. Mais évidemment, ce qui fait qu'une société est société, c'est qu'elle dérape. Et du riche chinois au Chinois, il n'y a parfois qu'un pas, surtout quand c'est un.e étranger.e et que la question du territoire devient question de liberté politique.

Enfin, Hong Kong, avec ses écarts vertigineux entre richesse et pauvreté, est indéniablement un endroit d'une pas trop mauvaise qualité de vie, avec beaucoup de fric, de l'huile non frelatée, une liberté éditoriale certaine, et un État assistant mais extrêmement libéral laissant champ libre aux hordes d'entrepreneurs, et dieu sait qu'il y en a !

Conjugué à une valorisation de ce qui a longtemps été la société haute – l'occidentale *way of life*, d'autant plus effrénée qu'elle peut être aujourd'hui mâtinée de traditionalisme chinois – on retrouve un discours d'une troublante banalité : le monde civilisé se défendant bravement sur l'île de Hong Kong face aux assauts des barbares de la Chine continentale, qui sont sales et

« être ailleurs, c'est se condamner à l'intranquillité »

FRONTIÈRES



dégueulasses, pissent et crachent partout. Pris en tenaille entre ce discours et les discours pro-chinois de plus en plus audibles dans les médias, les luttes politiques sont toujours sur le fil du rasoir, malgré la présence de nombreux réfugié.es politiques chinois.es et une histoire de lutte anticolonialiste qui ne peut se façonner sur le modèle des luttes indépendantistes.

Les femmes chinoises, qui viennent accoucher – voler nos lits d'hôpital et notre lait en poudre non-frelaté pour propager dans la libre et replète société hongkongaise leur culture d'*untermenschen* parvenu.es, façonné.es par le totalitarisme – se cognent à toutes les parois de ce labyrinthe. De même les enfants, né.es dans cette situation depuis presque 20 ans, sont apatrides, sans scolarité ni couverture de santé, puisque leurs parents sont chinois, mais pas eux, sans être hongkongais.es pour autant.

L'espace politique est ainsi veiné de discours qui convoquent rapport de classes (la nouvelle bourgeoisie chinoise faisant exploser les loyers), racisme culturalisé (avec un basculement de la citoyenneté hongkongaise vers une identité hongkongaise), nationalisme et quête identitaire (les barbares et leur saleté délimitant les remparts de la civilisation), régime politique (le totalitarisme du PCC ne fait rêver personne) et genre (les femmes chinoises sont représentées en sauterelles dévorantes par certains collectifs).

POUR L'INTRANQUILLITÉ

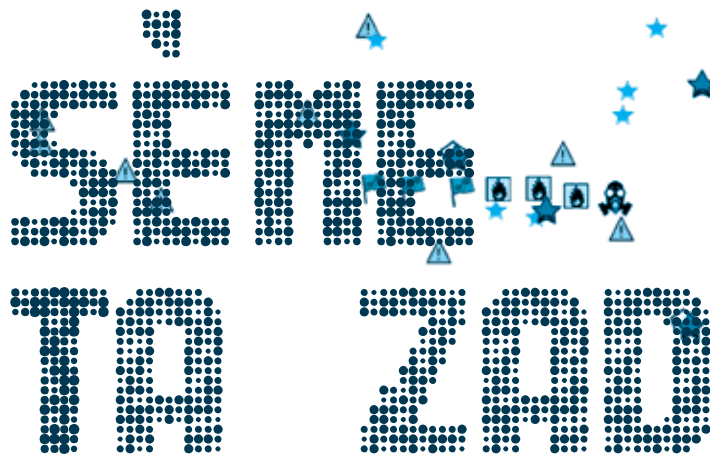
Alors, bien sûr, cela crée des discours hybrides, où l'on pioche un peu de l'un, de l'autre, mais il arrive plus d'une fois que les gens se mettent à chuchoter et, qui parlant de révolution, qui parlant des ses différentes possibilités de passeport, assurent que le retour à la Chine ne se passera tout simplement pas. Au milieu de tout ça, pas toujours évident de faire la part des choses entre des discours politiques qui tirent sur le racisme ou l'anti-autoritarisme, où la frontière devient la garante d'un peu plus de liberté libérale, dans une ville où bonne gestion et pragmatisme sont des mots-clés, alors que traîne encore un peu de parfum du Hong Kong Spirit et ses effluves de terre promise pour réfugié.es politiques de la Révolution Culturelle. De temps en temps, affleure un « *au bon vieux temps des colonies* », et l'actualité suit son cours, on recrute des médecins, on fait des manifs pour le suffrage universel, on va au sport ou au karaoké à Yau Ma Tei, on râle contre la vie chère, on mange un morceau à To Kwa Wan, on critique Pékin et on vante la liberté de presse, on voudrait que le métro soit plus à l'heure, on discute du statut des employées de maisons, on manifeste contre l'introduction d'une éducation civique nationaliste dans les écoles, on est fier de vivre à Hong Kong, on commémore Tien An Men, on a peur des conditions politiques et économiques chinoises, on a pas la moindre idée de ce qu'est

un voyou, on vit vite, on cuisine pour trois sous dans les cantines fumantes de Tai Wai, on fait les boutiques, on nettoie des chiottes et parfois, à Mong Kok, ou Sha Tin, on croise de jeunes occidentaux hébété.es, là par accident, qui se disent qu'elles aimeraient bien comprendre, ne serait-ce qu'un peu, cette toute petite partie du monde.

Alors, j'ai toujours pas des rides malicieuses au coin des yeux, je parle pas anglais couramment, je ne suis pas devenue super blasée ni super sociable... Je suis convaincue qu'être ailleurs, c'est se condamner à l'intranquillité, y compris dans les migrations choisies.

Mais si, d'aventure, la vie m'amène à nouveau à être l'étrangère, à éprouver à quel point nos vies sont contextuelles, même si neuf fois sur dix c'est pour foncer droit dans le mur du malentendu, pouvoir discuter en vivant dans des réalités complètement différentes, et essayer de comprendre ce qui nous met en branle, et toutes les contradictions que je ne peux même pas imaginer, et comment on négocie toutes les manières d'être agglutiné.es les un.es sur les autres dans des villes où on vit comme des cafards, alors oui, j'y vais en courant.





SÉNÉZAN

PRÉPARER UNE MANIF, FABRIQUER UNE CABANE OU QUELQUES PRÉALABLES À LA LUTTE

L'opposition au projet d'aéroport de Nantes prend de l'ampleur depuis plus d'un an... ou depuis six années... ou, si on prend plus de recul, depuis près de quarante ans ! Mobilisation sans cesse renouvelée, la réoccupation de la zad (*zone à défendre – contre l'aéroport de Notre Dame des Landes et son monde*) nous confronte à la question qui sommeille dans chacune de nos tentatives : comment durer dans la lutte ?

La vague d'expulsions de l'automne 2012 a abouti à l'énorme manifestation de réoccupation de la zad le 17 novembre. Tant de récits ont été faits sur cette journée, tant d'images montrées : de celles et ceux qui n'ont jamais pu atteindre le point de chute tant le cortège était long, de ceux qui ont mené la foule, encagoulé.es en cas d'obstacles policiers,

de ceux qui ont passé la manif sur un camion à répéter détails logistiques et souvenirs de lutte aux manifestant.es... Une fois passée l'effervescence des « jours J », comment ne pas s'user, comment rester tenace ? Comment nourrir les alliances ?

Cherchons dans les processus de fabrication de la lutte, dans ce qui se passe en amont ; du côté des efforts invisibles mais laborieux qui préparent le terrain ; des prises de puissance personnelles qui renforcent les élans collectifs ; des tensions politiques qui, gommées par l'intensité joyeuse et guerrière, resurgissent lorsque le temps s'étire à nouveau, nous émancipant temporairement des « ennemis communs » pour nous rappeler nos propres désaccords et contradictions.

expulsion sur la zad, une manif destinée à réoccuper la zone et construire de nouvelles cabanes. Je ne suis pas trop dans le bain, participe à la réunion, mais reste un peu scotchée par la chaleur accablante. L'idée est cependant lancée : elle peut nourrir les imaginaires, les réflexions personnelles et les discussions ; et à la zad le mot tourne, un texte de proposition circule, l'idée est accueillie favorablement et un petit groupe de gens de là-bas, de RTF et d'autres enthousiastes se dessine au cours de l'été...

**AUTRE VALLÉE,
NOUVELLES
RENCONTRES RTF,
QUELQUES SEMAINES
PLUS TARD**

Après plusieurs heures de réunions, la nuit tombée, on se retrouve à trois ami.es autour d'une bouteille de rhum. On essaie d'imaginer ce à quoi pourrait ressembler cette manif-occupation. Nos esprits vagabondent... On se laisse finalement happer par les potentiels de cette lutte qui nous a surpris.es tant de fois par des formes hétéroclites et déterminées de résistance contre l'aéroport, entre appels des « habitant.es qui résistent » à venir squatter des fermes abandonnées, vols de carottes de forages, charges de vaches sur les flics dans les champs et rassemblements devant les municipalités lors des enquêtes publiques... Nos imaginaires se font souples, nos cabanes à monter et défendre se font châteaux-forts et constructions suspendues, nos outils défensifs catapultes, chevaux de Troie emplis de purin, douves et palissades en bois...



PRÉVOIR UNE MANIF UN AN À L'AVANCE...

L'idée est d'anticiper de probables expulsions en septembre ou un peu plus tard dans l'hiver. De se projeter, pour une fois, dans des visions stratégiques à moyen terme : ne plus simplement attendre de se faire expulser, mais se préparer à l'avance pour l'après, le moment pendant lequel on se sentira fort.es et qui nous verra retourner l'attaque. Renverser ainsi cette apparente fatalité qui veut que la période d'expulsabilité d'un lieu soit uniquement un moment de fragilité et d'expéc-

tative. Laisser à notre tour planer une menace et entretenir un rapport de force face à ceux qui prétendent nous virer quand bon leur semble. Profiter pour cela de la spécificité de cette zone : son immensité qu'il paraît impossible de circonscrire du jour au lendemain. Ce qu'on n' imagine pas encore, c'est la complexité de porter à quelques-un.es ce projet de manif en suspens, pendant une période qui ne va cesser de s'allonger. Et effectivement, quand on voit qu'en

novembre aucune maison ni cabane n'est expulsée, on se dit que sûrement, aussitôt l'hiver passé – et cela nous semble déjà bien lointain – la préfecture en profitera pour expulser. Mais quand, au milieu de l'été suivant, il n'y a toujours aucun signe d'expulsion, on se rend compte qu'on s'est embarqué.es dans une longue histoire, qui risque de perdre un peu de sa fraîcheur et nous de notre élan.

Avoir calé une date flottante et fixe à la fois, « *n'importe quand mais le quatrième samedi après toute expulsion* » nous oblige à poser un « *droit de retrait* » sur presque tous nos autres projets avec un refrain qui se fait un peu rengaine « *oui oui c'est bon, je suis dispo, enfin, il faut juste pas que ça tombe la troisième, euh, la quatrième semaine après une expulsion sur la zad...* ». Pendant qu'à l'inverse, quand on demande à d'autres un engagement clair pour préparer cette manif, on affronte des moues dubitatives quand illes prennent conscience de notre échec carrément trop flou.

Malgré tout, d'autres nous rejoignent. Notre groupe de préparation prend forme, un rapport de confiance s'établit. On a du plaisir à se retrouver, à se prendre au jeu de la préparation de cette manif un peu mégalomanie, et on se découvre davantage à travers nos positionnements et nos engagements respectifs. On se sent aussi lié.es par le même goût de venir sur la zad.

Les réunions, espacées de deux à trois mois, se font tâtonnantes lorsqu'on essaie de se remémorer les dernières décisions. Mais nous nous saisissons avec excitation de chaque nouvelle question comme d'un défi stratégique et politique et les discussions, laborieuses au début, finissent parfois par durer des heures.

On aimerait pouvoir organiser une manifestation ouverte à toutes les composantes de la lutte, où beaucoup de monde puisse se sentir à l'aise malgré la confrontation que signifierait un blocage policier. Comment laisser de la place à une diversité tactique ? envisager plusieurs petits cortèges selon les modes de déplacement ? ou leur préférer un grand cortège uni ?

Au-delà de tactiques face aux flics, on s'interroge surtout sur les moyens, sans rentrer dans un mode confrontationnel marqué, d'atteindre notre but sans y perdre notre matériel. On commence à parler de planquer le matos, mais on a du mal à imaginer trois énormes tas bien ordonnés au bord d'un chemin passer inaperçus. On finit par imaginer, en cas de blocage, une échappée par les champs, poutrelles en main et sacs d'outils dans le dos, batucada devant pour ouvrir le chemin, (et flics derrière ?), tandis que les personnes les moins à l'aise ainsi que les tracteurs avec le matos le plus lourd nous rejoindraient plus tard par chemin en gros cortège. On se dit que le plus important reste de communiquer, de laisser le choix aux gens en expliquant la situation, mégaphone à l'appui.

La visibilité médiatique nous pose pas mal question, dans un cadre, il faut le dire, assez globalement hostile aux venues de journalistes. On cherche un compromis entre l'envie de visibiliser cette journée au-delà des cercles militants et une méfiance partagée vis-à-vis des journalistes parfois liée à de mauvaises expériences, d'autres fois à des *a priori* difficiles à dépasser.

On passe parfois plusieurs heures à imaginer différents scénarios d'expulsion possible, pour se mettre d'accord sur quand déclencher



le compte à rebours. Deux grandes hypothèses s'affrontent : expulsion d'une seule traite et vague d'expulsions successives sur plusieurs jours. Dans ce dernier cas, quand déclencherait-on le compte à rebours de quatre semaines jusqu'à la manif de réoccupation ? Souvent incapables d'arriver à une conclusion, on en vient à se dire que nous devons, quoi qu'il en soit, nous réunir à la première expulsion, et qu'on décidera ce qu'il en est à ce moment-là, selon la situation.

D'une réunion à l'autre, on sent bien que l'idée prend forme entre nos plans d'actions A, B, et même E, nos listes de contacts de cantine, de batucada pour dynamiser la déambulation et de chapiteaux pour faire la fête, nos milliers d'affiches diffusées dans les locaux militants, squats et lieux autogérés qui finalement annoncent une action dont les détails sont peut-être encore flous, mais qui fait bel et bien partie du paysage.

SEPTEMBRE 2012, QUELQUES SEMAINES AVANT L'OCCUPATION POLICIÈRE

Nous sommes à peu près clair.es sur l'objectif : même en cas d'expulsion de la plupart des lieux de vie collectifs occupés (une vingtaine à l'époque), pouvoir reconstruire rapidement un espace public et ouvert, de vie et d'organisation de la lutte, au sein de la zone... Un espace constitué de trois modules d'au moins trente mètres carrés – une cuisine, une salle de réunion, un dortoir – et d'une plate-forme aérienne, qui soient défendables... notre château-fort quoi !

Avec mes deux petites expériences en construction bois derrière moi, je me laisse convaincre que plusieurs mois pour penser un bout d'édifice en kit constitue probablement un apprentissage tout aussi riche que la formation d'un an que j'avais à un moment envisagé d'entamer – même si ça signifie mettre de côté un diplôme et mes besoins de valorisation sociale plus normalisés. Bien qu'habitant à des centaines de kilomètres de la zad, je me sens aussi portée par un réseau de potes, avides de défis (et qui pour certain.es ont déjà quelques liens établis avec la zad), qui s'y connaissent et que je sais prêt.es à donner conseils et coups de main. Je pense au stock de poutres dans ce grand hangar abandonné qui n'attendent plus que d'être découpées et aux plans récup de palettes XXL.

J'opte pour la conception d'un dortoir, en essayant de penser une structure la plus simple possible, qui limiterait au maximum les outils et matériaux nécessaires. Je laisse volontairement une partie des plans flous, pour que d'autres personnes puissent nous rejoindre et apporter leurs idées en cours de route ou lors du chantier le jour J...

En quelques mois, j'ai eu le temps de renouer avec des ami.es charpentier.es, discuter avec l'une qui me conseille d'utiliser des tiges filetées pour la rapidité, de couper vingt poutres avec d'illustres inconnu.es de passage, de faire quelques ébauches de plans après avoir rabattu mes ambitions de citadelle médiévale, de construire un premier pan de ferme, de découvrir les constructions inopinées de l'anarchiste Cochon et les luttes de logement du début du siècle, de me prendre grave au jeu rien qu'en évoquant nos projets de manif au fil de mes voyages de l'ouest de la France au sud de la Suède. Mais, comme rien ne semble presser, le bout de charpente est toujours en attente, tandis que les vingt poutres oubliées dans un coin et les quelques morceaux de papier avec des gribouillis de schémas qui traînent me rappellent de temps en temps à l'ordre...

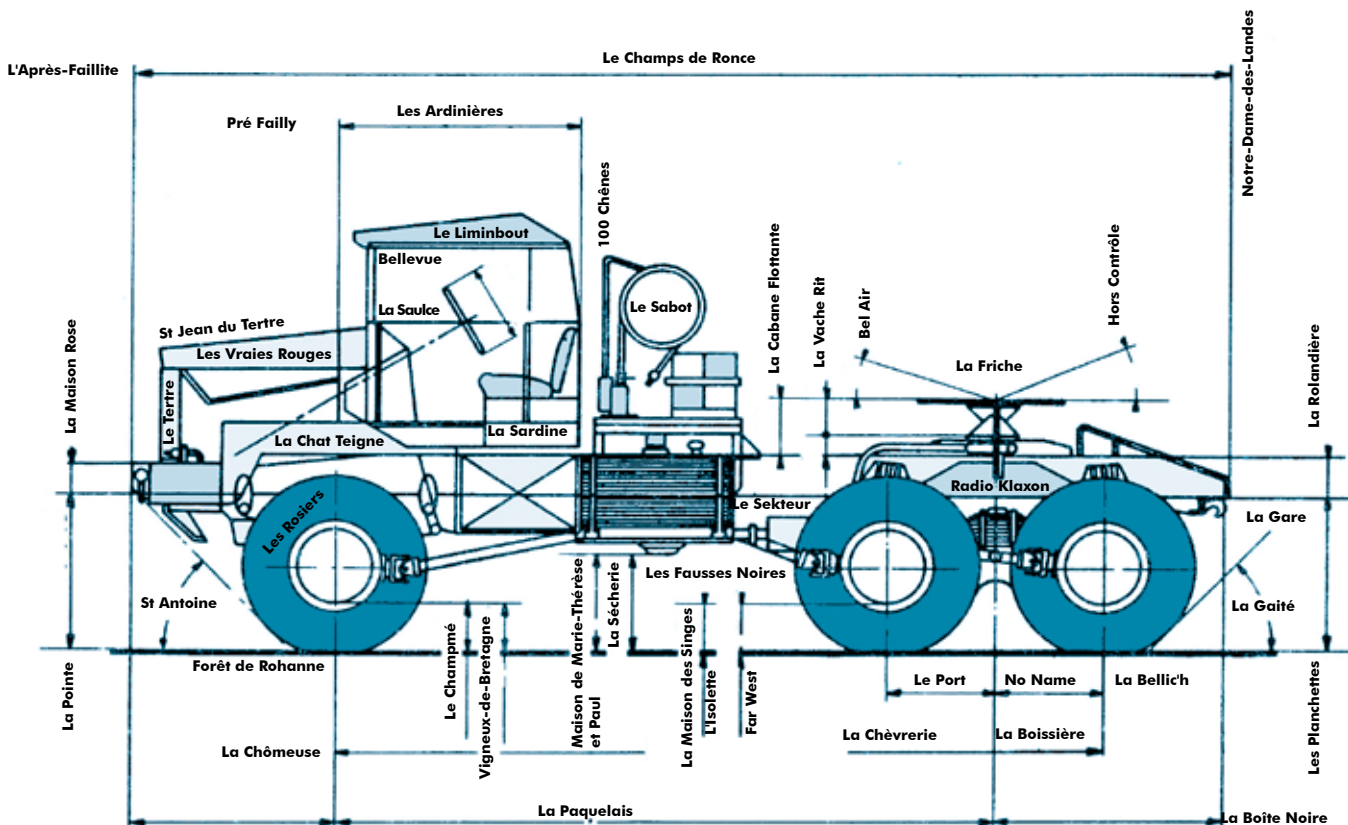


de mouvements sociaux, tout en étant extasié.es de l'écoute et de la patience de chacun.e. En quelques heures, nous sommes passé.es de dix à cent personnes pour tout organiser et ce nombre va doubler dans les deux semaines qui suivront. Nous nous répartissons en six commissions (accueil, déroulement de la manif, communication,...). Des rendez-vous et engagements sont pris, en bonne partie par des personnes qui vivent leur première implication dans une lutte. Quand je me retrouve dans la commission « construction » face à deux charpentiers et deux étudiants en architecture, ma voix se fait un peu tremblante. J'essaie de croire plus fort encore en mes quelques expériences de chantier bois et en tous les coups de main promis – reste juste à jongler avec quelques mots basiques du bréviaire du charpentier pour me donner un peu plus de contenance...

De retour chez moi,
**IL RESTE DEUX
 COURTES SEMAINES
 POUR TERMINER NOTRE CABANE**

S'enchaînent alors matinées à attendre X et après-midis intenses de travail et de rattrapage, précision et rigueur organisationnelle de Y quand X me conseillait plutôt de mesurer à l'œil, coups de mains ponctuels de C toujours trop prompt à dégainer la perceuse, interventions rapides et salutaires de Z, W et V qui passaient juste par là voir l'avancée des travaux, tandis que huit amis débarquent en camion plateau la dernière semaine pour finaliser la construction – tout cela entrecoupé d'autres expul-

sions de maisons dans le voisinage, d'affiches à terminer à la dernière minute pour ré-annoncer la manif, et de tentatives infructueuses d'échanges mails pour savoir où en sont les préparatifs par là-bas. Je jongle entre le français et l'anglais, apprends à ré-expliquer sans cesse des plans élaborés au gré des rencontres, en vient parfois à ne plus bien savoir pourquoi telle ou telle technique avait été choisie mais me dois de continuer ainsi si nous voulons terminer notre dortoir en kit à temps.



LE LUNDI SOIR

Alors qu'on présente la situation sur la zad dans un café militant du coin, les propositions affluent spontanément : tout le monde souhaite à sa façon aider à la résistance là-bas. Les rencontres deviennent improbables, entre le personnel hospitalier de la ville qui nous ramène quelques poutres et une pergola en kit et un cheminot passionné par l'histoire de la franc-maçonnerie qui nous fournira des tôles pour le toit, quand des éléments inutilisés de squats voisins nous serviront de pannes.

**LE MERCREDI SOIR,
2 JOURS AVANT LA MANIF**

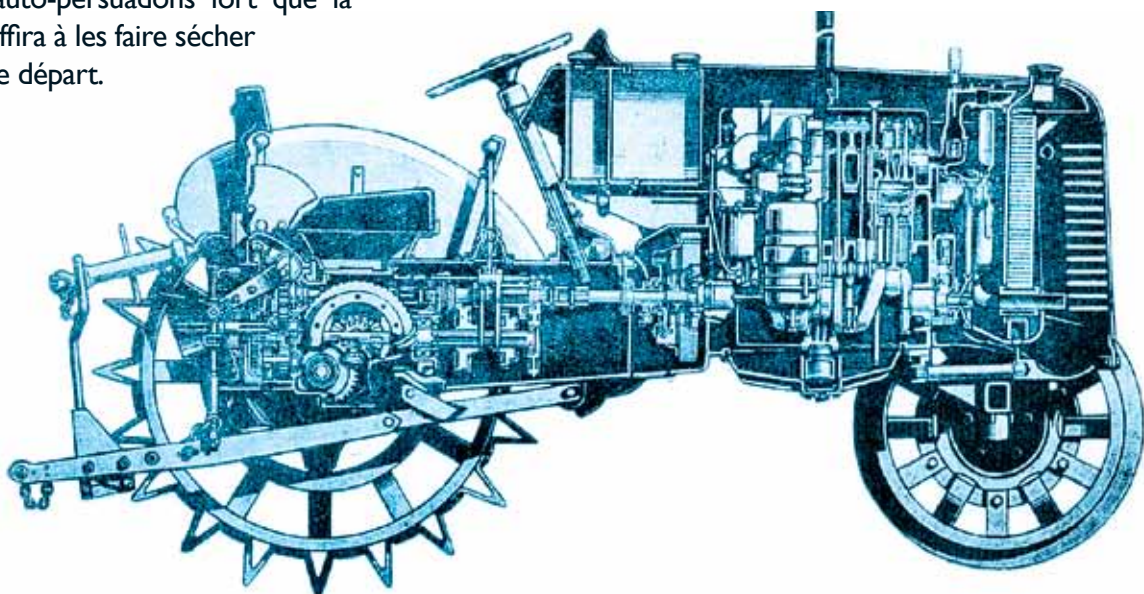
Notre camion tarde à démarrer tandis que le chargement n'en finit plus : nous essayons d'organiser un amas de poutres, vélos, bidons, bâches, outils et glacières dans la remorque. Pendant ce temps, notre équipe de nuit coule des fondations dans des pneus glanés dans la zone commerciale d'à côté quelques heures auparavant. Quelqu'un qui passait par là par hasard finit par prendre le relais à la bétonnière jusqu'à deux heures du matin. Nous nous auto-persuadons fort que la nuit suffira à les faire sécher avant le départ.

**LE JEUDI DANS
LA JOURNÉE**

Nous partons finalement en convoi, pour un trajet de quinze heures. Nous ne sommes plus que dix, mais je sais que nous avons avec nous l'énergie de toutes ces personnes qui ont contribué à la conception de la cabane qui, pour certain.es, ne se sont jamais croisé.es et qui, pour d'autres sont peut-être déjà sur la zad, à attendre notre arrivée...

SAMEDI 17 NOVEMBRE 2012

Pas besoin de passer au plan E, ni même au plan B pour atteindre l'objectif prévu : après quatre semaines d'une occupation de la zone devenue quotidienne, aucun flic ne fait obstacle, ce jour-là, au cortège de plusieurs kilomètres. À travers la forêt, des centaines de personnes commencent à affluer sur le site tenu secret jusque-là. Poutres et planches tanguent au dessus du flot de la manifestation qui n'en finit plus de se déverser sur une châtaigneraie à peine défrichée.



BATARDEAU

FRAGMENTS

ARBALETTIER

SAUTERELLE

ENCOCHE

PANNE

BARDAGE

PLANCHE
DE RIVE

SCIE
MALLET



LE DIMANCHE MATIN

pas empêché la tentative d'expulsion orchestrée par la préfecture. Le vendredi, alors que le terrain n'a pas été racheté et appartient encore à un paysan sympathisant, les flics entrent sur les lieux à six heures du matin. Nous nous faisons violemment extirper de nos lits à coups de gaz et de matraques dans les fenêtres. Les flics prennent le lieu. Après plusieurs heures passées à être assiégés, ils finissent par partir, et nous reprenons « la Chat-teigne » dans la nuit.

l'air dans le dortoir pique encore les yeux et nous étouffons quelques éternuements en secouant les couvertures. Malgré les traces, toutes fraîches, de la tentative d'expulsion (fossés boueux creusés par les bulldozers et verre brisé, cartouches de lacrymo) et la possibilité d'une nouvelle invasion policière, un grand pique-nique a été appelé, pour partager un peu le résultat de cette semaine de travail. C'est le jour du départ pour notre bande venue de l'est. Une rumeur circule : une cinquantaine de paysans du collectif de défense des terres agricoles COPAIN serait en train d'approcher pour marquer son soutien et protéger la « Chat-teigne » en l'encerclant de leurs tracteurs enchaînés les uns aux autres. Sur le chemin pour nous rendre à notre voiture, nous

croisons des dizaines de personnes du coin qui n'étaient jamais venues sur la zad avant le 17 novembre, des parents avec leurs poussettes traversant les champs pour contourner les flics qui essaient de se donner l'illusion de contrôler la situation en multipliant les barrages policiers et les contrôles d'identité. Des centaines de voitures sont garées n'importe où. Difficile de partir, de dire au revoir et laisser ici une partie de ce que nous avons construit ces dernières semaines. Dans les temps qui suivront, des comités locaux de près de dix coins différents se relayeront, semaine après semaine, malgré la persistance de l'occupation policière alentour, pour faire vivre « la Chat-teigne », en y organisant des activités et en transmettant leurs histoires de lutte..

Je suis allée sur la zad pour la première fois il y a trois ans, en septembre 2010, dans le cadre d'une semaine en non-mixité qui jonglait entre rencontres, ateliers de grimpe, construction et échanges politiques. Je n'y suis pas revenue tout de suite, me contentais parfois de suivre les infos par les potes.

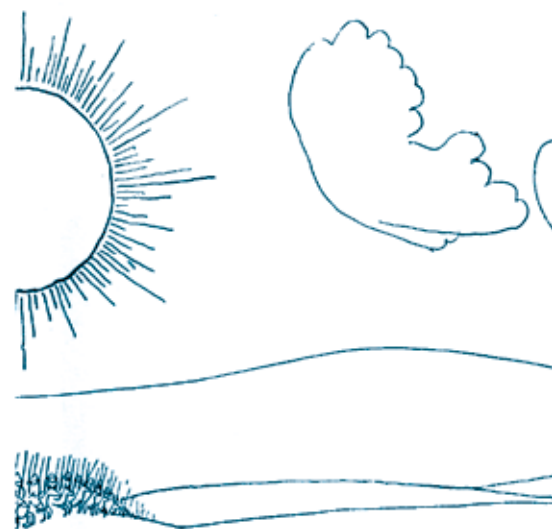
Vivre cette expérience de préparation de manif sur la zad pendant plus d'un an, c'était, ensemble, continuer à construire un attachement à ce territoire. Par les rencontres avec les paysan.nes d'à côté, qui y luttent depuis plusieurs dizaines d'années, les coups de main aux copain.ines installé.es depuis peu pour construire leurs cabanes, les longues heures de discussion et de transmission d'une histoire de trente ans qui s'est peu à peu faite nôtre.

Habiter à notre tour les lieux : en apprendre les chemins, les lieux-dits, les pistes cachées, les sentiers des animaux, la végétation. Éprouver ce territoire sans cesse en mouvement : sentier de fuite devenu chemin de course à pied, forêt refuge puis lieu de siège, haie bocagère qui se fait cachette le temps de quelques heures d'in-

vasion policière, champs à vache transformé en terrain d'expérimentation, de boue, d'exercice, de bataille, de fleurs, maisons abandonnées puis fêtées, habitées, parcourues, jonchées de matelas, vidées, puis murées. Ressentir entre chacun de nos passages la nécessité renouvelée d'un retour, se sentir devenir accro, parfois ne plus savoir vraiment « d'où l'on est ».

Devenir, nous aussi, part de cette résistance contre l'aéroport et son monde, en revendiquant la construction comme arme de lutte, détournant et nous réappropriant les termes trop souvent mal utilisés d'occupation, de territoire. Nos cabanes de palettes, bottes de paille, chanvre, polystyrène et pneus de la déchet' d'à côté, se sont élevées comme autant de pieds de nez à ce monde d'écoconstructions certifiées et de cabanes à louer pour bourgeois.e engagé.e. Nous contribuions, à notre tour, à ce que cette zone se fasse le symbole d'un mécontentement de plus en plus partagé, contre l'aéroport, mais aussi contre toutes les logiques capitalistes et d'aménagement du territoire qui l'accompagnent.

L. K. PLAT



ICI

LA

ENCORE



salut timult!

Depuis fin janvier, je n'ai eu que très peu l'occasion de retourner à la zad, et je dois dire que mes deux derniers passages en mars ont même été plutôt désagréables, du coup, une des difficultés a été de retrouver la fraîcheur de mon expérience et la sincérité quand mes beaux souvenirs du mois de novembre se faisaient de plus en plus lointains.

Qui plus est, au-delà du sentiment d'avoir du mal à retranscrire la force que je ressentais autour de cette histoire il y a quelques mois, j'ai été bien préoccupée par les conflits qui ont pris pas mal de place ces derniers temps sur la zad, en grande partie centrés sur diverses histoires de sexisme dont vous avez bien dû entendre parler. Pour le coup, je ne parle pas seulement des critiques anti-féministes et des tentatives de riposte par discussions et émissions-radio interposées, mais surtout de ce qui ressemble de plus en plus à des embrouilles teintées de tensions de classe et qui se sont cristallisées autour d'agressions et de valorisation d'un unique type d'implication et de résistance sur la zad. Ça piétine de fait les tentatives de compréhension de la multiplicité des composantes de la lutte, avec pour corrélat une pression à l'« offensive » (et avec une acception assez limitée des formes qu'elle pourrait prendre). Pour tout dire, j'ai un peu l'impression de marcher sur des œufs. Mes deux derniers passages là-bas m'ont aidée à cerner quelques-uns des ressorts de ce qui s'y joue. Mais il est délicat, quand des personnes ont mis tant d'énergie à essayer de résoudre ces conflits par le dialogue, la discussion ou d'autres modes, d'essayer d'en parler à leur place alors que je n'ai eu qu'un rôle de spectatrice (ou d'amie proche) là-dedans...

Après ça, c'est dur pour moi d'imaginer faire un texte exaltant sur ce que j'ai vécu autour de la manif de réoccupation. Et comment en parler sans choisir d'en faire le sujet central de mon article ? Ne pas en parler ? Inimaginable.

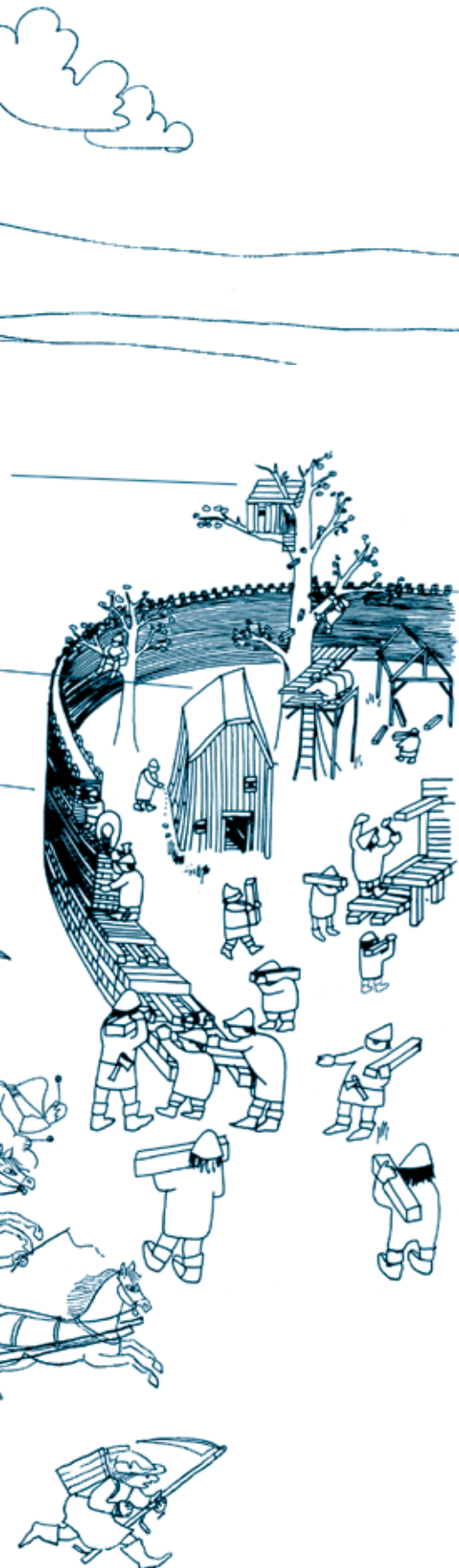
En tout cas, je repars sur la zad ce jeudi, parce que je n'avais pas envie de rester sur ce goût amer, et puis je tenais à prendre un peu le taureau par les cornes plutôt que me laisser piétiner ou, pire, fuir. Le chantier en non-mixité de cette fin de mai me semble un moment opportun pour renouer avec la zone dans un cadre privilégié. J'espère que ça va au moins relancer mon goût d'y aller régulièrement.

D'ici là, pour le texte, je ne sais plus trop, j'ai l'impression de devoir rendre une copie de lycée et je n'aime pas du tout me sentir tenue, au-delà de l'engagement, par la nécessité plus que par le plaisir. D'habitude, mon plaisir arrive facilement à se conformer à la nécessité de l'engagement, mais là, je sens la difficulté qui prend le dessus, et de là, cette perte de motivation que je me dois de vous communiquer.

J'aimerais avoir aussi votre avis sur la question,

des bises donc,

L. K. PLAT



A PROPOS DU MÉPÂIS

DE CLASSE

SUR LA ZAD

JUILLET 2013

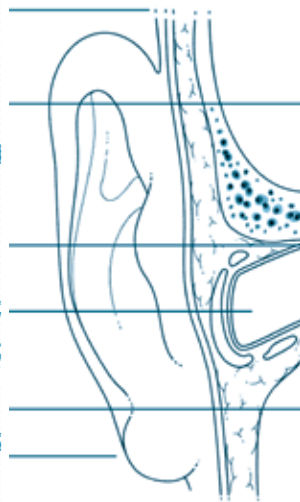
Suite aux expulsions de l'automne 2012, et à la manif de réoccupation, un renouveau du mouvement d'occupation s'est opéré sur la ZAD. Ces événements ont permis une résistance forte et massive, qui s'installe sur la durée, avec des nouvelles personnes de divers horizons. Une fois passés les épisodes intenses de résistance guerrière, des conflits internes sont apparus, donnant lieu à de nombreuses réactions. Un groupe non-mixte meufs-gouines-trans s'est réuni à plusieurs reprises pour en discuter. Le texte qui suit en est le résultat. Les rédacteurices disent appartenir pour la plupart à la catégorie des dominant.es en tant que squatteur.euses valorisé.es, reconnu.es légitimes dans cette lutte. Leur groupe étant hétérogène en terme de positions sociales, elleux ne se placent pas en dehors des rapports de pouvoir décrits dans le texte.

Déjà bien avant les expulsions, on pouvait remarquer qu'il existait des différences de légitimité entre les occupant.es. Il y a deux ans, y'avait les « gentil.les squatteureuses » qui sont là pour lutter contre l'aéroport et son monde, et il y avait les « mauvais.es squatteureuses », ceux qui étaient accusé.es de « profiter » de cette lutte. Cette distinction se fait aujourd'hui sentir à plus grande échelle ; et depuis cet hiver, ça revient souvent de parler comme s'il y avait deux camps bien délimités : « nous » et « eux » (qui ne désignent pas les mêmes personnes selon qui parle). Par exemple on a parlé des conflits entre « l'Est » et « l'Ouest » de la ZAD, ou de ceux entre la Châtaigne (présentée comme le lieu bourgeois par les un.es) et les barricades (présentées comme l'espace des « arraché.es » par les autres). Des fois ça fait des discussions un peu drôles, où on se fait prendre à partie pour des trucs faits par d'autres gens, vu qu'on a l'air d'être du même « groupe »...

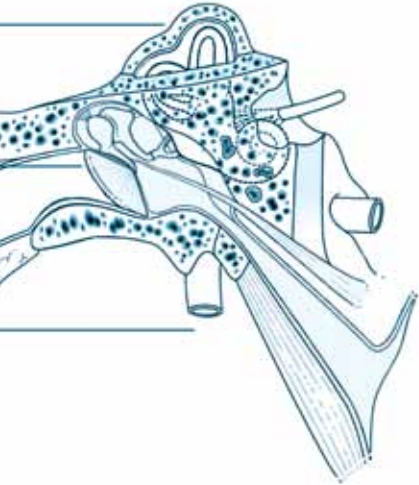
Personne ne prend jamais la peine d'expliquer ce qui sépare le « nous » du « eux ». C'est un peu ça qu'on veut faire ici, mais c'est difficile parce que ça peut être diffus et subtil. On ne veut pas dire ce que sont les gens, on ne veut ni faire comme si ces catégories étaient des vérités ou des réalités, ni donner les caractéristiques « objectives » des deux catégories. Mais on veut décrire des représentations fréquemment véhiculées, des stéréotypes basés sur des inégalités concrètes. D'un côté on n'a pas envie de donner de l'existence à cette idée de deux sous-groupes. De l'autre, vu que ça existe dans plein de têtes, bah faut bien en causer pour aller gratter ce qui se cache derrière. On va s'attacher ici à décrire les attributs (réels ou supposés) des deux « groupes ». Par facilité, on a choisi de les appeler dans ce texte « petit.es bourgeois.es » et « arraché.es ». [...]

Pour nous, ce qui se joue généralement entre les « arraché.es » et les « petit.es bourgeois.es » c'est un rapport de pouvoir asymétrique : les « petit.es bourgeois.es » se considèrent comme des personnes plus respectables, plus investies dans la lutte, de « bon.nes militant.es », bref, des gens avec qui on peut faire des trucs ! Nous, on a envie de parler de rapports sociaux de classe, pas dans le sens bourgeois contre prolétaires, mais dans le sens de deux catégories distinctes, auxquelles on attribue des caractéristiques spécifiques, avec le sous-entendu que y'en a une qui est mieux que l'autre. On pourrait dire que ça vaut dans les deux sens : y'a sûrement pas mal des « arraché.es » qui considèrent les « petit.es bourgeois.es » comme des con.nes fini.es. Sauf que c'est pas symétrique. Parce que dans le monde dans lequel on vit, qui existe sur la ZAD comme ailleurs, bah quand même les « arraché.es » (c'est-à-dire ceux qui ont l'air d'être

ELECTRON LIBRE
CALAYIERE SEULE
COLLECTIF
AUTONOME
ASSEMBLEE
MARRAILLE
MEUTE
REUNION
SOLITUDE
SOLIDARITE
REFIANCE
ARNAQUE
HORDE
ALLIANCE
PROVOC
COMMUNE
POTES
MORT
FAMILLE
BANDE
CANG
GALERE
FUITE
FETE
NUIT
JOIE



Le texte complet est disponible sur :
<http://zad.nadir.org>



ça) sont considéré.es comme des sous-merdes. Y'a un truc de mépris social qui se joue : des gens qui correspondent à une image stéréotypée des « arraché.es », et un paquet de gens qui se dit « merde, qu'est-ce qu'illes viennent foutre ici à déranger notre petite tranquillité ? ».

Pour donner quelques exemples entendus de la bouche de « camarades » (habitant.es du coin, squatteuses, paysan.nes, etc.) « quand on passe sur la D281, c'est flippant, les gens ont tous des têtes de tueurs » ; « vermine » ; « gangrène » ; « si telle maison reste vide ça va encore être un endroit où y'a que des gens qui gueulent et qui s'embrouillent » ; etc. Bien sûr, là, c'est les exemples les plus gros. Il y a aussi tous les petits trucs « subtils » de soupiner quand quelqu'un.e parle, ou juste de pas écouter, de se raidir sur son volant à l'approche des chicanes parce que peur de l'embrouille, de se trouver à trente à huer quelqu'une

parce qu'elle hausse un peu le ton dans une réunion, etc. C'est des gens en train de s'énerver sur celles « qui ont rien à faire là », qui « profitent de la lutte ». Ou ceux qui font des tirades sur « on est pas là pour faire du travail social »... Nous non plus mais qui a dit qu'on avait besoin de faire du « travail social » pour relationner avec nos voisin.es ?!?

Nous, on dit que c'est pas un hasard. C'est pas parce qu'il y a une difficulté de rencontre entre les « ancien.nes » de la ZAD et les « nouvelles.eaux ». C'est pas parce qu'on est « tou.tes différent.es » et qu'il nous faut du temps pour se rencontrer et apprendre à arranger. C'est parce que des tas de gens venu.es s'installer plus ou moins récemment mettent en péril un ordre dominant établi, qu'il y a intérêt à les tenir à l'écart. [...]

La question que nous nous posons est la suivante : Avec qui on fait des alliances, et pourquoi ? Est-ce que la nécessité de « faire quelque chose » justifie de le faire avec n'importe qui et n'importe comment ? Comment des camarades en sont-illes arrivé.es à aller « poser des limites » à d'autres, main dans la main avec des personnes qui portent un discours ultra-réactionnaire et ne sont en rien des allié.es politiques ? Comment le silence de certain.es face à des discours fascistes légitime ces derniers ?

Par rapport au fait de menacer des gens de les virer, nous voulons bien que se pose la question : « Qui se donne le droit de trier entre ceux qui ont leur place et ceux qui ne l'ont pas ? Qui se sent la légitimité de venir chez des gens pour virer leurs cohabitant.es ? » Qu'on soit énérvé.es contre certain.es, qu'on n'en puisse plus, qu'on ait envie de leur péter la gueule, c'est entendable. Mais qu'on dise à certain.es « tu n'as rien à faire là », alors même que pleins d'autres ont fait tout autant de la merde sans même être critiqué.es, ça devient difficile à entendre.

Quand, pour la discussion qui a abouti à cette action [virer des personnes de la ZAD], un groupe de personnes se fait inviter sur la base de « ce sera pas le moment de discuter des rapports de classe », faut-il comprendre que l'idéal serait de faire une lutte entre privilégié.es ? Que le but est de signifier à des gens qu'on veut bien les tolérer s'illes s'intègrent comme il faut. On estime que remettre en question ses propres privilèges, c'est déjà « faire quelque chose », pour capter ce qui se joue dans la situation et tenter de ne pas continuer à reproduire les rapports de domination.

Pour nous, il y a une mise à distance très claire d'un groupe stigmatisé quand autant de personnes se saisissent des questions d'agressions lorsque c'est « les arraché.es » qui sont en cause et que, par contre, quand c'est un des « petites bourgeois.es » qui est agresseur, silence radio (le mot « agression » n'est même pas utilisé). C'est vraiment deux poids, deux mesures. Quelques exemples : quand un habitant d'avant le mouvement d'occupation tabasse un squatteur et le met en danger de mort, pas de réaction collective. Quand une personne classée dans les « arraché.es » dit avoir subi des insultes racistes de la part d'un paysan, pas de réaction collective. De même, il n'y pas eu une telle implication quand des violences sexistes ont été visibilisées. Bizarre, vous avez dit bizarre ?! Pourquoi certaines violences sont-elles jugées inacceptables, quand d'autres sont passées sous silence, invisibilisées, voire niées ? [...]

Nous ce qu'on veut, c'est pas juste vivre côte à côte en « bonne entente », sans se marcher sur les pieds. Ce qui nous intéresse c'est de construire un cadre de lutte où tou.tes aient leur place, leur légitimité. [...]

En tout cas, on veut pas en rester là et se contenter de pondre un texte, mais on a bien envie d'en discuter avec plein de gens...

LA BOUE

AURAIT SUFFIT À DÉMOBILISER UNE ARMÉE

JUIN 2013

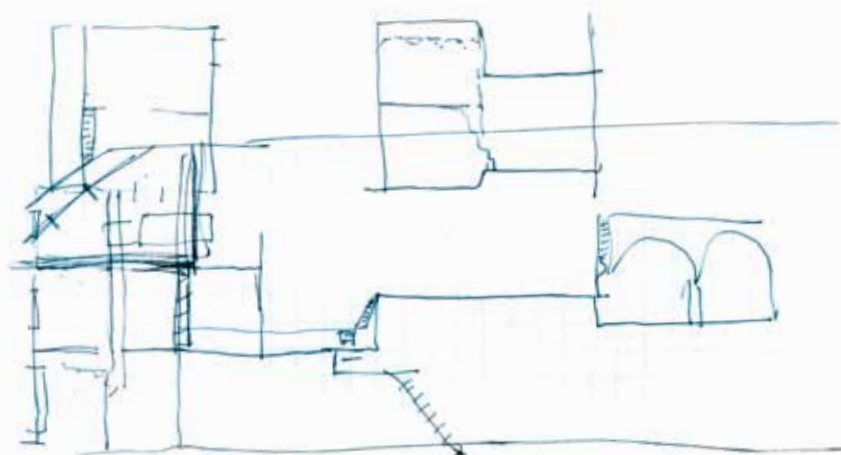
Habiter sur la Zone ou hors Zone, qu'est-ce que ça te fait ?

J'ai vécu trois années sur la Zone dont deux sur un lieu assez central dans l'organisation et l'accueil des occupant.es. C'était une expérience très riche et intense mais je me suis trouvée progressivement fatiguée d'être une des personnes ressources. Je me suis aussi trouvée plus ou moins la seule à tenter et retenter de manière plus constante d'élaborer collectivement des plans ou de les transmettre, pour contrer la machine à expulser. Faire des plans n'était pas très conciliable avec le grand turn over du lieu. Alors à un moment, j'ai décidé de prendre du recul et de devenir nomade sur la Zone. Quand j'imaginai les expulsions, je voyais une grosse opération militaire empêchant quiconque de vivre là après. Je pensais passer quelques jours dans un gymnase en garde-à-vue collective et devoir ensuite m'installer dans un périmètre proche pour pouvoir continuer à lutter sur le terrain. Mais au final, ils ont tenté de nous démobiliser en détruisant nos bases. Ils opéraient vêtus de bleu pour bien montrer qu'ils ne faisaient que du maintien de l'ordre. Au sortir de cet hiver, je me sentais peu la force de me réinstaller sur la Zone, peuplée de plein de nouvelles personnes. J'ai trouvé un terrain à proximité, prêté par un paysan. Dans une certaine mesure, après la forte médiatisation de notre lutte, je sentais qu'être de la zad pouvait devenir une identité valorisante pour certain.es qui se l'approprièrent depuis peu. Je craignais la création d'un certain ghetto de « jeunes alternos » zadistes. J'ai alors trouvé plus de sens à me lier avec des gens de la région rencontrés ici depuis plus longtemps et continuer à faire vivre nos pratiques de luttes et de solidarité avec elleux.

Quand tu marches sur la Zone, est-ce que tu connais les personnes que tu croises ?

Aujourd'hui la Zone a beaucoup changé. La plupart des ancien.nes occupant.es y vivent toujours mais nos premiers lieux de vies ont été rasés. Beaucoup ont été accueilli.es dans des maisons encore protégées par une location en bail précaire. Après la manifestation de réoccupation du 17 novembre, beaucoup de nouvelles personnes sont venues construire des cabanes et s'installer. Beaucoup d'autres sont venu.es nous rendre visite pour nous apporter leur soutien. Alors quand je me baladais, ce printemps, sur les routes ou à travers champs, je croisais beaucoup de visages inconnus. La rencontre, ça prend du temps et une énergie que je n'ai plus tellement, après le grand chamboulement de la période des expulsions. Aussi, l'expérience sociale que l'on mène ici consiste à se lier avec nos voisin.es, pour lutter ensemble et être solidaire, pour affronter nos problèmes. Que chacun.e trouve sa place, soit compris.e sans peurs ni préjugés n'est pas chose facile...





Salle collective grande → danse
 plancher → brunn
 por. branchet ébc → projection
 scène amovible

En parlant de la transmission et de la non-transmission sur la zad tu as dit « nos années d'expériences sont aussi des années d'échecs collectifs, de tentatives ratées ». Qu'as-tu, qu'avez-vous lâché au fil des années ? Raconte-nous une des choses gagnées, une ou des choses transmises ?

Au départ du mouvement d'occupation, on n'était pas très nombreux sur la Zone, avec des expériences (et sûrement des attentes) d'organisation collective très différentes. On a tenté d'avoir des discussions chaque semaine pour construire des projets de luttes, faire face ensemble aux problèmes que l'on rencontrait. On a eu diverses difficultés dans ces moments. Tout d'abord beaucoup éprouvaient des difficultés à s'exprimer devant un groupe. Certains ont trouvé de l'aisance avec le temps, d'autres non. Seules certaines personnes étaient force de proposition et (seules aussi) à porter les projets qui en découlaient. Moi je faisais partie de celles qui tentaient de rendre plus fluides et dynamiques des discussions mais qui, du coup, prenaient beaucoup de place. Un autre grand écueil, c'est notre difficulté à maintenir une continuité. On a toujours été en grande partie des voyageuses et on n'a

jamais cessé d'accueillir de nouvelles personnes ici. Alors, même si on ne fermait pas nos réunions d'organisation aux personnes de passage, celles, comme moi, qui étaient là plus en continu, prenaient une place centrale car elles étaient aussi porteuses des décisions et des réflexions passées.

Trouvant peu d'issues à ces questions, j'ai progressivement abandonné les espaces d'organisation, ne m'y rattachant que ponctuellement pour des choses qui me tenaient à cœur.

On a toujours été tiraillé.es entre la nécessité d'être plus nombreux pour s'opposer efficacement aux travaux, et celle de densifier les liens existants pour renforcer la confiance et la cohérence dans notre manière de mener la lutte ensemble. Tiraillé.es aussi entre la nécessité de construire des bases fortes entre les occupants et celle de rencontrer les gens vivant aux alentours.

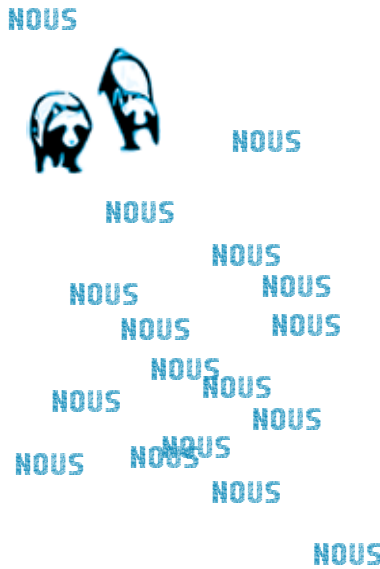
Ce qu'on a gagné malgré tout (et même si l'on en a pas découvert tous les secrets !), c'est de faire exister le bien-fondé de l'auto-organisation. Ça a permis à de multiples initiatives de faire surface et à tout un tas de gens de se sentir réellement impliqués dans la défense de la Zone.

**Y'en a qui disent :
« les ancien.nes occupant.es
nous ont lâché.es » ?**

Après la période d'expulsion, beaucoup d'ancien.nes occupant.es ont trouvé refuge dans des lieux amis encore debout. Pendant ce temps, tout un tas de personnes venues défendre la zad était sur les barricades. Tandis que les premières se réinstallaient sans se sentir instamment menacées, d'autres s'installaient ici et là dans un dortoir, dans une cahute sur un chemin ou une route barricadée, dans une nouvelle cabane. Tout ce petit monde vivant au quotidien la tension des checkpoints et des affrontements qui s'y passaient. Tout.es prenant pied dans une situation nouvelle avec peu de repères, quant à qui sont les autres occupant.es. Beaucoup sont prompt.es aux jugements hâtifs qui sont souvent les plus blessants.

**Qu'est-ce que c'est cette
histoire d'être « les jeunes sur
la zad » ? Ça te fait quoi ?
Tu parlais des évidences
non-partagées ?**

Le mouvement d'occupation est composé d'une population assez jeune et « mal habillée » face à un mouvement citoyeniste composé de retraité.es... disons plus présentables. Notre radicalité peut alors aisément être associée à la fougue d'une jeunesse idéaliste. On a mis du temps à faire comprendre notre diversité. Il y a une certaine facilité à considérer avec évidence que nous sommes un tout idéologique cohérent. Alors qu'à bien des égards nous avons aussi des différends politiques. Et que, même si nous partageons, par exemple, une pensée anti-autoritaire, la mise en pratique est source de conflits.



**Qu'est-ce que ça fait de ne plus
voir les flics ? De les avoir eu
partout au quotidien longtemps ?**

Que j'ai ou non des « raisons » d'être réprimandée, à chaque fois que je vois des flics, ça me fait un sursaut dans le ventre. À chaque face-à-face avec un agent des forces de l'ordre, tu sais que les règles du jeu peuvent avoir changé. Je vis chaque contrôle avec la tension de ne pas être attrapée. Vivre dans cette zone quadrillée de gendarmes était une sacrée gymnastique ; me tenir au courant de leur position et de leur attitude grâce à la radio pour pouvoir me déplacer sans être contrôlée. Et ça marche !!!

Pendant les longs mois après les expulsions, ils ont tenu en permanence deux checkpoints alignés sur un axe nord-sud... Ils ont été harcelés et attaqués à maintes reprises. Une fois, des camarades ont suspendu dans un arbre proche d'eux, un mégaphone leur hurlant en boucle : « vous êtes inutiles et nuisibles, dégagez, MIMP ! ». Ça a tourné des heures au-dessus de leur tête, ça nous a bien fait rire. Mais être imaginatif face à eux n'est pas forcément facile.

Moi, je m'imaginai souvent que c'était eux la cause de la grisaille et des pluies quotidiennes, c'est dire à quel point je souhaitais leur départ. Mais ça n'a pas manqué, ils sont partis avec le retour du soleil.

On sait qu'ils reviendront et je me doute qu'ils le feront avec les moyens d'une armée vêtue des treillis qu'ils ont méticuleusement rangés pendant cette période médiatisée des expulsions (ils viennent avec des équipements militaires depuis des années pour les travaux d'étude sur la Zone). Avec toutes ces années, ma rage envers eux n'a pas cessé de grandir mais mes peurs et certains sentiments d'impuissances restent bien présents.

NOUS

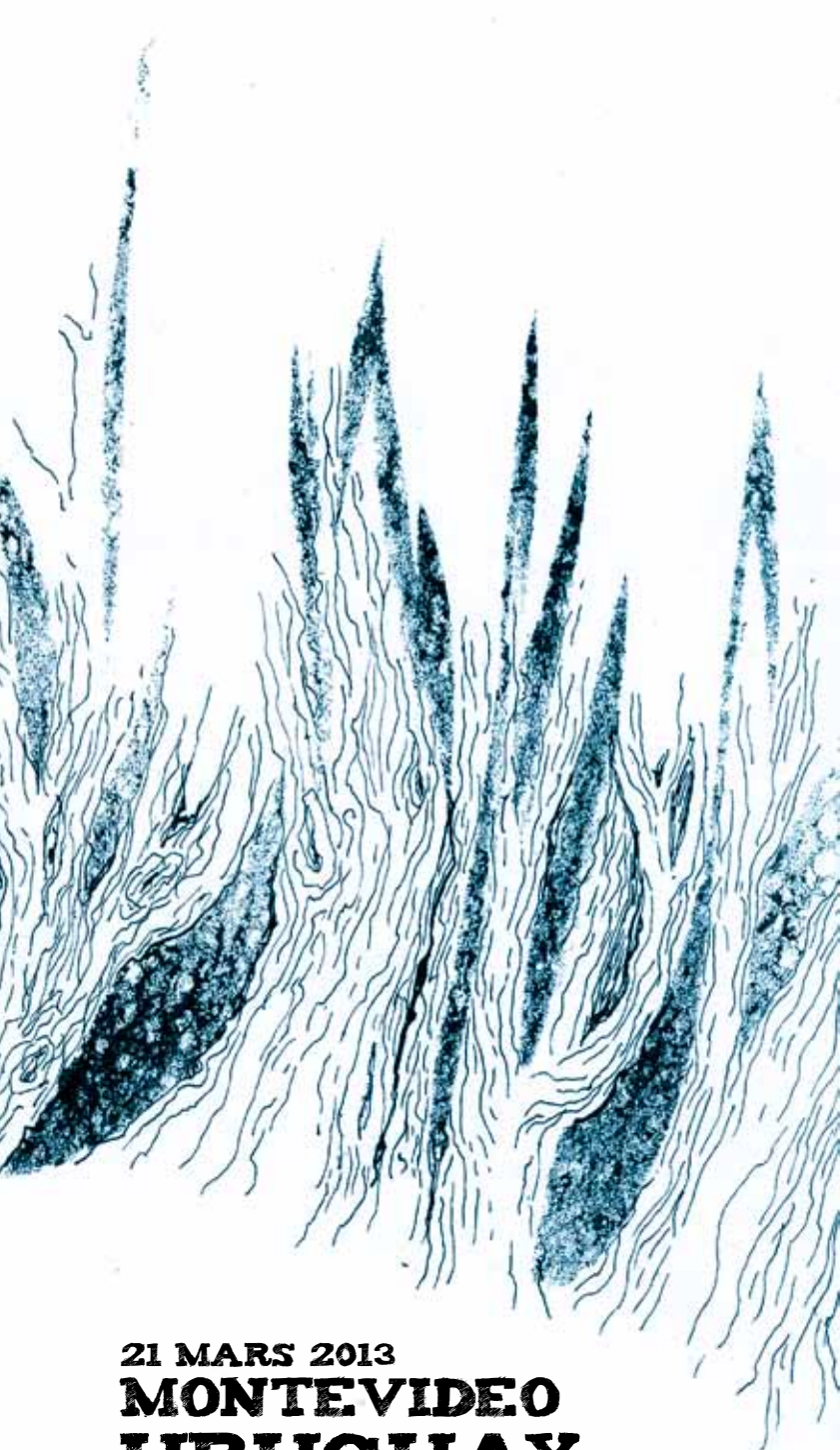
DEVENIR PLUS INVISIBLE ?

" Tout a changé.
C'est temporaire.
C'est un désastre.
C'est presque une dictature.
Allons, réfléchis !
À toi de réfléchir. Regarde la police.
Vrai.
Tu vois ?

Notre économie court au désastre.
On a toujours rebondi.
Cette fois-ci c'est différent.
Nous sommes un pays tenace, une nation stable.
La Suisse de l'Amérique du Sud.
C'est le passé.
Le passé ne meurt jamais.
Les syndicats sont forts.
La pauvreté aussi.
La violence de la police aussi.
Honnêtement, je ne comprends pas qu'elle soit si violente.
Ce n'est pas dans nos habitudes.
Ça l'est maintenant.
On protestera, comme le reste du monde.
Regarde Cuba.
Regarde l'Europe, la Chine, le Vietnam.
Regarde le Mississippi.
Regarde les Tupamaros.
Les Tupamaros ? C'est qui, bon sang ?

Je ne sais pas très bien, ils ont laissé des tracts autour de l'université.
Ils auraient fait éclater une bombe l'autre jour.
Oui, devant le bâtiment de la Marine Américaine.
C'est du joli !
Ils auraient écrit « gringos piratas » sur le mur de leur bâtiment.
Leur nom viendrait de Túpac Amaru, le dernier roi inca.
Ils dévaliseraient des banques.
Ils seraient armés.
Ils économiseraient de l'argent pour la révolution.
Ils partageraient leur butin avec les pauvres.
Ils seraient le bras armé du parti socialiste.
Ils seraient sans foi ni loi.
Ce sont des héros.
Nos législateurs sont sans foi ni loi, alors ça dérange qui ?
Tu exagères.
Tu es naïf.
Ils frappent les grévistes.

On ne peut plus les maîtriser.
Pourquoi les maîtriser ?
Exactement.
On vire des journalistes.
Et alors ? Tout le monde se fait virer.
On a besoin d'une révolution.
Bien sûr que non.
On est au bord de la dictature.
Allons, ce n'est pas le style du pays.
On a déjà les pieds dedans.
Impossible.
Mais si.
Sûrement pas.
Je te dis que ça a commencé.
Si les gens sont patients, les choses vont s'améliorer.
Sinon ?
Alors...
Alors quoi ? "



21 MARS 2013
**MONTEVIDEO
URUGUAY**

**" TU SAIS, JE N'AI ENCORE
JAMAIS VRAIMENT RACONTÉ
CETTE HISTOIRE, MAIS JE
CROIS QU'IL EST TEMPS.**

Je suis née en 1950 d'une famille pauvre, dans un quartier de Montevideo. Ma mère était elle aussi née en Uruguay, d'une mère italienne et d'un père espagnol. Analphabète, elle avait d'abord été ouvrière couturière, puis repasseuse. Elle s'était formée en autodidacte et, à sa retraite, elle continuait à travailler comme repasseuse et femme de ménage.

Mon père, lui, était né en Hongrie. Il avait profité d'une formation plus intellectuelle, en Europe. Il avait un rapport au travail... Il travaillait quand ça lui plaisait. Il fut peintre en bâtiment, décorateur, il fit du lettrage publicitaire, plein de choses comme ça. Et puis il était peintre, pour le plaisir.

" Les origines des Tupamaros se trouvent profondément liées aux luttes des coupeurs de canne à sucre et à l'importance donnée à la lutte armée,

comme seule voie de transformation de la réalité et de prise du Pouvoir.

L'Uruguay s'éveille de sa longue « sieste » démocratique de « Suisse latino-américaine » dans les années cinquante. La crise économique qui apparaît après la guerre de Corée et se développe dans les années soixante est le produit d'une crise plus globale. Mais elle est aussi le produit de la nature même de la formation sociale uruguayenne, que nous définissons comme une société capitaliste dépendante. La dynamique de lutte des classes s'accroît. Des grèves ouvrières, des grèves étudiantes apparaissent sur la scène nationale. L'influence de la jeune révolution cubaine a signifié avant tout la possibilité concrète et vivante, proche et « nôtre », de « faire la Révolution déjà et maintenant » ou alors, au moins, de Prendre le Pouvoir. Mais Prendre le Pouvoir ne suffit pas. Les milliers de questions sur la façon de construire le socialisme restaient sans réponse. Même si la lutte armée devenait un programme politique, une idéologie, un travail syndical, un pouvoir populaire, une légende transformée en réalité, un mythe et une loi – avec tout le poids de la loi mythique ;

Même si on avait oublié que la lutte armée n'est jamais qu'une méthode, et une méthode réellement efficace seulement quand c'est le peuple lui-même qui peut et sait s'en servir ; Même si l'y a eu des erreurs très importantes – aujourd'hui pour moi, l'erreur fondamentale c'est le verticalisme bureaucratique à partir d'une certaine période, de l'appareil politico-militaire ;

Pourtant...

Pourtant le M.L.N Tupamaros a été la seule organisation de gauche révolutionnaire capable de bouleverser le régime et d'ouvrir une alternative nouvelle.

Il a su créer pour un certain temps – quelques années seulement – l'illusion que l'histoire se fait à force de volonté. Grave erreur, pourtant nécessaire aussi. Quand en Europe on ressent le découragement et la crise de la gauche européenne et de ses militants, on se rend compte que le mouvement révolutionnaire a besoin d'une certaine illusion et d'un certain espoir.

« Rond » et grand.

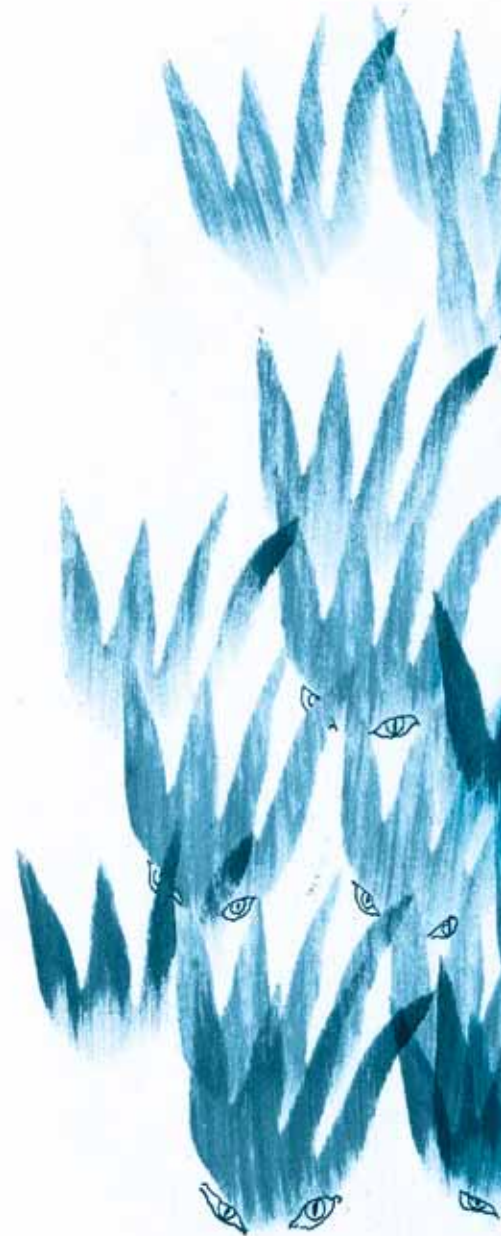
Mes parents m'ont payé l'école catholique, le *collège missionnaire*. Pour moi, ce fut avant tout une initiation à l'injustice et à la violence de la société de classes. J'étais en internat avec des filles de *l'intérieur*, je veux dire de l'intérieur des terres, celles dont les familles étaient pauvres et ne pouvaient pas payer l'école. Elles étaient appelées les *artisans*. Elles étaient admises au collège en échange des corvées de maintenance : laver le linge, faire à manger, faire le ménage... C'est elles qui faisaient tout et on n'avait pas le droit de leur parler. Moi, je ne comprenais pas et, en cachette, j'essayais de discuter avec elles. On me punissait pour ça mais sans rien m'expliquer. Mes parents, non croyants, me soutenaient en disant « l'église, c'est de la merde »... mais tu comprends, ils n'avaient pas confiance dans l'école publique. Ils voulaient une *bonne éducation* pour moi et c'est pour ça qu'ils avaient choisi le collège catholique. Ça non plus, je ne le comprenais pas. Je me trouvais confrontée à des discours très contradictoires et je voulais sortir de là. Un jour, j'ai dit que je voulais aller au lycée (le collège public), que ça suffisait. Mes parents ne voulaient pas, ils avaient peur pour moi. Alors là, j'ai menacé de faire une grève de la faim, carrément, parce qu'il fallait que ça s'arrête. Ils ont cédé et je suis allée au lycée, où j'ai découvert les garçons, un nouveau monde.

En 1967/68, il y avait dans ma classe un type d'extrême-droite. J'avais déjà une grande sensibilité à ces choses-là, une conscience aiguë du danger. Je disais à mes copines « *ce type-là, il faut le tuer* ». Une amie m'a répondu que je ne pouvais pas dire ça, que ça n'allait pas, qu'il y avait mieux à faire. Et puis elle m'a emmenée dans des réunions, elle m'a cooptée pour entrer

dans les Jeunesses Communistes. Il faut dire que c'était l'époque où ça bougeait beaucoup à Cuba, avec la révolution depuis une dizaine d'années. Alors j'ai embrassé tout ça de manière passionnée, je dirais même, assez fanatique. Je suis restée aux Jeunesses Communistes presque une année, mais j'étais plus radicale, plus attirée par les barricades. Et puis il y a eu l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes de la Russie soviétique. Pour moi, ce fut une vraie rupture avec le PC. En fait, tout s'enchaînait : avant ça, il y avait eu l'invasion de Saint-Domingue par les américains (1965/66) pour appuyer un régime non-communiste et après, encore, la guerre du Vietnam qui durerait jusqu'en 1973. Alors, avec tout un groupe d'étudiants et d'ouvriers plus radicaux, nous avons quitté les Jeunesses Communistes. Et mon initiation s'est poursuivie sur les barricades, avec les occupations d'usines, tout ça. C'était 68 et nous étions survoltés, portés par le modèle de Guevara qui était tellement important à cette époque pour tout le monde : c'était le modèle de la guérilla.

De 1968 à 70, c'est la période des lois d'exception, les libertés individuelles sont suspendues, les gens emprisonnés, tout ça pour casser le mouvement. Je fais alors plusieurs courts passages en prison qui me politisent encore plus. Ma première expérience carcérale dure trois semaines. J'en retire la conviction que j'ai touché là à l'essence-même de la démocratie. Cela me donne le ressort de prendre, au fond de moi, des décisions encore plus fortes, de m'engager de manière encore plus sérieuse et définitive dans la lutte. Quelques mois plus tard, un matin de 68, je suis prise dans une rafle et je reste un mois et demi emprisonnée.

**" JE SUIS RESTÉE
AUX JEUNESSES
COMMUNISTES
PRESQUE UNE
ANNÉE, MAIS
J'ÉTAIS PLUS
RADICALE,
PLUS ATTIRÉE
PAR LES
BARRICADES. "**



Pendant cette année de 1968, on parle beaucoup du mouvement de guérilla qui s'étend en Uruguay (depuis quelques années déjà). Et c'est dans cette période que quelqu'un du MLN-T [le *Movimiento de Liberación Nacional – Tupamaros*] me contacte.

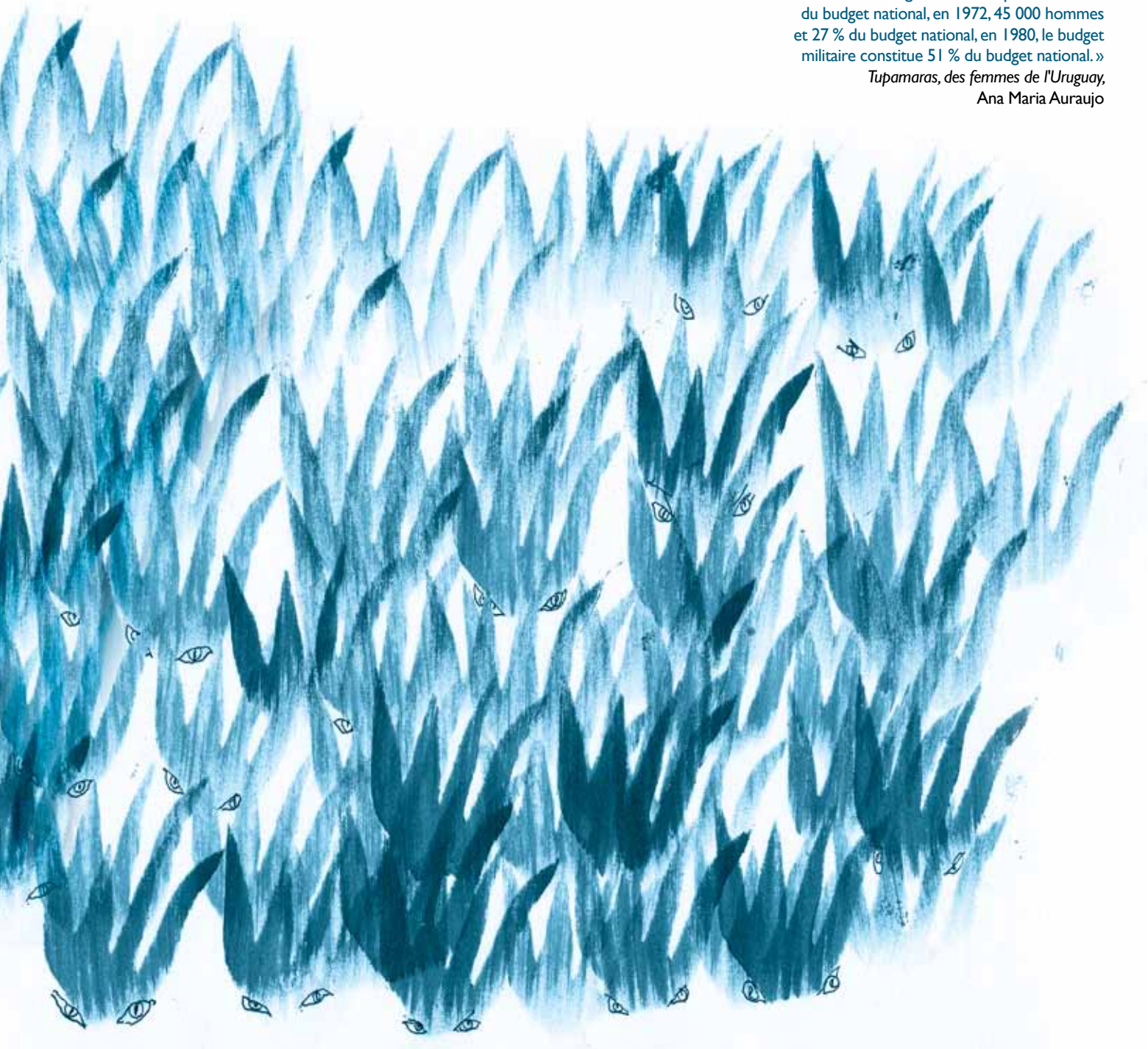
Pour contrer le mouvement social, le régime se durcit, la répression est de plus en plus forte et la guérilla aussi. En 1969 et 70, les arresta-

tions s'enchaînent encore, je suis plusieurs fois retenue et interrogée dans le cadre d'enquêtes sur des actions directes menées contre le pouvoir. Puis je suis relâchée.^[1]

Le 16 octobre 1970, c'est la fin de ma vie *légitime* : mes papiers ont été retrouvés sur les lieux d'une action foireuse, je suis recherchée et, comme plein de gens, je rentre en clandestinité. Cette période va durer, pour moi, plus d'un an et demi, jusqu'en 72.

[1] « Faire référence à la répression uruguayenne comme si elle avait débuté à partir du coup d'État de 1973, c'est oublier la période antérieure et masquer la réalité. [...] Déjà s'accroît la répression pendant les élections présidentielles et législatives de 1967 et 1971. Dès 1968, pendant la révolte du mouvement étudiant et les grèves syndicales, l'appareil répressif d'État se prépare et se met en place. La guérilla se développe... Et les collaborateurs spéciaux nord-américains enseignent des tactiques et des méthodes nouvelles... La police crée et parfait de nouveaux corps spéciaux anti-manifestations (la Métropolitaine par exemple), le service de renseignements de la police, ensuite des forces armées se structurent. [...] voilà quelques chiffres : au début des années soixante, l'armée compte 18 886 hommes et le budget militaire représente 7,5 % du budget national, en 1972, 45 000 hommes et 27 % du budget national, en 1980, le budget militaire constitue 51 % du budget national. »

Tupamaros, des femmes de l'Uruguay,
Ana Maria Auraujo



À cette époque, il y a vraiment beaucoup de gens en prison, beaucoup de gens recherchés, c'est un moment confus et difficile. Les universités perdent leur autonomie, l'armée et la police sont renforcées, les libertés civiles suspendues. Survient alors une proposition portée par les militaires nationalistes pour une réforme agraire, suivant un modèle à *la péruvienne*. Il s'agit sans doute de calmer la poussée révolutionnaire en imposant, par un coup d'État militaire, une expropriation des grands propriétaires terriens, à des fins soi-disant redistributives. Je suis alors simple militante de base, je ne connais de ma hiérarchie que le chef de ma section d'action. Avec cette réforme, je m'imagine déjà passer ma vie à planter des patates dans un camp militaire, c'est effrayant. Je décide de partir, de quitter l'organisation.

Mais au même moment, la direction du MLN-T décide d'évacuer les clandestins hors du pays, pour qu'ils ne finissent pas tous emprisonnés, tués, disparus. J'accepte alors de partir au Chili par ce biais. Nous passons une nuit dans une petite pension je ne sais où, puis nous

prenons le train et arrivons sans encombre à Santiago du Chili. Je suis alors enceinte d'un mois. Pour tout dire, je ne comprends pas trop ce qui se passe et qui dit quoi à la direction des Tupamaros. Mais notre fuite ne doit pas s'arrêter au Chili : quand la proposition m'est faite de suivre mes camarades à Cuba, une nouvelle intuition m'interdit de les suivre. Je m'imagine soudain, emprisonnée à la Havane par mes propres camarades, parce que, avec d'autres, je suis trop critique. Trop critique de ma propre organisation. Je refuse donc d'aller à Cuba, je reste au Chili où j'accouche de ma fille.

Au moment où commence officiellement la dictature en Uruguay, avec le coup d'État du 27 juin 1973, je suis donc encore à Santiago de Chile. Mais le 11 septembre 1973, Allende est assassiné, c'est le coup d'État au Chili et je me réfugie à l'ambassade du Panama. Et de là, je passe en France, puis en Suisse.

Je suis perdue, je n'ai pas de mots pour dire ce qui m'arrive à ce moment-là. Il faut dire qu'à l'époque, je n'avais pas d'imaginaire de l'exil, de ce que ça pouvait être, de ce qui



**" AVEC LE RECU
JE PEUX DIRE
QUE JE ME SUIS
PRÉCIPITÉE
DANS UN GRAND
ENTONNOIR, UN
TUNNEL QUI M'A
FAIT ENTRER
DANS UNE
LONGUE NUIT,
UNE NUIT DE
DOUZE ANNÉES. "**

m'arrivait. À la rigueur, je concevais la déroute de l'organisation, cette manière dont nous perdions pied collectivement mais pour le reste... J'étais seule.

Aujourd'hui, avec le recul, je peux dire que je me suis précipitée dans un grand entonnoir, un tunnel qui m'a fait entrer dans une longue nuit, une nuit de douze années. J'étais seule avec ma fille, sans organisation politique et il a réellement fait nuit pour moi, tous les jours, pendant douze ans d'exil.

En 1974, je suis donc en Suisse. Je rencontre un collectif de solidarité, une communauté qui propose de nous accueillir. Je découvre l'après-68 et le monde de communautés. C'est la première fois que je lis d'autres matériaux politiques. Ces sept ans de vie en communauté, ce sont mes premiers contacts avec l'écologie, la découverte d'une vision radicale sur beaucoup de choses, et tout cela en mangeant des tartes aux légumes, en écoutant les Pink Floyd, en rencontrant d'autres communautés. Pendant cette période, je rencontre aussi mon mari et j'ai une deuxième fille. Ce sont encore des années d'actions, de luttes, de campagnes sur de nombreux sujets pour la justice sociale.

En 1985, c'est la fin de la dictature en Uruguay et la question se pose de rentrer... Il faut au moins que je voie mes parents. Dès la signature de l'amnistie, je saute dans un avion et vais les rejoindre, pour quatre ou cinq mois. Mais je ne me retrouve pas, je ne reconnais pas mon peuple, je ne me reconnais pas. C'est comme si rien n'avait changé sauf moi. Je me sens totalement déphasée. C'est vraiment traumatisant. Je retourne à Genève et tarde encore quatre années avant de revenir. Alors seulement, petit à petit, je reviens avec mon mari, doucement, comme

à la découverte de l'inconnu. Je me connecte à ce pays comme si j'étais étrangère.

À mon retour, je ne reprends pas l'activité politique. Je ne vais pas au congrès qui s'organise avec mes anciens camarades. J'ai besoin d'autre chose que de conférences publiques, je voudrais des discussions dans l'intimité, entre anciens de l'organisation. Mais ça ne se passe pas pour moi, ni à ce moment ni plus tard, et les distances sont déjà prises, sans explications. Déjà, en exil, j'avais remis en cause ce dans quoi j'avais d'abord grandi, en tant que militante. Je rejetais toute forme de parti verticaliste et dogmatique. Je me sentais attirée par les idées anar, les idées libertaires, une manière de penser l'autonomie politique. Je reste seule des années, avec ces idées et cette sensation de retenue, de perte.

Et c'est seulement en 2002, avec la crise, que je me lie de nouveau à la lutte. Je recommence à agir à travers une sorte de militance sociale, en étant une simple personne au milieu d'autres personnes mobilisées, c'est-à-dire que je me refuse à adopter une place de cadre, de dirigeante : cela me fait peur. C'est une période où il se passe plein de choses, où de nombreux événements nous bouleversent collectivement et transforment nos formes de lutte.

C'est aussi une période où je retrouve progressivement mes marques avec le passé en reprenant contact avec plusieurs camarades d'il y a trente ans. Certains ont totalement changé d'orbite et sont introuvables, mais avec d'autres, nous nous retrouvons dans la rue, dès que ça bouge. Avec d'autres encore, les liens sont aujourd'hui simplement affectifs, sans que nous luttions ensemble.



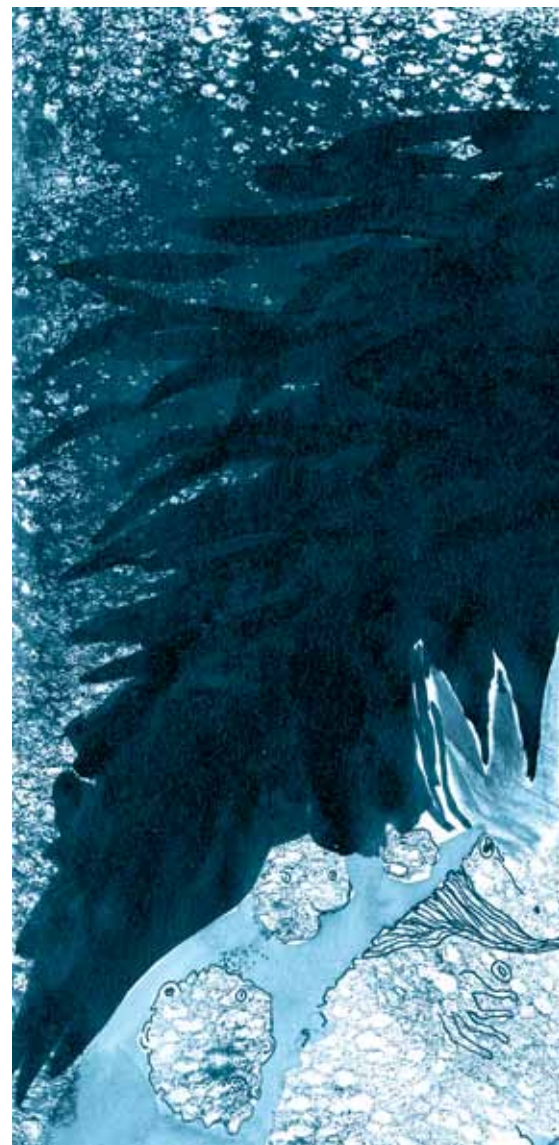
J'ai pensé un moment que je devais faire un deuil, le deuil du passé, d'une lutte, de ma jeunesse ou d'un espoir politique. Mais il n'y a pas lieu de faire un deuil : les gens sont là, comme moi, ils sont blessés, mais là. Ça m'a fait beaucoup de bien de les retrouver.

En 2002, c'est l'arrivée au pouvoir du *Frente Amplio*, le front élargi ou *Front Large*. C'est l'union de toutes les gauches, y compris d'anciens leaders Tupamaros. Le *Frente Amplio* s'oppose aux deux partis traditionnels, tous deux considérés à droite. Moi aussi, je vote pour le *Frente Amplio*, non pas en y croyant vraiment, mais pour renforcer une opposition et les gens les plus radicaux au sein de cette union. C'est la seule période où j'ai voté d'ailleurs : inutile de soutenir une aile *de gauche* pour ne rien changer au système capitaliste, non ? Attention, je ne veux certainement pas soutenir la droite, je ne pense plus que ça exacerberait les antagonismes de manière positive. S'il est réellement difficile de militer à gauche sous un gouvernement de gauche, s'il est difficile de trouver de l'espace hors contrôle dans ce contexte, je sais qu'avec la droite au pouvoir, c'est encore plus dur, puissance mille.

En 2002 donc, j'ai un flash... Tu sais maintenant que je fonctionne beaucoup par image, comme ça. Et donc en 2002, je revois l'époque des années soixante-dix et je me dis « *les années soixante-dix, c'est la voie, il y a des choses à retrouver de cette époque-là* ». Mon habitude des

organisations politiques fait que je m'engage dans la Fédération Libertaire, qui existe pendant deux années en Uruguay. Mais ça se passe très mal et c'est réellement ma dernière expérience politique organisée, je veux dire, au sein d'une organisation. Je vis alors cet engagement comme très destructeur pour moi et je décide que je ne veux plus jamais vivre cela. Je suis un atome libre de la masse. La seule organisation, coordination que j'arrive encore à concevoir est dans le cadre de collectifs affinitaires, avec des gens qui se connaissent et se choisissent. Je ne crois pas à la révolution. J'adore les idées révolutionnaires et les actions révolutionnaires, mais il n'y aura jamais de révolution en Uruguay. Notre projet, au MLN-T, était dogmatique, comme d'autres organisations, et il copiait les structures du pouvoir, il reprenait la nomenclature du pouvoir, ses propres termes. Au PC, c'était pareil : il s'agissait d'une dictature sur le peuple. Jamais les ouvriers n'ont été au pouvoir. Et ils ne le seront jamais. Pour moi, une révolution doit être humaine, philosophique, sociale. Pour se passer à la base, elle doit prendre corps dans des contextes communautaires. La révolution ne passe pas par la conquête du pouvoir mais par la destruction du pouvoir et des leaders. Ce qui me semble le plus important là-dedans, c'est l'auto-construction de la pensée... Et qui sait pour le futur ? À la base, je ne suis pas optimiste, mais je peux me battre. Le fait d'être rebelle, de lutter contre ce qui est établi, c'est ce qui compte...

" IL S'AGIT DE VOIR COMMENT VIVRE AVEC CE PASSÉ DE LA DICTATURE, SANS S'ENGLUER DANS L'HORREUR DES FAITS ET LE SENTIMENT DE CONSPIRATION. "



[2] Le nombre de prisonnier.es politiques constituait un record mondial (1 pour 450 habitant.es, soit plus de 6 000 détenu.es dans un pays de moins de trois millions de personnes). Les militaires et les escadrons de la mort collaboraient avec les autres services de sécurité du Cône sud pour pourchasser les opposant.es. La censure était généralisée, provoquant l'exil de milliers d'uruguayen.nes (d'abord au Chili et en Argentine, puis en Europe). Toute forme d'association (de quartier, catholique, artistique, sportive, etc.) était étroitement surveillée par les militaires qui prétendaient devoir réprimer la « subversion du communisme international ».

Alors maintenant... comment j'explique ce qui se passe aujourd'hui en Uruguay, avec ce président ex-guérillero ? C'est sûr, c'est dur à avaler. José Mujica mène une politique sociale sur plusieurs aspects mais reste surtout dans la droite file de tout ses prédécesseurs : il mène une politique intégralement à la botte du capitalisme international. Sur le plan agro-industriel, c'est une catastrophe. Regarde, le projet de mine à ciel ouvert, le port et les fosses en eau profonde, les monocultures de soja, sorgho et maïs

transgéniques, d'eucalyptus et de pins, les usines de pâte à papier, le non-contrôle de la vente des terres, sans parler de l'assujettissement aux États-Unis... Mujica a appuyé sa réputation de président gauchiste et sa carrière politique sur son passé de Tupamaro, sur l'emprisonnement et la torture qu'il a subis pendant toute la dictature. Et surtout, il met en avant sa vie simple, ses origines paysannes et ses chaussures trouées. Il a poussé quelques mesures phares, comme la légalisation de la marijuana, le mariage

des personnes de même sexe, la libéralisation des lois sur l'avortement... Il est internationalement connu pour ça, il fait la Une des journaux *people* comme le président « le plus gauchiste et le plus pauvre du monde ». Mais c'est en fait très populiste et ça masque complètement que nous sommes toujours en régime de capitalisme dépendant. Il ne change rien de rien à ça et, même, il le renforce. C'est une catastrophe.

Beaucoup pensent qu'une partie de la guérilla a fait un pacte avec les militaires depuis 1972, qu'il y aurait eu des négociations entre certains guérilleros emprisonnés et certains militaires à cette époque... Tout cela est très compliqué, c'était une période très embrouillée, les archives ne sont pas accessibles, l'impunité des tortionnaires est toujours en vigueur et il est très difficile d'affirmer des choses... Mais certains disent qu'il y a même des militants du MLN-T qui auraient participé à des actes de torture avec des militaires, contre des politiciens de droite. Il faut dire qu'il y a eu tellement de gens en prison, et que la torture sur les opposants politiques a vraiment été systématique^[2]. Alors, bref, d'une manière ou d'une autre, on suppose qu'il y a eu un pacte secret entre certains militants et certains militaires. Ça pourrait expliquer que vingt-cinq ans après la fin de la dictature et avec la gauche au pouvoir, il n'y ait toujours pas de véritable enquête sur les crimes de l'époque.

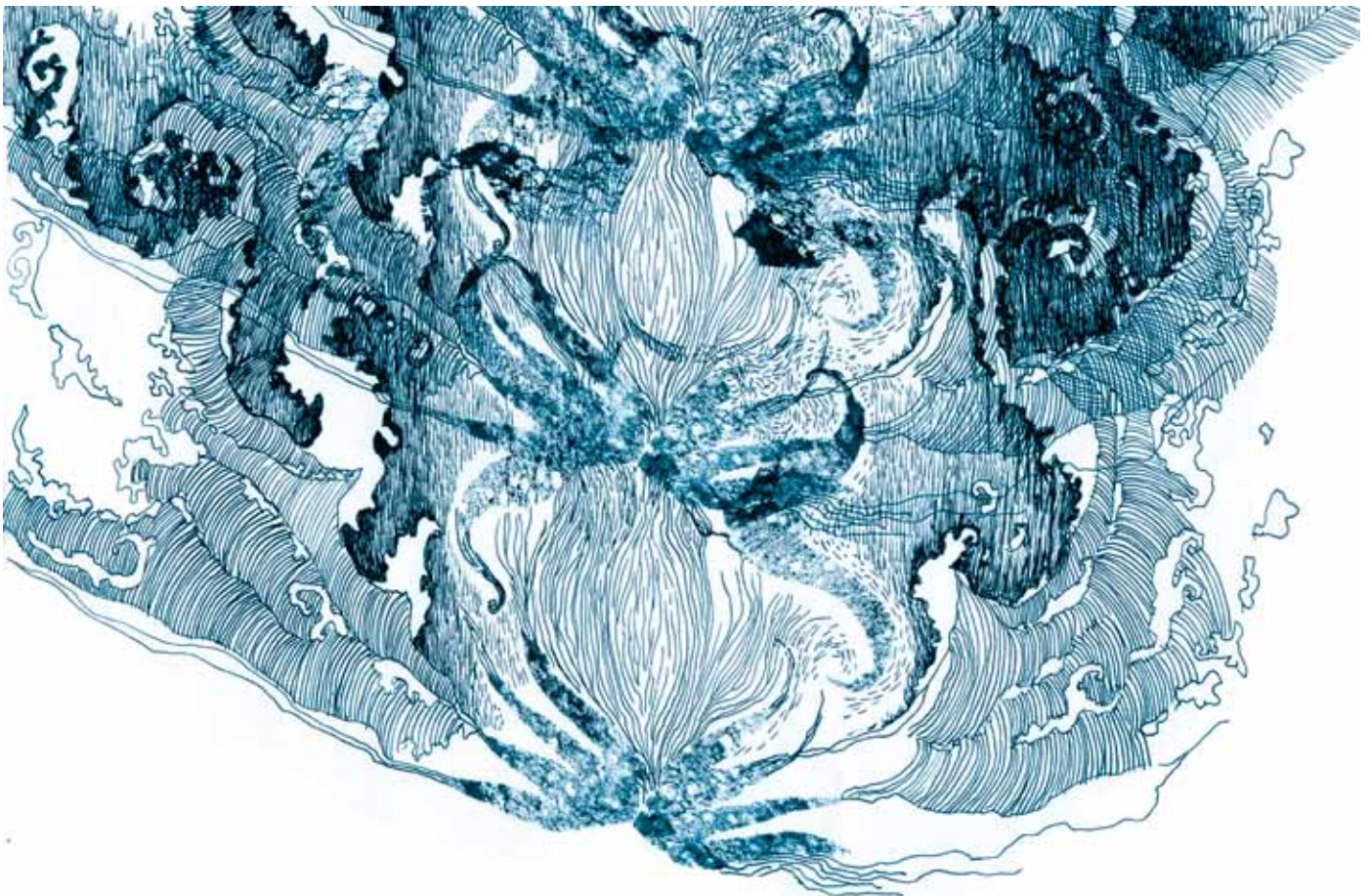


Bien sûr, officiellement, la situation a changé avec l'élection du *Frente Amplio*. La gauche a en fait attendu vingt-deux ans sans rien faire, avant de céder à la pression des familles pour créer une *commission de la vérité*... qui ne sert à rien. Ce qu'il faut dire, c'est que la pression s'accroît, non seulement du fait des familles de victimes, mais aussi à un niveau international, car le délai de confidentialité des archives est bientôt expiré et c'est la cour pénale internationale qui va pouvoir attaquer l'État uruguayen pour n'avoir pas fait le retour sur son passé. Récemment, la gauche a donc organisé un référendum pour ou contre l'abolition de la loi de l'impunité^[3]. Mais elle l'a lancé de manière à s'assurer qu'il aboutirait au « non ». Le vote a eu lieu il y a quatre ans, en même temps que l'élection présidentielle, ce qui a créé pas mal de confusion sur les raisons pour lesquelles aller voter. Mais surtout, face à la droite qui, bien sûr, ne soutenait pas cette

initiative, le *Frente Amplio* n'a pas fait campagne. Cela a eu pour résultat une participation au vote particulièrement faible de la part des électeurs de gauche, et l'échec de l'initiative. Et maintenant, ce qui est fou, c'est que la droite se permet, elle aussi, de porter plainte à la Cour Suprême concernant le refus de levée du secret, comme si elle voulait vraiment que ça change... La gauche de son côté a seulement lâché du lest sur la possibilité de procès individuels, mais cela ne représente presque rien.

Et ça continue avec une actualité assez chargée ces derniers temps : en février dernier (2013), une des très rares juges d'instruction enquêtant en Uruguay sur des faits de torture s'est vue retirer ses enquêtes par la Cour Suprême. Il y a eu un rassemblement de protestation au tribunal à Montevideo, assez durement réprimé et surtout, durant lequel des photos d'anciens résistants ont été prises et diffusées

[3] Dans une volonté de réconciliation nationale, à la sortie de la dictature, le gouvernement uruguayen a fait voter, en 1986, la loi de Caducidad de la Pretensión Punitiva del Estado (Prescription des actes de répression de l'État), conduisant à l'amnistie des crimes commis par les militaires lors de la dictature, toute poursuite devant être autorisée par l'exécutif, ce qui équivaut à une impunité de fait jusqu'à nos jours.



dans la grande presse. Ils se sont appuyés sur ça pour dire que le mouvement était manipulé par d'anciens leaders gauchistes de la lutte armée. Suite à cela, la Haute Cour a porté plainte contre les militants mis en cause. Un mois et demi plus tard, en plein pendant les vacances de pâques, les rares tortionnaires déjà emprisonnés pour leur implication dans la dictature sont remis en liberté en toute discrétion. Et ainsi, le processus pour maintenir le tabou sur ces années se poursuit. Tout ça, c'est une grande mascarade pour répondre à cette pression internationale, pour faire croire qu'on veut faire la vérité sans la faire. Beaucoup d'énergie est consacrée à blanchir les militaires, certains appellent ça « le pacte du silence ». Et il est difficile de penser que si autant de politiciens ont retourné leur veste, ils l'auraient fait en un jour.

Comment affirmer des choses concernant l'impact de la période de dictature sur ce qui se passe aujourd'hui ? Tout en restant prudent, il est pourtant important de reconstruire les continuités. Tu comprends, il s'agit de voir comment vivre avec ce passé de la dictature, sans s'engluer dans l'horreur des faits et le sentiment de conspiration. Il est forcément très crucial, pour les personnes qui ont subi ces années, que les faits soient nommés. Mais il me semble nécessaire de ne pas nous contenter d'une lutte pour la reconnaissance des victimes... Comment parler de tout ça sans se vautrer dedans ? Je pense qu'il faut essayer de le faire pour comprendre le présent, pour le relier à la politique actuelle. Pour se demander comment ça interfère avec la politique actuelle. Par exemple, pour montrer comment les politiciens s'en servent dans les jeux de pouvoir ; mais également comment ils y sont aussi assujet-

tis, comme avec cette histoire de pacte du secret.

En même temps, il est important de rester vigilant à l'imbrication de nos terrains de luttes. Par exemple, depuis quelques semaines, il y a un gros scandale qui monte sur l'eau potable : tu n'as pas vu à la télé ? Ils disent que ça y est : on ne doit plus boire l'eau du robinet. C'est à cause des pollutions agrochimiques. Ici, c'est le soja, il est transgénique et hyper traité. Les pesticides et herbicides passent dans les lagunes et les nappes et tout est foutu. Ailleurs, ce sont les hectares d'eucalyptus qui pompent et polluent. Enfin voilà, on y est, c'est la guerre de l'eau et de la terre qui prend une nouvelle dimension. C'est très grave et il faut absolument se mobiliser contre ça. Mais il faut qu'on fasse gaffe, parce que ça arrive tout de suite, très vite, et j'ai peur qu'une fois de plus, ça invisibilise la lutte contre le secret de la dictature. Comment dire... Je ne veux pas du tout hiérarchiser ces luttes ni en négliger aucune, mais il faut bien réfléchir pour que tout avance.

Bon, et alors maintenant, quelle est la place des militants dans tout ça ? À la fin de la dictature, je crois qu'il y a eu une idéalisation des prisonniers politiques. C'est aussi ça qui a mené au vote pour le *Frente Amplio*. Mais aujourd'hui, le *Frente Amplio* n'arrive plus à mobiliser sa base. Il y a une dispersion des militants qui ne savent plus où aller, qui se disséminent dans de nombreuses petites actions et initiatives.

Sinon, je peux te parler de la posture actuelle du Parti Communiste qui m'irrite toujours vraiment : par exemple, tu es allée au *Museo de la Memoria* qui parle de la période de la dictature ? Et bien c'est un musée géré par le PC, qui propose une version de l'histoire comme quoi seul le PC aurait résisté et subi la répression. Ça occulte une



grande partie de ce qui s'est passé et surtout le fait qu'il y avait une très grande diversité d'organisations et de tendances dans la résistance.

Après, je peux dire que mon voisin, juste là, à côté, que l'on pourrait définir comme *citoyen basique*, il a subi la dictature dans le quotidien, comme tout le monde ici, c'est-à-dire les contrôles, l'arbitraire... et c'est sûr que le traumatisme de la peur persiste jusqu'à aujourd'hui.

Aujourd'hui, on nous classe dans les *anti-systèmes*. Forcément, on est surveillés, dans la ligne de mire, alors nos marges d'action sont assez réduites. Peut-être qu'il faudrait devenir plus invisible... Je crois surtout qu'on devrait être encore plus sur le terrain, plus coller aux gens, plus écouter ce que les gens disent. S'insérer dans un processus de vie quotidienne, de lutte inscrite dans la vie quotidienne. On peut rester visible sur ce plan-là, montrer qu'on fait ça, mais on gagnerait à invisibiliser un autre niveau de coordination, de pensée, entre des gens militants. ”

Je m'étais fabriqué un grand frère...



Mythologie du frèrot : celui qui n'existe pas dans l'enfance et dont on voudrait qu'il soit là, que l'on désire parce que ça serait trop la classe, et de connaître ses potes aussi...

C'est une personne à qui j'en voulais énormément pour son côté « blasé ». Blasé de la politique, comme il le disait, mais en fait, blasé un peu partout. Par exemple, - mais pas par hasard - on fabriquait ensemble une revue sans prétention : « la lune à lunettes - gazette associative contre la pensée molle ». C'est une personne pour qui l'orthographe a toujours été un grand mystère, dérivant bientôt vers un désintérêt tant chronique que parfaitement légitime et assumé. Sa posture à cet égard me laissait perplexe à l'époque, sans que je puisse en formuler les contours : ça ne m'intéresse pas, je ne sais pas faire et ne veux pas apprendre, mais je sais que pour plein de gens, c'est un problème de lire des textes pleins de fautes, alors je fais relire et corriger tout ce que j'écris. Et voilà !

... je lui en voulais, sans savoir exactement pourquoi, de laisser faire ainsi, de faire corriger ses écrits, ses idées, sans rien questionner.

... vanité.



C'est pour lui la galère, il la gère, s'en défait avec légèreté ; et pour moi... chose acquise, puis comprise ... un peu tard. Il m'a mise face à un acquis, une évidence à questionner, norme qui déjà me gratouillait, en ajoutant une couche aux parois crasses des cases presque étanches, qui fabriquent des catégories, des classes.

Passage par la case urbaine ; soirée prévue, publique dans le genre, on veut le monde pour ce soir là. Pis le sujet... ça polémique à fond de balle !

L'ami.e travaille à la com. Image et texte. Choix de chouette texte : réaction d'une copine sur un forum. Reprise pour l'affiche, mais... faut lisser !

Et ouais, on fait une affiche, un tract, c'est public, on affiche en public. Alors, on relit, on copie, et qui dit relecture, dit nouvelle mouture ; qui dit affichage urbain, dit orthographe bien tes pensées, tes idées sur le papier, papier glacé ? Nos esprits formatés ne laissent aucune chance à l'écrit qui dépasse, à celui qui sort des cases. Les normes de l'Académie sont nos bases, certes surnoisées mais le texte en ressort lisse, un sans faute qui s'impose en coulisse, pour fleurir les murs tapissés de la cité déjà bien policée...



C'est toi qui a secoué nos plumes, soufflé dans nos bronches encrassées de bienséance linguistique, rué dans les brancards de nos idées reçues. C'est toi, dans ma vie, la première qui crie : « faisons exister d'autres formes d'écrits ; z'allez pas vous y mettre, vous aussi, mes ami.es, à corriger ce que je fais ! Comment imaginer qu'on se réapproprie cet outil, l'écrit ? Qu'on ose ? Si même ici, on doit coller aux normes d'un langage conforme ! »

Cette fois-ci, j'ai entendu. C'est pas à elle que j'en ai voulu. Mais à nous, à moi surtout. C'est déjà dur de s'atteler à écrire dans ce monde formaté, mais s'attaquer aux règles étriquées édictées pour le vrai ?

FAIRE DE L'ÉCRITURE

Il est « normal » de relire et « corriger »

*un
texte
avant sa
publication.*



Pour ça, jamais de question subsidiaire, pour moi qui n'ai pas vécu la stigmatisation scolaire.

Corriger...

il y a eu des taules aussi qu'on appelait « maisons de correction ». Corriger...

c'est coercitif, sonorité déjà agressive.

C'est racler tout ce qui dépasse un peu trop pour bien tenir sur les rails dans le couloir. Créer un contour net, clair,

précis, admis par toutes, - toutes ? - de l'écrit morne, conforme...

ne pas dévier de la norme.

Corriger... discipliner ? dupée par le double sens des mots...

D'outil de communication, la langue devient une « discipline » : classes de français, orthographe, ...



**je sais pas écrire
j'écris que des mails**

je sais pas écrire

j'écris que pour l'école

je sais pas écrire

j'écris que des poèmes

je sais pas écrire

j'écris que mon journal intime

jsé pa écrire, gcrici qe d sms

j'osais pas écrire ...

je le crie

J'ÉCRIS MA RÉVOLTE ET J'ENRAGE

J'ÉCRIS MA RÉVOLTE ET J'ENRAGE

TRANSCRIRE MA COLÈRE

TRANSCRIRE MA COLÈRE

DANS L'ÉCRITURE

DANS L'ÉCRITURE

EST-CE UN GAGE DE LA MISÈRE

EST-CE UN GAGE DE LA MISÈRE

DANS LAQUELLE ON ENFERME MA RAGE

DANS LAQUELLE ON ENFERME MA RAGE

PAR LA LANGUE
JE PEUX NOMMER
LES CHOSES QUI
M'ENTOURENT
ET AINSI LES
DONNER À VOIR
UTILISER ETC.
J'AI UN POUVOIR
SUR CES « CHOSES
CAR JE LES FAIS
EXISTER EN LES
NOMMANT :
UNE IDÉE SI
ELLE N'EST PAS
EXPRIMÉE DONC
PAS NOMMÉE
N'EXISTE PAS.
TOUTE ENTITÉ
QUI M'ENTOURE
A UN NOM.
CE QUI N'A
PAS DE NOM
N'EXISTE PAS CAR
IMPOSSIBLE À
FORMULER DANS
MON ESPRIT.
SI JE MAÎTRISE LE
LANGAGE QUEL
QU'IL SOIT JE SUIS
À L'AISE AVEC
SON UTILISATION.
JE PEUX EN FAIRE
UN USAGE PUBLIC
SANS COMPLEXE.



Lorsqu'on tente d'évoquer « des événements historiques vrais [on s'appuie sur] la mémoire, non l'imagination, quoique dans les 2 cas l'instrument soit le langage, et peut-on faire confiance au langage ? Pourrait-on mentir sans le langage ? »

Foxfire - Confessions d'un gang de filles ; 1993 ; Joyce Carol Oates ; USA (trad. Michèle Lévy-Bram)



TRIPPER ESTHETIQUE SE DIRE DES TRUCS DE MYTHES EN TOC DE TICS LINGUISTIQUES ADHOC OU QUI DEBLOQUENT SAMUSER TROUVER BALANCER PUIS ECOUTER LES ECHOS DE MOTS DERANGEANTS SE COGNANT SUR DES RANGS DE CRAVATES AUX REGARDS EPATES EN FAIRE UN LIEU DE CONFIDENCE UN MOYEN DAFFIRMATION UN ESPACE D'INSPIRATION FABRIQUER UNE ECRITURE EMANCIPOTOIRE TRAVERSER PAR LES TROUS DE LA PASSOIRE QUI RETIENT LES IDEES ENGONCEES DANS LA GRAMMAIRE FAIRE DU BLEND UNE CASSEROLE PERCEE A LACI DE CHLORIDRIQUE DE NOS PRATIQUES

Didascalie

entre et décrit l'idée du dispositif scénique : PRATIQUES

« L'enceinte deverse sa litanie. Rien n'amointrit le flot imbuvable de l'intello scientifique qui produit un discours décallé, creux, où la forme embrume l'esprit pour costumer de crédibilité le discours ennuyeux, obscénité de la pensée académique en autocritique ratée. »

De l'utilisation des règles pour fonder et asseoir un pouvoir

(stéréo, avec echo léger, et quelques diapos)

Une langue rassemble un ensemble de conventions communément admises, permettant une communication entre êtres humains. Une langue est régie par des « règles », que l'on pourrait diviser en 2 catégories ; selon qu'elle vont paraître « logiques » ou « arbitraires » à l'individu qui y est confronté.

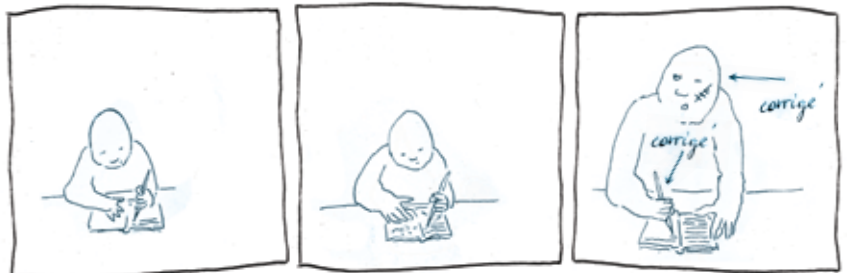
Dans le premier cas, la logique perçue de la règle fait echo à une compréhension du monde qui me « parle ». Cette règle peut alors être vue comme un maillon raccroché à une mécanique de réflexion déjà acquise. J'aborde donc cette règle sous un angle plutôt ludique, en tous cas non rébarbatif, qui me permet de l'intégrer facilement.



Comment faire exister une pluralité de formes écrites ? Comment rendre l'écrit attractif et accessible ? Est ce une bonne idée ou seulement un préjugé de classe ? Peut être qu'en réfléchissant à moindre échelle on n'a pas besoin de passer par l'écrit pour diffuser des idées, etc. ?

- LANGUE => outil de pouvoir, de transformation des choses, actes, idées
- => outil de modération/pacification
- => outil d'expression de sentiment non contenus ?

- ÉCRIT => outil de mise à distance, de rationalisation, d'analyse
- => outil d'extériorisation, de déchaînement ?
- => outil d'expression ou d'analyse ?



quand il était petit, mon père était gaucher il a été corrigé

Les choses incomprises

deviennent quasi-impossibles à retenir, à appliquer. Elles apparaissent illégitimes et leur transgression, consciente ou non, engendre 2 attitudes : la résignation advient des lors que l'on prend conscience de notre absence de faculté à retenir, appliquer ces règles ; on se soumet alors à l'évidence selon laquelle cet outil n'est pas pour soi.

La rébellion, des lors que l'on considère cette règle comme une norme, et que l'on ne veut pas y être enfermée, on peut tenter de s'insurger, ou bien simplement de l'ignorer. C'est alors un acte de rébellion. On voit donc bien comment, par la pédagogie du premier cas, il est facile de faire intégrer une règle érigée en norme sociale. Mais le 2eme cas montre comment, sans outil pédagogique, les résistances de nos cerveaux à ces normes peuvent être canalisées via 2 stratégies de pouvoir : la résignation face à une incompréhension analysée alors comme une incapacité, s'ensuivant une dérogation personnelle à un pouvoir en place une rébellion, tenant lieu de katarsis, de soupape, permettant à notre personnalité de croire que nous agissons de notre propre chef.



CONCLUSION : LES REGLES DE LANGUE, ERIGÉES EN NORMES, ONT DONC GLOBALEMENT UN EFFET REGULATEUR ET AUTO-DISCIPLINANT NE PERMETTANT QUE LA COLONISATION DES IMAGINAIRES ET L'IMPOSSIBILITE DE LIBRER LA PENSEE... CQFD

ECRIRE SUR L'ECRIURE MISE EN ABIME ? UN PARI UN PEU FOU UN PEU OSE UN PEU DEPASSE PEUT ETRE ? GARE A LABUS DE LIMBUVABLE NOMBRI LISME DU SUJET QUI SE CHOISIT EN OBJET SUBJECTIVISE



VOUS AVEZ DIT

POUR UNE ANALYSE DE L'IMBRICATION DES RAPPORTS DE DOMINATION

Ma rencontre avec l'intersectionnalité. Novembre 2006. Un colloque féministe à l'université de Lausanne. Je ne me rappelle plus l'intitulé exact mais le thème général était l'imbrication entre le sexisme et le racisme.

Une universitaire québécoise blanche a fait une intervention sur l'intersectionnalité, terme qui me paraissait alors obscur et incompréhensible. Elle disait que c'était une théorie assez récente qui venait juste d'émerger en France. Ce que je n'ai pas compris, parce qu'il existait différents groupes de luttes avant les années 2000 qui articulaient les rapports d'oppressions sexe/race/classe et luttaient sur cette base-là. Je pense notamment au *Groupe du 6 Novembre*, un groupe de « lesbiennes issues des migrations forcées, des colonisations présentes ou passées, descendantes de l'esclavagisme », qui avait notamment comme objectif de « produire ses propres analyses des oppressions spécifiques et conjointes ; de lutter contre toutes les formes de dominations, dans l'hétérosystème comme dans le milieu lesbien : racisme, sexisme, lesbophobie, classisme, âgisme, haine des grosses... »^[1]. Ce n'est qu'après ce colloque que j'ai compris qu'il y avait un fossé

entre le milieu universitaire et les espaces de luttes politiques. Quand l'universitaire québécoise disait que l'intersectionnalité venait juste d'émerger en France, c'était au sein du milieu universitaire, en tant que concept validé et accepté au niveau académique. Même si je pense qu'en tant que personne en lutte, anarchiste, féministe, décolonial, anti-autoritaire, on se nourrit forcément des productions universitaires, il me semble nécessaire de faire un aller-retour constant entre théorie et pratique.

Pourquoi le terme intersectionnalité a-t-il été retenu pour nommer des analyses faites par des personnes en lutte sur leurs propres oppressions ? Pourquoi un terme universitaire et peu accessible a été retenu et validé pour nommer ces discours ? Au final, c'est comme si l'université s'était accaparée l'intersectionnalité au détriment de son contenu politique. Comme le souligne Sirma Bilge, une sociologue du genre à Montréal, il ne faut pas oublier les origines militantes de l'intersectionnalité. Elle va même plus loin en disant que « l'intersectionnalité est de plus en plus dépolitisée » et devient « un outil [...] de gestion de la diversité » dans une société néolibérale où l'université joue un rôle central.

Pour mieux comprendre ce qu'est l'intersectionnalité sur le plan intellectuel et universitaire,

j'ai écouté des conférences et lu des articles. Elles ont mis des mots et ont rendu plus clairs des questionnements et des bouts de réflexion construits au fil d'années d'expériences. Pour la réflexion et la rédaction de cet article, je me suis nourri et inspiré des travaux de Sirma Bilge, Nasima Moujoud et Fatima Ait Ben Lmadani, en plus

[1] *Groupe du 6 Novembre, Warriors/Guerrières, Nomades' Langues Editions, Paris, 2001*



INTER-QUOI ?

INTERSECTIONNALITÉ SA GÉNÉALOGIE, SON HISTOIRE

de mes expériences personnelles, rencontres, films, musique...

À quoi sert l'intersectionnalité ? Dans quelles perspectives politiques s'inscrit-elle ? Pour moi, ces apports théoriques et de lutte mettent en lumière et posent des analyses sur les différentes oppressions, leurs imbrications et les tensions qu'elles génèrent.

Je trouve aussi qu'ils donnent des outils pour réfléchir à des moyens d'émancipation collective qui englobe tout le monde, et que ça donne du poids pour penser les luttes comme complémentaires, liées et imbriquées plutôt que d'avoir une vision de lutte prioritaire.

Dès le 19^e siècle, des femmes noires (comme Maria Stewart, Sojourner Truth, Anna J. Cooper et d'autres) confrontaient l'imbrication de sexe et de race. En 1892, Anna J. Cooper écrit :

« *Un peu plus loin [...] notre train s'arrête à une station délabrée, je vois deux petites salles défraîchies avec un écriteau « POUR DAMES » sur l'une et « POUR PERSONNES DE COULEUR » sur l'autre. Je me demande quelle appellation me désigne.* » “When further along [...] our train stops at a dilapidated station. I see two dingy little rooms with “FOR LADIES” swinging over one and “FOR COLORED PEOPLE” over the other. I wonder under which head I come.”

« *La femme africaine-américaine est confrontée à la question de la femme et au problème de race, de plus elle demeure un élément inconnu ou un facteur non reconnu dans les deux cas.* » “The African American woman is confronted by both, a woman question and a race problem and is yet an unknown or an unacknowledged factor in both.”^[2]

[2] Citations issues de Elizabeth Harper, Regards sur l'intersectionnalité, Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes



[3] Pour en savoir plus sur l'histoire du Black Feminism, lire : Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000, ouvrage collectif, l'Harmattan, Paris, 2008

[4] Sirma Bilge, De l'analogie à l'articulation : théoriser la différenciation sociale et l'inégalité complexe, L'Homme et la société, 2010

Les théories actuelles sur l'intersectionnalité s'inscrivent dans la lignée directe du *Black Feminism*, un mouvement féministe africain-américain, né aux États-Unis dans les années 60-70, qui se caractérise par la volonté d'associer la critique du sexisme, du racisme et des rapports de classe^[3]. Ces outils théoriques sont directement issus de mouvements de lutte, d'expériences vécues et politisées :

« La théorie intersectionnelle émergea comme une réponse à l'insuffisance des théories existantes pour rendre compte du phénomène de l'oppression multiple. [...] C'est dans un contexte de prolifération, dans les années 1960-1970, des mouvements d'émancipation luttant contre un seul type de domination qu'une pensée intersectionnelle prit forme au sein du féminisme africain-américain, dont les écrits dénonçaient la marginalisation des femmes noires au sein des mouvements sociaux et des discours existants. ». C'est surtout la critique du féminisme

blanc « qui a joué le rôle structurant dans l'émergence d'une pensée intersectionnelle ».^[4]

La déclaration du *Combahee River Collective*, une association féministe africaine-américaine, lesbienne et marxiste de Boston, publiée en 1977, est reconnue comme un des textes clé du *Black Feminism*, et pose les bases essentielles de l'intersectionnalité. Sirma Bilge en propose la synthèse suivante : « l'idée de la simultanéité des oppressions et le refus de les hiérarchiser ; l'impossibilité pour les personnes aux prises avec l'imbrication des multiples formes d'oppression de les séparer ; l'importance accordée à la connaissance située [on y reviendra plus tard] et aux formes de luttes politiques identitaires tenant compte de l'imbrication des oppressions ; la critique des mouvements identitaires monistes [qui pensent une domination fondamentale] qui occultent la situation des personnes faisant face aux dominations multiples. »



Le *Black Feminism* des années 70 a développé une double critique : d'une part une dénonciation du racisme, de l'ethnocentrisme et des rapports de classe au sein des milieux féministes blancs majoritaires, et d'autre part du sexisme et de l'hétérosexisme au sein des mouvements Noirs antiracistes, de lutte pour les droits civiques.

Les personnes opprimées de manière multiple vont vivre des effets singuliers. Une femme noire ne vivra pas du racisme d'un côté et du sexisme de l'autre. Elle aura un vécu spécifique qui se trouvera à l'intersection de ces deux oppressions.

On peut en voir une illustration dans le mouvement des *Slut Walks* : les *Slut Walks* ou *Marches des Salopes*, ont été initiées à Toronto au Canada pour protester contre le discours d'un flic, qui a déclaré que si les femmes voulaient éviter d'être violées, il fallait qu'elles arrêtent de s'habiller « comme des salopes ». Évidemment ces marches

ont eu du succès aussi parce que les paroles de ce flic reflétaient un certain discours dominant sur le viol et les violences faites aux femmes en général, qui rend responsables les femmes des violences qu'elles subissent. Ces marches ont essentiellement été suivies en Amérique du Nord et dans quelques pays d'Europe de l'Ouest (il y en a eu quelques-unes en France).

Des femmes racialisées ont émis des critiques sur l'appellation de ces marches et plus particulièrement sur la réappropriation du terme « salope ». En effet, les femmes blanches et les femmes racialisées ne sont pas insultées et sexualisées de la même manière. Les femmes racialisées sont exotisées, hypersexualisées, vues comme « lascives » et « sauvages », et sont donc renvoyées au stigmate de salope quel que soit leur habillement. Ceci est un exemple de l'effet imbriqué du sexisme et du racisme et de non-prise

en compte du vécu de certaines femmes au sein d'un mouvement qui veut s'adresser à toutes.

Le mot « intersectionnalité » en lui-même a été employé pour la première fois en 1991 par Kimberlé Crenshaw, une universitaire féministe africaine-américaine, dans un article portant sur les violences subies par les femmes racisées dans les quartiers défavorisés aux États-Unis. Il a depuis fait consensus au sein des milieux universitaires, même si d'autres termes sont aussi utilisés (interconnectivité, imbrication des rapports de domination...).

L'intersectionnalité s'est construite sur l'imbrication des oppressions sexe/race/classe, même si aujourd'hui des personnes tentent de l'utiliser en croisant d'autres oppressions moins visibles comme l'âgisme, le validisme...^[5]

[5] Voir Vanina Moziconacci, *Éducation : féminisme et enfantisme, Labordage, revue critique de l'âgisme* numéro 1, avril 2013





LA RÉCEPTION DU BLACK FEMINISM ET DE L'INTERSECTIONNALITÉ EN FRANCE

Les rapports de domination varient en fonction des contextes politiques et historiques locaux. Les discours critiques et la contestation s'adaptent donc en toute logique aux formes que prennent les oppressions et aux contextes qui les ont forgées (ségrégation, esclavage, colonialisme...). Et de ce point de vue, le contexte dans lequel s'est construit le *Black Feminism* est assez différent du contexte français.

Le *Black Feminism* a été bien reçu en France et en Europe de l'Ouest, autant dans les milieux universitaires que dans les milieux féministes militants majoritairement blancs. Cet apport théorique a contribué à la plus large diffusion des analyses sur l'imbrication des rapports de dominations. Mais, généralement, ces milieux « ne s'intéressent pas à l'adapter au contexte postcolonial français ».^[6]



[6] Nasima Moujoud et Fatima Ait Ben Lmadani, *Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisé.es ?*, Mouvements, 2012

[7] Awa Thiam, *La parole aux négresses*, Denoël, Paris, 1976

[8] *Marche malheureusement récupérée par le PS, qui a par la suite fondé SOS Racisme en dépolitisant ainsi les luttes des migrant.es ex-colonisé.es et leurs descendant.es avec un vernis humaniste, paternaliste et universaliste.*

[9] *Déclaration du premier ministre Pierre Mauroy dans Le Monde du 11 février 1983*

À Francfort en 2009 s'est déroulée une conférence « *celebrating intersectionality ?* ». Même s'il n'est pas ancré dans le contexte franco-français, cet exemple me semble très parlant sur la manière dont le *Black Feminism* peut être utilisé. Les organisatrices avaient invité des femmes racialisées, figures internationales et pionnières de l'intersectionnalité, notamment Kimberlé Crenshaw. On ne pouvait donc pas leur reprocher d'invisibiliser les minoritaires... Cependant les universitaires locaux racialisé.es qui avaient été les première.s à utiliser l'intersectionnalité dans le contexte local allemand n'avaient pas été invité.es. Certain.es d'entre elles et eux n'ont pas manqué de souligner qu'inviter des femmes Noires américaines pour parler de l'intersectionnalité dans le contexte allemand ressemblait plus à un alibi qu'à une réelle volonté de s'intéresser à la réalité locale. Il est toujours plus facile de recevoir et d'entendre un discours qui vient de loin que de regarder ce qui se passe ici et maintenant, parce

que ça risquerait de bousculer les zones de confort et de privilèges. C'est plus simple de s'offusquer et de prendre position contre une situation de racisme, sexisme, classisme qui n'est pas produite par nous ou par nos proches plutôt que de s'interroger sur comment on participe à la reproduction de ces oppressions et comment en sortir. Pour le contexte français, Nasima Moujoud et Fatima Ait Ben Lmadani pointent :

« *Il ne suffit pas de se référer à des théories d'ailleurs pour décoloniser le savoir d'ici. La décolonisation du savoir ne peut se construire en dehors de la critique de son « propre » contexte historique, politique et théorique.* »

Quand le *Black Feminism* et l'intersectionnalité arrivent en France dans les années 2000, ils sont reçus comme une grande nouveauté. Cependant, les luttes et les discours autour des multiples oppressions et de leur imbrication sont bien plus anciens, comme le montre par exemple le travail de la *Coordination des Femmes Noires* à la fin des années 70 et la publication du livre *La parole aux négresses* par une de ses membres, Awa Thiam.^[7]

Je pense aussi à toute la dynamique initiée par la *Marche pour l'Égalité et contre le Racisme* de 1983^[8]. L'été 1983 est marqué par des émeutes dans le quartier des Minguettes à Vénissieux. Des habi-

tant.es lancent alors l'idée d'une grande marche pour lutter contre les discriminations. C'est également le moment où le *Front National* fait ses premières percées aux élections municipales de Dreux et où les discours anti-immigré.es sont de plus en plus relayés, notamment par le gouvernement socialiste en place qui accuse les grévistes CGT de l'usine Renault-Billancourt, en majorité des travailleurs immigrés, d'être « *agités par des groupes religieux et politiques qui se déterminent en fonction de critères ayant peu à voir avec les réalités sociales françaises* »^[9]. C'est dans ce contexte de contestations, d'affrontements avec les flics, de montée de l'extrême droite et des discours racistes que la marche s'est déroulée. Elle part de Marseille avec trente-deux personnes le 15 octobre et se termine le 3 décembre à Paris à plus de 60 000 personnes. Les revendications principales sont le droit de vote des étrangère.es et une carte de séjour valable dix ans. Seule la dernière est obtenue. Sur cette lancée, en 1995 est fondé le *Mouvement de l'Immigration et des Banlieues* (MIB), mobilisé notamment contre les violences policières et le racisme d'État dont sont victimes les personnes issues de l'immigration postcoloniale. Puis en 2007, le MIB est à l'initiative du *Forum Social des Quartiers Populaires* (FSQP), qui rassemble divers associations et collectifs, et vise à faire émerger

un mouvement social, culturel et politique.

Extraits de l'invitation de 2007 :
« Parce que nous refusons de déléguer notre pouvoir à ceux qui ne nous représentent pas, le FSQP sera un espace d'affirmation d'une parole politique, sociale et culturelle à partir des expériences, des histoires, et de la mémoire de nos quartiers. Il sera le lieu de convergences de luttes locales, toutes et tous ensemble donnons-leur une visibilité nationale !

Nos quartiers et leurs habitant.es sont riches d'histoires et de traditions d'engagements. Des révoltes d'esclaves à la Commune de Paris, de l'Étoile nord-africaine à la Main d'Œuvre Immigrée (MOI), de la manifestation du 17 octobre 1961 aux luttes pour la résorption des bidonvilles et des cités de transit, des grèves des foyers Sonacotra à la Marche pour l'égalité, de l'occupation de l'usine Talbot Poissy au mouvement des sans-papiers au comité contre la double peine ; tous ces combats sont constitutifs de l'histoire politique, sociale et syndicale de France. Sortons de l'amnésie collective et de l'ignorance politique pour nous réapproprier notre mémoire et notre histoire. [...]

Nous avons beaucoup à dire du racisme, des violences policières, des discriminations sociales, raciales et culturelles, de l'islamophobie, de l'histoire coloniale et de ses conséquences, etc. mais nous refusons d'être cantonnées à cela. Nous avons autant à dire de la santé, de l'éducation, du travail, du libéralisme, du sexisme, de l'environnement, des rapports Nord-Sud, de l'information, des formes de résistances et de libération, des combats pour la justice, pour l'égalité, pour la liberté... L'enjeu est d'initier une présence comme acteurs et actrices à part entière, produisant nos propres discours et des pratiques autonomes. »^[10]

[10] <http://mibmib.free.fr/>

QUELLES PERSPECTIVES POLITIQUES DANS NOS LUTTES ? RESITUER L'INTERSECTIONNALITÉ

Comprendre le contexte local est nécessaire pour mieux penser les enjeux des dominations ici et maintenant. Cependant les différents contextes sont interconnectés, il me semble donc important de garder une vision plus large sur le reste du monde.

Par exemple la montée de l'islamophobie en France peut s'expliquer par son passé colonial mais aussi par les tensions géopolitiques, les guerres menées et la propagande post 11 septembre.

Kery James écrit dans *Lettre à la République* :

« Vous avez souhaité l'immigration/ Grâce à elle vous vous êtes gavés jusqu'à l'indigestion/Je crois que la France n'a jamais fait la charité/ Les immigrés ne sont que la main d'œuvre bon marché/Gardez pour vous votre illusion républicaine/De la douce France bafouée par l'immigration africaine/Demandez aux tirailleurs sénégalais et aux harkis/Qui a profité de qui ? [...]

Mais pensiez-vous qu'avec le temps/ Les négros muteraient et finiraient par devenir blancs/Mais la nature humaine a balayé vos projets/On ne s'intègre pas dans les ghettos français/Parqués entre immigrés, faut être sensé/Comment pointer du doigt le repli communautaire/Que vous avez initié depuis les bidonvilles de Nanterre [...]

Vous n'êtes pas venus en paix/ Votre histoire est agressive/Ici, on est mieux que là-bas, on le sait/Parce que décoloniser, pour vous, c'est déstabiliser [...]

Vous nous traitez comme des moins que rien/Sur vos chaînes publiques/ Et vous attendez de nous/Qu'on s'écrie « Vive la République »^[11]

L'école républicaine m'a baigné toute mon enfance avec ses valeurs dites « universelles », qui prétendent s'adresser à tout le monde sans différence de traitement. On m'a toujours parlé de la République française Une et Indivisible prônant liberté, égalité et fraternité. Pourtant comment ignorer les rapports de domination structurels ? Il me semble que chaque individu.e est ancré.e dans ce monde, a des statuts sociaux dominés et/ou dominants et des problématiques spécifiques. L'universalisme à la française a tenté de gommer toutes les différences et les inégalités en ne les nommant pas et en individualisant les problèmes de sexisme, de racisme (ex : seule l'extrême droite serait raciste, ou seuls les machos seraient sexistes...). Sauf que personne n'est en dehors des systèmes de domination et ça n'est pas en refusant de le voir que l'on va s'en extraire.

De plus le référentiel implicite est toujours l'homme blanc hété-

[11] Kery James,
Lettre à la République, album 92-2012

[12] Par exemple, en France il est interdit de faire des statistiques ethniques, car nommer l'ethnicité serait raciste. Pourtant cela permettrait de mettre en lumière les discriminations liées à la race. La race n'a aucun fondement biologique. Elle est ici employée comme une construction sociale, tout comme le genre ou la classe.

[13] Sur le traitement médiatique de l'affaire DSK voir : Un trousseage de domestique, ouvrage collectif, Syllepse, 2011

[14] Voir *timult* n°6, Pratiques sexuelles, territoires, corps, luttes et imaginaires

rosexuel de classe bourgeoise et valide. Les valeurs universelles sont donc faites par et pour les dominants. Au nom de l'universalisme, on refuse de reconnaître les minorités et leurs spécificités^[12]. L'universalisme à la française est aveugle et hypocrite. Le territoire reste ségrégué selon des critères (post)coloniaux, racistes, sexistes et de classe. Et le patriarcat fait bel et bien partie de la culture française. Ne parlait-on pas de « séduction à la française » pour parler de l'affaire DSK ?^[13]

On renvoie souvent dos à dos et de manière assez manichéenne l'universalisme et le communautarisme, cette idée de se réunir, échanger, vivre, se solidariser entre membres d'une même communauté politique, culturelle, religieuse... Le communautarisme est vécu comme une menace, car il met en lumière des préoccupations et des centres d'intérêts asymétriques qui fragilisent les dominant.es dans leur posture. Un ami m'a raconté une anecdote que je trouve très parlante à ce sujet. Sa mère lui disait qu'il s'enfermait dans un repli communautaire en fréquentant majoritairement des trans, des gouines et des pédés, et lui conseillait de sortir ailleurs, de voir d'autres gen.tes... Il lui a répondu qu'elle aussi restait dans sa communauté, qu'elle ne sortait pas dans les soirées LGBT (lesbienne gay bi trans) le vendredi soir ! C'était

une manière (assez drôle) de lui renvoyer qu'elle aussi appartenait à une communauté. Mais comme c'était le groupe majoritaire fondé sur l'hétérosexualité, elle n'était pas nommée comme telle.

L'homonationalisme, l'utilisation des droits des femmes et des minorités sexuelles pour appuyer des politiques racistes et impérialistes^[14], prend des formes différentes selon les contextes locaux. En France on ne peut analyser ce phénomène que par le prisme (post)colonial. L'islamophobie et l'instrumentalisation raciste de la laïcité doivent être lues sous cet angle-là. L'obsession française pour la question du « *foulard islamique* » ne date pas de la dite *première affaire du voile* de 1989. On peut se rappeler des cérémonies de dévoilements à Alger en 1958 orchestrées par les autorités coloniales. Il s'agissait alors de

montrer des femmes musulmanes se désolidarisant du combat pour l'indépendance. Aujourd'hui les différentes lois et circulaires qui empêchent ou rendent très difficile aux femmes voilées l'accès à certains espaces publics (école, travail...) s'inscrivent dans une continuité (post)coloniale, qui plus globalement a toujours maintenu les immigré.es (post)coloniaux dans des métiers en bas de l'échelle sociale : les services à la personne et le ménage pour les femmes et le bâtiment pour les hommes.

Ces lois, autant défendues par la gauche que par la droite, sont une démonstration de l'imbrication du sexisme, du racisme et des rapports de classe à la française.

L'immigration est fortement liée à l'histoire coloniale française. Les processus (post)coloniaux ont forgé le racisme à la française. Le racisme et les rapports de classe sont donc intimement imbriqués.



Se situer, se positionner. De quelle(s) position(s) je parle ? De qui je parle ? Et à qui je m'adresse ? Et quels sont mes objectifs ?

Le point de vue situé, nommé en tant que tel, est un des apports majeurs de l'intersectionnalité et du *Black Feminism*. C'est l'idée que nos visions, analyses et connaissances du monde sont façonnées par nos assignations sociales. On est le produit de nos constructions sociales mais on a aussi une part de libre-arbitre qui nous permet de pouvoir faire un pas de côté et d'arriver à décaler (un peu) notre regard.

La question de la solidarité internationale envers les femmes et les LGBT est souvent délicate. D'un côté on peut se questionner sur notre légitimité en tant qu'occidentale et/ou se dire que notre soutien sera forcément récupéré, et, d'un autre, se rallier aux campagnes *mainstream* de solidarité qui alimentent souvent des discours racistes (ex : les *Femen* qui portent un discours islamophobe pour défendre les droits des femmes). Trouver une autre voie n'est pas simple mais je trouve qu'il faut se donner les moyens d'y penser et de se jeter à l'eau quitte à se planter, pour ne pas laisser cette question uniquement aux assos citoyennistes^[15].

On peut déjà essayer de tirer des leçons des expériences passées. J'ai assisté à un atelier animé par une personne incarcérée dans l'affaire du *Queen Boat*. Elle a raconté son



histoire et est revenue sur la solidarité internationale. En Égypte, en 2001, une cinquantaine d'hommes sont arrêtés à la sortie d'un bar gay et accusés de « *débauche invétérée* » et de « *comportement obscène* ». Un bon nombre d'entre eux sont incarcérés. S'en suit une campagne de solidarité internationale avec notamment des manifestations en France où des gays défilent sous des pancartes « *Libérez nos amants* ». Sauf que l'axe de défense choisi par les principaux concernés était de se déclarer hétéro... Cette histoire m'a marquée. J'imagine que les personnes impliquées dans la campagne de solidarité étaient de bonne volonté mais au final la mobilisation internationale s'est

avérée contre-productive, car elle invalidait les déclarations des accusés. Les européens solidaires ont manifestement mené une campagne avec leurs manières de faire, leurs analyses et discours, sans se positionner comme soutien et prendre en compte les besoins des personnes incarcérées.

Se situer, c'est avoir conscience de nos positions, nommer nos privilèges, les oppressions qu'on vit, tenter d'en comprendre les enjeux. Pour moi c'est un outil fondamental dans l'élaboration de moyens d'émancipation collective. Pour réfléchir à comment s'organiser, avec qui, dans quelles conditions, avec quelles alliances, comment être en solidarité...

[15] Même s'il existe des assos citoyennistes qui font un super travail politique comme par exemple *Survie*, qui fait un remarquable boulot d'enquête et de dénonciation sur la Françafrique.



« LE POÈME DU PONT »

*J'en ai assez/J'en ai marre de voir et de toucher/Les deux côtés
des choses/Marre d'être le foutu pont pour tout le monde/*

Personne/Ne peut parler à personne/Sans moi/N'est-ce pas ?/

*J'explique ma mère à mon père mon père à ma petite sœur/Ma
petite sœur à mon frère mon frère aux féministes blanches/Les
féministes blanches aux gens de l'église Noire les gens de l'église
Noire/Aux ex-hippies les ex-hippies aux séparatistes Noir.es/Les
séparatistes Noir.es aux artistes les artistes aux parents de mes
ami.es.../*

Ensuite/Il faut que je m'explique/À tout le monde/

Je fais plus de traductions/Que les Maudites Nations Unies/

Laisse tomber/J'en ai marre/

J'en ai marre de compenser vos manques/

*Marre d'être votre assurance contre/L'isolement des limitations
que vous vous imposez vous-mêmes/Marre d'être la folle dans
vos dîners de vacances/Marre d'être la bizarre dans vos brunchs
dominicaux/Marre d'être la seule amie Noire de 34 individu.es
blanc.hes/*

Trouvez une autre connexion au restant du monde/

*Trouvez quelque chose d'autre pour vous légitimer/Trouvez un autre
moyen d'être politique et branché.e/Je ne serai pas le pont vers
votre féminité/Votre masculinité/Votre humanité/*

*J'en ai marre de vous rappeler de ne pas/Vous enfermer trop
étroitement pour trop longtemps/Je suis fatiguée de négocier avec
votre pire moi/Au nom de vos meilleurs moi/*

*J'en ai marre/D'avoir à vous rappeler de respirer/Avant que vous
vous étouffiez/Bouffon.nes/*

Laissez tomber/Étirez-vous ou noyez-vous/Évoluez ou mourez/

*Le pont que je dois être/Est le Pont vers ma propre force/Je dois
traduire/Mes propres peurs/Médier/Mes propres faiblesses/*

Je dois être le pont vers nulle part/Sauf vers mon vrai moi/

Et alors/Je serai utile. »

Nos identités sont un mélange entre les assignations de la société et les stratégies, individuelles et collectives, qu'on élabore pour les visibiliser, les politiser et lutter. Être aux prises avec plusieurs oppressions nécessite de jongler constamment avec ses différentes identités. C'est un peu comme une performance d'équilibriste à réajuster tout le temps. Je mets souvent de côté une partie de moi-même, je porte une identité plus fort qu'une autre selon le contexte.

Donna Kate Rushin, féministe africaine-américaine a écrit un poème qui, pour moi, traduit avec justesse ce vécu-là :



Insister sur la singularité de chacun.e n'implique pas pour autant de segmenter et d'individualiser nos vécus au point qu'ils ne soient plus politisables au regard des structures de domination qui construisent des classes (et donc des intérêts, des privilèges et des oppressions de classe).

Je voudrais ici critiquer une certaine conception libérale des identités, présente dans l'ensemble de la société, mais aussi dans les milieux politiques radicaux. Cette approche est problématique car, à mon sens, elle n'est pas située et dispense donc les dominant.es de toute réflexion sur leurs propres positions.

C'est ce qu'on appelle l'effet « *race blind* » ou autrement dit l'aveuglement à la race. C'est un phénomène qui invisibilise les personnes racisées, en ne les nommant pas, en faisant semblant de ne pas voir leur racialisation et donc en ne prenant pas en compte les spécificités de leur vécus. C'est un effet subtil du racisme, qui n'est pas directement hostile et qui n'est pas sans rappeler une certaine culture universaliste. Par exemple, c'est ne pas se rendre compte de la différence entre être Blanche et se faire fouiller dans un magasin parce qu'on a des vêtements troués, des piercings, des cheveux décolorés etc. et de subir la même situation parce qu'on est Arabe. Par ailleurs le « *race blind* » ne vaccine pas contre toute projection exotique et raciste, au contraire. Ces projections ne seront juste pas nommées comme telles (ex : trouver une personne belle parce qu'elle a la peau mate, ne jamais se souvenir des prénoms « non-françouillards », confondre des personnes racialisées...).

On peut mettre en parallèle ce phénomène avec une certaine approche libérale du queer. En effet, une vision du queer sans analyse de la domination hétéro-patriarcale comme système, me semble peu opérante. C'est nier la réalité de ce monde qui catégorise et hiérarchise les individu.es selon leur assignation de genre et leur orientation sexuelle. C'est mettre à plat les rapports d'oppression, considérer que le genre n'existe plus et que toutes les identités se valent, voire qu'il n'y en a plus. En somme, avec cette approche, on ne serait plus ni homme, ni femme, ni trans, ni pédé, ni gouine, ni hétéro, mais queer ! Dans l'absolu, moi aussi, je rêve d'un monde sans catégories, sans hiérarchies, moi aussi, je rêve de détruire le genre. Malheureusement, on ne vit pas encore dans ce monde-là. Alors la gouine qui va se faire insulter dans la rue aura beau vouloir détruire les identités, on lui renverra sans cesse sa gouinerie. Alors s'affirmer comme gouine, trans ou pédé est une manière de relever la tête face à l'oppression, de retourner le stigmate et de dire merde au monde hétéro.

On peut également transposer cette analyse sur les rapports de classes sociales. La classe n'est pas une question de choix. Faire le choix d'être précaire et de ne pas s'intégrer dans cette société c'est déjà avoir le choix de le faire. Il me semble que l'important est d'arriver à évaluer les ressources dont on dispose, notre bagage intellectuel et politique, notre rapport à la culture dominante, nos ressources matérielles, familiales...

Et se demander : quelles sont les parts de choix que l'on fait et les



parts de contraintes dans nos vies ? Quelle palette de choix s'offre à nous ? Comment identifier les contraintes dans nos vies, non pas pour s'enfermer dans une posture de victime, mais pour en faire des bases pour lutter et se renforcer ? Comment composer avec ses contraintes ?

Pour finir sur la question du point de vue situé, je voulais l'aborder sous l'angle de la culture. Je suis assez énervé par une appropriation culturelle de la part de personnes qui récupèrent des codes et performance des identités minoritaires qui ne sont pas les leurs, parce que c'est *cool* dans certains contextes. Je pense notamment à un engouement pour les codes de « banlieue », qui se traduit par une manière de parler, de s'habiller, des références musicales... Pour moi, c'est significatif de l'exotisation de la banlieue, de ses émeutes et de la rage contre le système exprimée dans pas mal de textes de rap... Dans la même veine, je pense aussi aux mecs

hétéro qui se réapproprient des codes pédés en les vidant de leur sens politique, juste parce que c'est la mode du moment.

De manière plus globale, ça me renvoie à ce monde libéral qui arrive toujours à récupérer les cultures minoritaires, en effaçant toutes leurs subversions et en les incorporant aux logiques capitalistes, racistes et sexistes. En même temps, je n'ai pas une position claire et tranchée sur ce sujet, dans le sens où je ne trouve pas inintéressant que les imaginaires se mélangent et que la culture *mainstream* s'inspire des cultures minoritaires. Et je me dis même : heureusement que les cultures ne sont pas cloisonnées, qu'elles ne sont pas authentiques mais influencées de toutes parts. Pour moi ça touche à la question complexe de la différence entre le multiculturalisme libéral et l'ouverture de ses horizons culturels pour mieux comprendre le monde qui nous entoure. Et je trouve qu'une piste intéressante pour y répondre c'est de se situer.

S'ORGANISER

Comment se servir de ces constats et analyses pour lutter et s'organiser ? L'analyse croisée des rapports de domination permet de ne plus penser une émancipation unique et universelle. À partir de là, on peut regarder ce qui a été fait, ce qui continue d'exister et tenter de comprendre les stratégies choisies. Actuellement en France, il existe plusieurs collectifs qui luttent et portent des discours de personnes aux prises avec plusieurs oppressions. J'ai choisi de parler de quelques-uns de ces groupes qui ont opté pour des modes d'organisation différents.

En premier lieu je pense au *Collectif des Féministes pour l'Égalité* (CFPE) qui s'est créé suite à une pétition parue dans *Le Monde* en 2003, « *Un voile sur les discriminations* », dénonçant les discriminations que subissent les femmes musulmanes ou considérées comme telles. Le collectif, réunissant militantes et intellectuelles, musulmanes et non-musulmanes, est non-mixte au niveau du genre et mixte au niveau de la race. Le collectif se concentre particulièrement sur les luttes contre les discriminations faites aux femmes musulmanes. Elles ont notamment comme objectif de « *Refuser l'idée d'un modèle unique de la libération de l'émancipation des femmes ; Lutter contre les lois d'exclusion qui stigmatisent les femmes et les traitent en citoyennes de seconde zone ; Organiser une véritable action d'éducation populaire pour et avec les femmes* »^[16].

Le *Collectif des Féministes Indigènes* était pour sa part doublement non-mixte (sexe/race) et faisait partie intégrante du *Mouvement des Indigènes de la République* (devenu depuis le PIR, *Parti des Indigènes de*

la République), un mouvement mixte dont les discours dénoncent principalement la république post-coloniale et le traitement fait aux immigré.es post-coloniaux. Elles ont lancé un appel en 2005, au moment de la création du mouvement :

« *Nous exigeons une égalité réelle. Dans notre société, racisme et sexisme sont intimement imbriqués. Nous subissons des oppressions de classe, de genre et de néo-indigénat qui se renforcent mutuellement. Notre parole est seule légitime pour faire état de la réalité de ces oppressions croisées. Cette parole est radicalement anti-raciste et anti-sexiste. Nous n'établissons pas de priorité entre ces luttes intrinsèquement liées. Nous dénonçons catégoriquement toutes les violences sexistes et racistes que nous subissons quelles qu'elles soient et d'où qu'elles viennent. Nous ne tairons pas notre combat féministe sous prétexte que la lutte anti-raciste est prioritaire. De la même façon nous ne tairons pas notre combat anti-raciste pour servir de relais, au nom d'un pseudo-féminisme à la diabolisation des noir.es, des arabes, des musulman.es et d'autres populations stigmatisées racialement. [...]*

Par conséquent, nous nous inscrivons dans ce féminisme paradoxal afin de ne plus jamais être le cheval de Troie de la suprématie blanche ou les traîtresses à l'ordre communautaire.

C'est à ce prix que l'on pourra se battre contre les représentations coloniales, indigénisantes et folklorisantes des femmes noires, arabes et musulmanes, véhiculées dans les discours dominants, les politiques publiques et les espaces médiatiques. C'est ainsi que l'on pourra casser les stéréotypes de la beurette, de la maman-nourricière et infantilisée, de la musulmane manipulée ou de l'africaine exotique. »^[17]

[16] Voir le blog du collectif <http://cfpe.over-blog.org/>

[17] Appel des Féministes Indigènes disponible sur <http://rebellyon.info/L-Appel-des-Feministes-Indigenes.html>

[18] Extrait de l'intervention des LOC'S au colloque des UEEH 2011

Enfin, les LOC'S est un groupe non-mixte de lesbiennes « *d'origine immigrée, de migrantes et d'exilées résidant en France* », qui existe depuis 2009. Elles dénoncent notamment des « *processus d'invisibilisation et une hiérarchisation des luttes* » dans les milieux féministes, lesbiens et LGBT. Elles souhaitent en particulier « *Construire [leur] propre territoire et garantir [leur] autonomie organisationnelle et théorique* ». Leurs axes de lutte sont entre autres « *la solidarité internationale* » et « *le soutien et l'accompagnement des lesbiennes qui fuient leur pays* ». Elles organisent divers événements politiques comme par exemple le RAL, le rassemblement d'actions lesbiennes, un rassemblement militant, festif et musical. Sur la question des alliances, elles pensent « *possible et nécessaire d'initier ou de rejoindre des luttes collectives avec les lesbiennes et féministes françaises dans le cadre d'alliances stratégiques, ponctuelles et à [leurs] conditions.* »^[18]



[19] bell hooks, *Sororité : la solidarité politique entre les femmes dans : Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, L'Harmattan, Paris, 2008

Tous ces exemples proposent des pistes stratégiques d'organisation et d'alliances. D'une part la question de quelle mixité, non-mixité et pour quels objectifs ? À quel point s'inscrire dans un réseau ou un mouvement plus large ? À quelles conditions ? Comment construire des alliances en gardant son autonomie ? La question des alliances stratégiques me paraît primordiale. En effet, il me semble important de sortir d'un certain fantasme de la pureté politique. En ce sens, le séparatisme comme principe politique ne me parle pas. Pour moi ça sous-entend qu'il existe une oppression principale et c'est oublier les personnes à la marge des non-mixités, qui ont le cul entre deux ou trois chaises et qui ne peuvent pas se retrouver dans une seule non-mixité. Pour autant, je ne rejette pas les alliances avec les personnes qui ont fait le

choix politique du séparatisme. Parce que les alliances sont aussi faites de compromis et de contradictions et que même si cette question-là nous sépare (!), nous pouvons trouver des terrains communs.

Je veux conclure avec une citation de bell hooks que je trouve très inspirante. Je la comprends comme un encouragement à accepter les frictions de classe, à s'y confronter et ainsi à ne pas être dans la culpabilité qui paralyse toute action et communication.

« *S'engager radicalement dans la lutte politique, c'est accepter de plein gré la responsabilité d'utiliser le conflit de manière constructive, c'est-à-dire nous préparer à nous servir du conflit pour mieux nous comprendre mutuellement et pour définir les paramètres de notre solidarité politique* »^[19]

BRISER DES BARRIÈRES

LA COMMUNE D'OAKLAND

En septembre 2012, deux activistes queer des États-Unis ont fait une tournée *Queer Ultra Violence* à travers différentes villes françaises et ont, entre autres, présenté le *Mouvement Oscar Grant* (2009) et la *Commune d'Oakland* (2011). Même si l'on ne saisit pas complètement le contexte politique aux États-Unis, notamment le rôle que jouent les grandes associations (Non Profit Organizations), communautaires ou non, ces émoignages

sont inspirants : la capacité à construire, dans la durée, des ponts entre différentes « catégories » de personnes, la manière de fabriquer une radicalité partagée...

Voici des extraits du récit :

« La région de la Baie, c'est San Francisco, une ville dont la plupart d'entre vous ont déjà dû entendre parler et d'où je viens, mais c'est aussi une agglomération de plusieurs autres villes. Je parlerai surtout des mouvements sociaux à Oakland. La scène anarchiste et queer est la même dans toute la Baie. Cette région a une histoire radicale longue et notamment Oakland, connue pour être l'endroit qui a vu naître le parti des Black Panthers. Les luttes pour la libération y ont été très fortes. Dans les universités, il y a eu de grandes luttes pour instaurer des études post-coloniales et féministes. Et bien sûr, San Francisco a connu un mouvement gay très fort (par exemple les émeutes de la « Nuit Blanche » en 1978 suite au meurtre de Harvey Milk, un des premiers élus gay). De façon générale, la Baie est un endroit où beaucoup de personnes sont venues trouver refuge,

des migrant.es, des gays, des radicales et radicaux, des freaks... Il y a eu de grands mouvements pour les droits des personnes migrantes également. Comme vous pouvez bien l'imaginer, la gauche est assez forte. Beaucoup de politicien.nes au pouvoir dans la région de la Baie utilisent leur passé dans les mouvements radicaux et leur appartenance à des minorités pour obtenir une position de pouvoir au sein de la gauche et ça leur donne aussi du « crédit radical ». À côté de ça, le milieu associatif est très grand et puissant, il y a énormément de ce qu'on appelle « Non Profit Organizations ».

Il y a aussi beaucoup de personnes queer dans la région de la Baie mais je me concentrerai surtout sur le milieu dans lequel j'évolue, sans vouloir représenter le milieu queer dans son entier. Nous considérons le fait d'être anarchiste et le fait d'être queer comme la même chose. Et nous sommes queer d'une manière bien plus critique et offensive que beaucoup d'autres gens. En plus de ne pas être hétéro, nous sommes anti-hétéro, anti-État et contre le capitalisme, dans le sens où cette culture conserve l'hétéropatriarcat. Aussi, nous pensons que la violence est un outil qui peut être intéressant, sur lequel on doit se questionner. Nous trouvons notre

affinité en partageant des projets politiques. Nous nous organisons avec des personnes que nous considérons hétéro mais, dans les cercles dans lesquels on milite, il est évident que tout le monde est critique envers les normes de genre. Nous nous sommes rencontré.es pour la plupart pendant le « Mouvement Oscar Grant » en 2009.

Oscar Grant est un jeune homme qui a été assassiné par la police la nuit du nouvel an 2009. Il arrive très souvent que des hommes noirs soient tués par la police aux États-Unis. Mais ce cas est particulier parce qu'il a été filmé : le train était bondé et beaucoup de gens ont capté la scène avec leurs téléphones portables. Oscar Grant et ses ami.es se sont fait.es sortir d'un train par des officiers de police. Ces officiers ont forcé Oscar Grant à s'allonger sur le ventre, les mains attachées dans le dos, un officier de police lui a pointé une arme dans le dos et l'a tué. Dans les jours qui ont suivi, des milliers de personnes ont regardé cette vidéo sur YouTube. Une semaine après, il y a eu un appel à manif et des émeutes se sont produites lors de cette manif.

De mon point de vue, il n'y a pas eu de mouvement radical depuis les années 70 aux États-Unis parce que les grandes associations contrôlent la radicalité. Ces

**DE NOMBREUSES
PERSONNES D'ORIGINES
DIFFÉRENTES SE SONT
RETROUVÉES À COOPÉRER
ET À VIVRE ENSEMBLE
PENDANT CES ÉMEUTES**

émeutes ont marqué une rupture avec la façon de faire de la politique avalisée par l'État. Beaucoup d'émeutes ont suivi. Et la chose la plus importante : de nombreuses personnes d'origines différentes se sont retrouvées à coopérer et à vivre ensemble pendant ces émeutes. Partout dans le monde, comme dans la région de la Baie, les personnes de « races » ou de classes différentes ne se mélangent généralement pas. Mais là, c'était un moment où des noir.es, des latin@s, des blanc.hes et surtout aussi beaucoup de femmes se sont retrouvés pour se battre contre la suprématie blanche et l'État.

Pour nous, c'était un super moment où on a pu sentir une sorte d'unité pour se battre ensemble. Les politicien.nes et les associations ont essayé de rétablir le système de classifications et de séparations. Il y a donc eu une ligne tracée, entre d'un côté les personnes enthousiastes de briser des barrières racistes en luttant ensemble contre la suprématie blanche et, d'un autre côté, les associations qui, tout en prétendant représenter des personnes racisées, ont cherché à maintenir l'ordre établi et les structures de pouvoir existant. Personnellement, j'ai rompu bon nombre de mes amitiés à ce moment-là parce que pas mal de personnes queer se sont positionnées de l'autre côté de la ligne.



Je vais avancer de deux, trois ans dans mon récit. Beaucoup de choses s'étaient passées entre-temps, nous avons oeuvré à construire à un mouvement très inspirant, radical, intéressant. C'est de là qu'est né le mouvement « Occupy Oakland », qui a fait partie du mouvement « Occupy Wall Street » - dont je suis sûre que vous avez entendu parler. Vous savez sûrement que Occupy Wall Street était un mouvement tout pourri, un mouvement de la classe moyenne sur le déclin, illes « adoraient la police », il y avait plein de « hippies avec des djembés »... Occupy Wall Street avait commencé le campement deux semaines avant nous. À Oakland, un grand nombre d'activistes des luttes des noir.es, des migrant.es et des gens comme moi se sont regroupés pour organiser un camp qui serait différent. Nous avons décidé dès le départ que nous ne nous baserions pas sur le mouvement Occupy Wall Street mais sur les luttes locales, telles que le mouvement anti-police et le « Mouvement Oscar Grant ».

Nous avons construit notre campement sur une place que nous avons renommée « Oscar Grant Plaza ». Le campement était connu des médias sous le nom de « Occupy Oakland » mais nous l'avons appelé la « Commune d'Oakland » et il était pensé comme un mouvement pour les personnes les plus isolées, marginalisées. Dans le campement, il y avait beaucoup de personnes sans domicile fixe et d'ancien.nes taulard.es, plein de monde aux origines différentes. Il y avait aussi beaucoup de femmes et de personnes queer dans l'organisation. Nous avons mis en place une cuisine collective, une école libre, un centre média.

Les positions de la Commune d'Oakland étaient radicales aussi parce que beaucoup d'anarchistes ont

été présent.es avec leurs idées politiques. Dans les assemblées générales, nous avons toujours essayé de réagir et d'argumenter contre les appels à ce que ce soit un mouvement non-violent. Nous avons essayé de faire en sorte que la Commune d'Oakland refuse de négocier avec des politicien.nes. La place était une zone sans police pour toute la durée du campement, ce qui est rarissime aux États-Unis, où la police rentre même sur les campus.

Lors des assemblées du campement, nous avons fait de la propagande pour nos idées mais nous avons aussi été très honnêtes dans l'idée d'établir des rapports de confiance, tout essayant d'exprimer nos positions d'une manière enthousiasmante. La plupart des gens s'imaginent toujours un mec blanc à faire des grands discours mais là, ça n'a presque jamais été le cas.

Finalement, la police a expulsé le campement. Nous avons essayé de faire passer l'idée que personne ne savait ce qui allait arriver, que le champ des possibles était ouvert. Après l'expulsion du campement, il y a eu une manif avec au moins mille personnes et plus le gaz lacrymo était envoyé par la police, plus les personnes descendaient dans la rue. Vers la fin, personne n'avait plus l'impression que la police attaquait seulement des activistes ou des anarchistes mais plutôt qu'elle attaquait toutes les citoyen.nes d'Oakland. Ce fut un grand scandale. Le lendemain, il y a eu une assemblée avec deux mille personnes. Lors de cette assemblée, des camarades anarchistes ont proposé une grève générale pour la semaine suivante. C'était une proposition choquante parce qu'aux États-Unis, il n'y a plus eu de grève générale depuis 1946. Et là encore, ce n'était pas un.e représentant.e syndical.e qui appelait à la grève, c'était



une grève générale un peu sauvage... Au final cette grève générale a été votée à 90% des voix.

Nous voilà donc dans la grève générale la semaine suivante : nous bloquons le port d'Oakland avec, je dirais, cinquante à soixante mille personnes dans la rue ce jour-là. Dans plusieurs coins d'Oakland il n'y a plus trace de la police. Une grande manif anti-capitaliste a lieu avec le plus grand black bloc depuis longtemps aux États-Unis, environ sept cents personnes. Toutes les banques du centre-ville sont attaquées. En fin de journée, le grand carrefour principal, normalement sans aucun graffiti, est couvert de tags.

Un mois et demi après, nous organisons ce que nous avons appelé notre « journée d'emménagement » : puisque la police nous empêche de réoccuper la place, nous avons décidé d'investir

**NOUS BLOQUONS LE PORT D'OAKLAND
AVEC, JE DIRAIS, CINQUANTE À
SOIXANTE MILLE PERSONNES
DANS LA RUE CE JOUR-LÀ**



collectivement un bâtiment. L'idée était que tout le monde se retrouve sur la place Oscar Grant et que nous partions tou.tes ensemble pour aller occuper ce bâtiment où il y aurait un grand festival avec des ateliers, des discussions et des concerts pour la durée du week-end. Tout le monde débarque avec des meubles, des plantes d'intérieur, plein de choses pour aménager. Et aussi avec des boucliers faits maison. Il y a un bloc de queer et de femmes avec des boucliers. Et bien plus, juste derrière, arrive la brigade des enfants.

Nous n'avons pas pu prendre la maison parce que la police nous a attaqué.es très violemment. Après, cet événement a été nommé la « Bataille d'Oakstreet ». Nous avons vécu cela comme un échec... plaisant, positif. Deux mille personnes sont venues pour occuper un bâtiment, deux mille

personnes qui avaient en tête d'occuper collectivement et illégalement ce bâtiment. Quand la police a attaqué, mille personnes sont restées dans la rue pour défendre le terrain. Il y avait beaucoup d'organisations féministes et queer impliquées dans le mouvement, plein de femmes et de queer qui ne craignaient pas la confrontation avec la police, qui agissaient d'une manière très déterminée face à la police.

Une femme, par exemple, a emmené son enfant dans cette manifestation et a subi des pressions par la suite pour avoir mis en danger son enfant. Elle a soutenu que cela faisait partie de son féminisme : que si sa fille voulait faire partie d'un mouvement radical, c'était à elle de l'accompagner et de prendre soin d'elle, pour que ça se passe le mieux possible pour elle...

Une des dernières grandes actions que nous avons faites était un nouveau blocus du port. Sur ce coup-là, tous les mouvements Occupy de la côte ouest ont bloqué les ports de leur ville dans une action concertée. Cela a coûté très cher, parce que ce jour-là, aucune marchandise venant d'Asie n'a pu entrer aux États-Unis. Les personnes les plus impliquées dans la conception et la réalisation de cette action ont été des jeunes hommes noirs d'un quartier pauvre voisin. Pendant des mois, ils ont continué tous les vendredi à faire des manif contre la police. Des liens forts se sont créés entre le milieu anarchiste et eux. Et, comme pour beaucoup des grandes actions, les femmes et les personnes trans et queer ont été en première ligne.»

Histoires d'histoires



Quelques bémols

Votre texte « notre Histoire(s) » du n°6 de *timult* nous a donné envie de réagir. Quelques commentaires et contributions. Vous avez tenté de répondre aux camarades qui écrivent un bouquin sur les dix dernières années de luttes, nous pensons que vous avez loupé des aspects fondamentaux de nos luttes féministes.

Vous avez choisi de répondre à la question « Comment les féminismes ont contribué aux luttes et aux mouvements dans cette période ? ». L'invitation disait également qu'une « abondance d'expériences, de tentatives, de pratiques, de pensées, d'aspirations nourrissent cette potentialité, en venant bousculer l'ordre des choses, mettre du trouble là où devraient régner le contrôle et la transparence, et assurer une certaine réappropriation des savoirs et un certain encrage là où devraient opérer dépossession et démantèlement des territoires. »

C'est dommageable de penser le féminisme uniquement comme une lutte transversale et diffuse (comme l'impose la première question),

alors qu'avec leur proposition nous pouvons partir d'expériences qui attaquent de manière offensive le patriarcat. Notre féminisme radical est une lutte en soi et nous en avons marre qu'elle soit uniquement vue comme un apport à d'autres luttes.

Il est impossible de faire l'impasse sur nos ennemis c'est-à-dire ce système hégémonique où l'Homme Blanc est le neutre. C'est important de nommer le PATRIARCAT comme on nomme le CAPITALISME... et pourtant dans votre texte, vous ne le faites pas, ou si peu.

De votre texte, se dégage une vision du féminisme qui serait un enrichissement individuel et collectif : « créer du lien, de l'attention et de la complicité », « fabrication d'espaces d'expression »... Une vision intéressante qui met l'accent sur le renforcement et la puissance, mais qui malheureusement occulte l'offensivité et les aspects combatifs de nos féminismes. En plus, le fait de s'attacher au bien-vivre dans les collectifs revient à cette notion de « prendre soin » (*care*). Il est primordial de se préoccuper de cette question pour que nos

collectifs durent, mais il est triste que ce soient encore une fois les femmes qui en parlent. Car faire attention aux autres, être dans l'arrangement, la subtilité, la précision sont des traits de la féminité dans notre monde binaire, c'est ce qu'on attend de nous ! Alors c'est dommage qu'en tant que féministes on tombe encore une fois dans le panneau... Nous voulons remettre en question ces rôles genrés assignés, quitte à pratiquer un féminisme moins acceptable. Même si nous savons que nos enjeux d'amitiés, de dépendances, d'amour sont variables pour chacun.e d'entre nous, ce qui influence forcément nos choix stratégiques dans les collectifs.

Exprimer nos féminismes radicaux

Tout d'abord, le féminisme est une lutte à part entière, elle vise concrètement l'hétéropatriarcat et elle permet de comprendre l'intersectionnalité des dominations sexe-classe-race qui s'imbriquent ensemble dans un même système. C'est bien sûr un terrain d'analyse et d'étude théorique, mais c'est avant tout une lutte dans la pratique et dans le quotidien, qui consiste aussi à prendre la place en tant que femmes, gouines et trans !





Ces luttes sont offensives, elles viennent - pour reprendre les mots - bousculer l'ordre des choses. Notamment l'ordre public. Dans différentes villes, tous les ans, sont organisées des manifs de nuit : « *la nuit, la rue, l'espace pour nous !* ». Une manière de prendre de la force face aux agressions multiples envers des femmes, des gouines et des trans et des travailleuses du sexe. Transformer la ville : trasher des boutiques ou des pubs, avec des slogans féministes, déployer des banderoles, taguer, sérigraphier et recouvrir des murs d'affiches... À d'autres moments c'est riposter contre certains tenants de la morale réactionnaire : empêcher des débats masculinistes, perturber et saboter des rassemblements anti-IVG ou pro-famille hétéro... Ce sont des moyens d'établir des rapports de force dans l'espace public. Finalement, nous ne cherchons pas tant à « *ouvrir des espaces d'expression* » mais plutôt à les prendre.

Nous avons besoin aussi de forger une offensivité au sein même de nos espaces de lutte puisqu'ils ne sont malheureusement pas exempts de toute forme de domination. Mettre en place des espaces non-mixtes, riposter aux agressions hétérosexistes, réagir face aux agressions sexuelles, remettre en question l'évidence des rôles genrés... porteur de conflit avec nos amis.

Nous ne voulons pas que la non-mixité soit réduite à un outil en vue de mieux vivre en mixité. Elle peut se suffire à elle-même. Par nos rencontres, on forme des bandes, des crews, des groupes. Nos alliances nous amènent plus d'autonomie et d'indépendance affectives et matérielles (mettre l'électricité dans un squat, réparer un camion, construire une maison, écrire une revue, vivre en collectif...). Le référentiel Homme Blanc Hétérosexuel et l'injonction à l'hétérosexualité qui en découle n'a, à partir de là, plus la même légitimité. On fait l'expérience palpable de notre capacité à s'organiser entre nous ou sans eux ! Et comme on multiplie nos ressources matérielles, affectives et politiques, nous osons bien plus la confrontation sur certains sujets. Nous faisons moins de concessions. Nous nous sentons moins seul.es. Nous avons moins besoin de leur reconnaissance politique. Par exemple, pourquoi n'êtes-vous - l'équipe de *timult* - pas parties de cette expérience singulière de création de revue entre féministes ? Le choix éditorial, vos manières de vous organiser amènent une posture autre que « *contribue aux luttes* » !

Nous rêvons d'abattre ce vieux monde, ce monde capitaliste construit sur des dominations. À la différence de bon nombre d'anarchistes, la barrière entre « eux » et « nous » est plus floue puisqu'il nous semble nécessaire de bousculer l'ordre des choses également dans nos réseaux. Par exemple : démanteler ce vieux monde passe aussi par réinventer le langage, s'autoriser des aberrations grammaticales : féminiser, inventer des pronoms collectifs neutres... imaginer des insultes autres que misogynes, racistes, homophobes. Et ce n'est pas pour faire la police, il s'agit là d'exigences politiques que nous avons, il y a des concessions que nous ne voulons plus faire.

Et puis, lorsque l'on est gouine et/ou trans, notre lutte contre le vieux monde ne se limite pas au capital, sa police et ses dispositifs de contrôle ; c'est une lutte également contre l'hétéropatriarcat et toutes ses normes (genre, sexualité) pour se sentir pleinement exister ! Et pour le dire encore autrement et utiliser les mots de la proposition : « *mettre du trouble* » aussi dans le genre, dans les représentations essentialistes des femmes, dans l'injonction à la sexualité et à l'hétérosexualité. Ce n'est pas un « *amusement* », c'est notre nécessité !

Finalement, pour nous, le féminisme c'est gagner en force et en « *potentialités* », sans rien attendre de ceux qui nous dominent, sans compte à rendre et sans chercher à plaire. Mais surtout en dépassant la peur du conflit et de la répression.



« La représentation de la sexualité est un enjeu politique ; ce n'est pas qu'artistique ou masturbatoire. Le porno queer féministe alternatif subversif est un moyen de toucher les gens car il montre toutes sortes de corps et de pratiques. Montrer des rapports autres qu'hétérosexuels, non-normés c'est obliger les autres à se questionner sur ces formes de relations, à les rendre visibles, acceptables et peut-être même plaisantes. »

On est pas des cadeaux, dans l'émission Porno et fantasme

KISS MY BOOT, SUPER - (WO)MAN !

DU PORNO FÉMINISTE, DU POST PORN, DU PLAISIR ET DU PLASTIQUE

« Je peux te raconter les premières fois que j'ai vu du porno dans ma vie.

C'était en fouillant dans la chambre des mes parents quand ils n'étaient pas là. Mon père (seulement mon père ?) avait des cassettes VHS réenregistrables où il y avait écrit « Grand tournoi de tennis ». En fait, c'étaient des pornos de Canal+. Je les ai regardés et je me souviens que les premières fois, je n'ai pas ressenti d'excitation. Mais à partir d'un moment, vers treize/quatorze ans, si. Disons que j'ai commencé de me servir du porno avant d'y trouver des choses que j'aimais. Je n'aimais pas trop ce que je voyais, mais ça avait quand même une forme d'efficacité, alors je l'utilisais. En un sens, c'est bizarre : parfois tu utilises du porno avec lequel tu n'es pas d'accord. C'est efficace en terme d'excitation même si ça ne ressemble à rien en terme de « comment tu penses les choses dans la vie ». Et c'est seulement quand j'ai eu accès à d'autres formes de porno, il y a quelques années à peine, que là je me suis dit... Et même si ce n'est pas toujours aussi efficace, ça me

va quand même mieux. Je ne recherche pas la même chose et je ne ressens pas le même plaisir à regarder ça mais ça correspond plus à ce que je trouve valable et ce que j'ai plus envie de voir diffusé.

Ma recherche du départ, c'était clairement une excitation rapide et efficace. J'étais plutôt dans cette gamme-là. Et puis, j'ai pris conscience de l'Imaginaire, de ce qu'on a dans nos imaginaires, de ce que j'avais envie de développer comme sexualité avec des gentes avec qui j'en partage. Je me suis mise au travail, à un moment, sur la question des relations avec les autres, des relations amoureuses et de ce que tu tricotes avec tout ça dans la vie. Je crois que c'est venu en même temps qu'une recherche d'autonomie plus large, le fait de chercher l'autonomie aussi dans la sexualité. Parallèlement, j'ai exploré le porno féministe et queer. Et ça m'a donné accès à d'autres imaginaires. Je me suis dit :

« waou ! dingue, ils arrivent à faire un truc excitant avec juste ça ! »

Mais je suis restée un peu sur les deux terrains : parfois, je suis plutôt dans la consommation, c'est pratique, facile et efficace, pour la masturbation. Et à d'autres moments, le porno m'aide à creuser de nouvelles choses.

Avant, par exemple, pendant plein d'années, je me disais « oui, le BDSM, c'est merdique, je ne vois pas du tout comment on peut aimer souffrir / faire souffrir et faire du sexe en même temps ». Et puis, en regardant des films, par exemple ceux de Maria Beatty, j'ai commencé à comprendre les imaginaires des autres et à développer mes pratiques par rapport à cela, dans ma vie, en m'inspirant de près ou de loin, de certains trucs que j'avais vus.

Ça m'a permis d'être plus au courant, d'avoir plus qu'une vague idée. D'entrevoir réellement ce qui se faisait, ce qui étaient véhiculé dans les idées et les pratiques, par exemple par rapport au BDSM. »



« Quand j'avais dix ou onze ans, j'ai aimé les films soft-porn, regardés en cachette avec ma voisine aux boucles châtain dans sa chambre sous le toit.

Dans les films, il y avait « les jeunes de bonne humeur » sur un lit grinçant en vacances de ski.

Il y avait « la femme seule » avec de longs cheveux blonds, en dessous de soie, qui se masturbe avec un cactus phallique.

Il y avait « le leader charismatique en uniforme gris » qui informe « la petite secrétaire peu habillée » d'une voix ferme qu'il va « la prendre par-derrière » pour réfléchir sur un problème métaphysique.

Il y avait « les religieuses » pratiquant des rapports sexuels avec « les palefreniers » sur le rebord de la cheminée, les poussant par terre avant l'éjaculation et commentant leurs vives protestations avec un sourire malicieux.

Les « femmes » étaient des femmes, gémissaient comme des femmes, léchaient comme des femmes, séduisaient comme des femmes, recevaient comme des femmes. Les « hommes » étaient des hommes, s'accouplaient comme des hommes, faisaient « leur devoir » comme des hommes, robustes et toujours (un peu) violents.

Ma voisine brune bouclée et moi, je pense qu'on ressentait un mélange stupéfiant de joie et de scepticisme – toujours un peu étourdies par le flot d'images. Et je pense que je ne songeais pas à devenir « femme » un jour, ou « homme », à devenir un jour « comme ces femmes-là » ni « comme ces hommes-là ». Je pense que je les regardais avec curiosité, avec excitation, je les regardais comme j'aurais pu regarder des extra-terrestres. »



« *Quel est le premier porno que j'ai vu ?*

Honnêtement je fais partie de ces personnes qui ont été socialisées comme femmes et qui ont vécu leur sexualité comme quelque chose de bizarre, non-naturelle, à cacher, et donc j'ai passé des soirées devant mon ordinateur en regardant des images qui ne me plaisaient pas et ne me représentaient pas... Un jour, j'ai vu un film (j'imagine de soft-porn) dans le « late night programme » à la télé et ces scènes-là me sont restées en tête. Moi qui zappais d'un film à un autre parce que je trouvais les bruits de la femme épouvantables, surtout sachant que ma grand-mère dormait à côté (et qui m'a bien sûr demandé le lendemain ce que j'avais écouté...). Moi qui voulais quand même savoir ce qui se passe dans ce film. La femme qui se laissait mettre dans une cage, qui se laissait frapper par un homme musclé intimidant. De vagues images de ce que j'appelle maintenant BDSM... Tout cela dans un environnement stérile, de job, appartements de riches blanc.hes. Un scénario sans mots mais beaucoup de cuir. Tout ça pour dire : je voulais le voir, quelque chose qui m'intriguait, et qui m'intrigue encore, la sexualité explicite. Mais je savais que c'était si loin de ma vie. Et je ne me rappelle pas du plaisir de la femme. Ou bien est-ce que je ne pouvais juste pas m'imaginer le plaisir de la soumission ? »

« Dans le porno hétéronormé, il y a quand même une grande uniformité, c'est assez ritualisé...

Quand on regarde du porno sur le net, par exemple sur youporn, on se rend facilement compte qu'il y a des codes très clairs. Des fois, je vais explorer ces sites et il y a une énorme critique à faire, notamment sur le racisme là-dedans, sur l'exotisation. Parfois, je regarde ce qui est appelé « le porno romantique » pour voir ce que c'est, le pornoromantisme contemporain. Ces dernières années, se développe un porno un peu plus léché, plus propre au niveau de l'image et de la photographie. On s'éloigne un peu du porno bourrin avec pas mal de films où la meuf prend le contrôle, les initiatives. Malheureusement, ça se termine toujours par une petite éjaculation faciale de toute beauté... C'est comme une forme de persistance du fantasme suprême. Ou encore ce qu'ils appellent « tarte à la crème » (« cream pie ») et qui au

début m'a fait un peu halluciner, où au final..., où le gars éjacule dans le vagin de la meuf et après, ils passent dix minutes à filmer comment le sperme ressort du vagin. Et là, c'est assez terrible. Soit, les meufs ont clairement l'air de se faire chier et d'attendre que ça se termine, soit elles sont dans une forme d'excitation un peu sympa qui, du coup, prend fin de toutes façons à l'instant même où le gars éjacule. Je ne suis jamais tombée sur un porno disons hétéro-mainstream où il y a une fin classe pour la meuf, où elle pourrait accéder à plus de plaisir. J'ai toujours l'impression que ça se termine par un truc qui va être excitant pour les hommes. Ça pourrait être la définition du porno mainstream dans toutes ses facettes, même s'il n'est pas trash. Ça se termine toujours par l'éjaculation. Celle du gars évidemment.

Sauf dans quelques petites surprises, comme un film que j'ai trouvé sur Internet. Alors, c'est deux jeunes, genre vingt, vingt-cinq ans, qui baisent ensemble. Je pense que c'est un film amateur quelconque. Visiblement, le gars n'est ni très doué, ni très imaginaire et la meuf a l'air de se faire chier. Elle prend un peu de plaisir mais elle se fait chier un peu quand même. À plusieurs reprises, elle vire carrément la bite du gars de son vagin pour pouvoir se trifouiller elle-même et accéder à de multiples éjaculations hallucinantes. C'est une séquence qui n'aboutit pas du tout à l'éjaculation du gars et je crois même que plutôt, il débände régulièrement. Ça laisse l'impression qu'il a pris moins de plaisir que la meuf. Je ne me souviens plus si il y a quelqu'un qui filme ou si c'est une caméra posée dans un coin de la pièce. Mais c'est pas si fréquent, de vrais films amateurs sur le net.

Dans le féministe et a fortiori le porno queer, il y a moins de corps normés,

c'est plus riche. J'ai l'impression que ça permet aux gentes qui regardent de se transposer différemment. Les enjeux de domination ne sont pas du tout les mêmes, c'est rarement du porno que je trouve dégueu, dans le sens où les pratiques et les ambiances me choquent moins. Il y a le porno féministe un peu propre, on pourrait dire que Dirty Diaries, c'est là-dedans. Un porno ikea où tout le monde est gentil. Mais je trouve ça intéressant que ce porno se développe ces dernières années et que des milliers de gens aient vu ce film au cinéma ou sur DVD. Il y a aussi un porno féministe où les rôles sont juste inversés, où les meufs dominent les gars mais finalement ça reste dans les mêmes codes binaires. Je vois bien le sens et aussi l'esprit de revanche et ce qu'il peut avoir d'excitant mais ça m'intéresse moins.

Le porno qui m'intéresse le plus en ce moment, c'est le porno queer. Parce qu'il sort de cette binarité et que ça va explorer bien plus loin, ce n'est pas la binarité du porno hétéro avec les trans en plus. Le porno queer décline plus d'identités, de modèles, de rôles, d'imaginaires. C'est plus riche.

Ce qui me touche beaucoup, c'est des pornos queer où il y a une ambiance chaleureuse, entre plusieurs personnes, un groupe qui prend son pied ensemble. Où tu as l'impression que les personnes sont bien ensemble. Tu as vu le film *La tour de pants* ? C'est un film avec des queers et des vélos. Ben voilà, le vélo est utilisé comme un objet sexuel dans ce film et c'est intéressant, l'imaginaire que ça transporte. Il y a de l'amusement, du plaisir. Oui, et on s'amuse. Je trouve ça super fort, en comparaison au

porno mainstream où il n'y a pas ça, où il n'y a quasi jamais de personnes qui s'éclatent ensemble. Peut-être que le porno queer joue plus sur un réel plaisir et moins sur un truc de projection de désir. En même temps, c'est peut-être aussi un de ses côtés faibles, parce que des imaginaires de désir plus sombres sont parfois difficiles à décrire mais sont autrement excitants. Les choses bien chaleureuses et chouettes ne sont juste pas forcément les choses les plus efficaces. Mais le porno ne sert pas seulement à l'excitation, c'est aussi une sorte d'outil de co-éducation sexuelle, ça peut amener des discussions, ça propose du débat. Et je trouve intéressants les modes de diffusion du porno queer où ça se joue plus dans la rencontre: « Prête-moi ton disque dur et hop ». J'aime bien ce que cela crée comme partage. »

« J'avais vu des lesbiennes dans le porno hétéro avant d'avoir des relations sexuelles avec des meufs et c'était un peu consternant

parce que je n'arrivais pas trop à me représenter comment ça pouvait fonctionner. Ça ne véhiculait rien de ce qui se passait après dans ma vie sexuelle avec de vraies personnes. Ça ne venait pas du tout nourrir une excitation chez moi. Les lesbiennes dans des porno hétéro, ça m'a fait un peu peur. Heureusement, ça se passe autrement dans la vraie vie. Les pratiques des lesbiennes dans le porno hétéro ne ressemblent à rien, en tout cas à rien qui fonctionne dans la vraie vie. Clairement, c'est du

porno qui est fabriqué pour exciter des hétéros, avec tous les codes hétéro.

Ça m'a fait un peu chelou au départ dans le porno queer de voir des gouines faire des fellations sur des godes. Ça m'a laissée dubitative... Maintenant, j'arrive à y voir du sens. Je comprends que ça puisse créer du plaisir, pour les deux personnes. Maintenant, ça fait partie de mon imaginaire. On pourrait se demander : alors, quel genre de sensation ça peut bien créer, de faire une fellation sur un morceau de caoutchouc ?



Qu'y a-t-il de désirable et plaisant là-dedans ? Le plaisir va aussi au-delà des sensations physiques et n'existe pas seulement dans une dimension génitale. Peut-être que c'est plus intellectualisé. Il y a aussi tout un jeu d'identités sans avoir envie de coller des concepts hétéro là-dessus. Je n'y vois pas du tout la même chose. À plein de moments ce truc de sexe oral chez les hétéros ne me plaît pas bien et je ne trouve ça jamais clair dans les manières dont c'est représenté. J'ai l'impression que sur des plate-formes de porno gratuit, c'est souvent associé avec

de la violence, le mec tient les cheveux de la meuf et la maintient ou la force à bouger comme si sa bouche était juste un truc dans lequel il vient se branler. Ça fait vraiment une grande différence par rapport aux représentations dans le porno queer. Il n'y a pas ce truc de domination évidente du style : « j'ai la bite, je domine ». C'est aussi un jeu d'ajouter un nouvel élément à un corps, c'est une sorte de bite et elle peut servir à la pénétration. C'est aussi un jeu avec cette charge symbolique et son appropriation décalée qui sont excitantes. Mais en même temps, j'ai beaucoup de

copines LGBT mainstream qui disent : « non, jamais j'irais coucher avec un gode, c'est du plastique, c'est pas naturel et on n'a pas besoin de ça pour se faire du bien. C'est hétéro en cachette... » Mais j'ai l'impression que entre ces positions-là et l'utilisation des godes dans le porno queer, il y a des kilomètres. Et moi, je suis gouine et ça me va de baiser avec des godes et pas juste avec le petit doigt. J'ai l'impression qu'à partir du moment où c'est possible de prendre du plaisir, j'ai au moins envie d'explorer. »

« Tu me demandes quelles images de films porno me sont restées en tête, quelles scènes m'ont touchée, lesquelles m'ont émue ou impressionnée ? Je pense à deux ou trois.

Commençons avec un film érotique, un film que j'avais trouvé dans une liste de porno queer (j'étais jamais très doué.e pour trouver des bons films...). Mais avec celui-ci j'ai vraiment eu de la chance. Il s'appelle « But I'm a cheerleader » et c'est, j'imagine, un coming-of-age film^[1], pour jeunes queers : une fille straight qui a des photos de pom-pom girls dans son casier, est accusée d'aimer des filles (aussi, elle déteste les becs de son chum, trop humides, dégueulasses... !) et est envoyée dans un camp afin de guérir son homosexualité. Évidemment, elle, qui se pense straight, sort avec une fille là-bas, les deux développent une complicité intense...

Je voulais être à côte des deux quand, une nuit, elles font l'amour dans une tente.

C'est pas du porno mais en même temps, c'était tellement sexy et hot, les deux qui se touchent et qui s'embrassent, leurs deux corps, l'un avec l'autre, qui font ce qui est interdit. Ça m'a impressionné.e et touché.e, surtout dans une période où je ne m'étais pas encore formulé que j'étais queer !

À la fin, une des deux, déjà exclue du camp, kidnappe l'autre pendant la cérémonie de fin de séjour, les deux s'embrassent devant les parents et s'enfuient ensemble, dans la plus grande aventure de leur vie...

[1] Coming-of-age : expression pour désigner un film traitant du passage à l'âge adulte du / des personnages principaux.

Le premier film porno queer (un vrai !) (un bon !), je l'ai vu à Berlin dans un cinéma indépendant avec des canapés... « Dyke fight » de Kristian Peterson, dans la compilation « Fucking Different XXX ».

Une soirée queer dans un club techno berlinois. On danse. On est sexy. On est hot. Deux femmes. Se regardent, encore et encore.

Des regards intenses, de désir. Une qui se dirige vers les toilettes. Un regard. L'autre suit. Un quickie^[2] dans les toilettes. [2] Quickie : acte sexuel court, furtif.

Depuis ce jour, je veux frencher G.G., une rousse mince aux cheveux courts avec des beaux tatouages, je veux avoir du sexe avec elle. Depuis ce jour, je rêve d'un quickie dans les toilettes. C'est mon plus grand fantasme... Cette scène me paraît tellement réaliste et non-réaliste en même temps. Je crois c'est pour ça qu'elle m'excite tellement. À chaque fois que je vais à une party, il y aura peut-être la possibilité « to fuck a dyke in a toilet. » En même temps, je sais qu'il n'y a pas de communication entre les deux – à part des regards – le consentement explicite me manque, mais qui excite dans le film – je pardonne, je fais confiance aux actrices, mais dans la vraie vie je ne veux pas enlever ces moments de communication. Aussi, malheureusement je suis loin de Berlin pour la rencontrer... Et je rêve d'un bar où je me sente tellement à l'aise de juste faire ce dont j'ai envie, avec elle, sans remarquer les autres, de commencer à frencher, la toucher, la sentir... Et je rêve de la personne qui peut me faire du plaisir dans les toilettes, comme si c'était la chose la plus facile du monde.

Le deuxième fait partie des « Dirty Diaries ».

« AUTHORITY » de Marit Östberg. Un policier suit une personne qui a mis un graffiti sur un mur. Le moment où il l'attrape : la question : qu'est ce qui va se passer ? Soudain, la relation de pouvoir change. C'est l'autre personne qui attache les mains du policier, qui le frappe au visage, qui crache sur lui, qui met des cendres de cigarette dans sa bouche. C'est ce dernier qui lui demande de le baiser avec une matraque. Je suis excité.e par la violence et la complicité en même temps. Les regards, les petits gestes de consentement et d'intimité, le after-care des deux. Et je veux être le policier, sur le dos, qui doit lécher le slip rose juste devant son nez qui le pousse, qui se laisse faire et qui a du plaisir, je peux la sentir... et je veux être cette personne qui s'est mise sur le policier en poussant son pussy sur le nez du policier, sa langue sur ses lèvres, ta langue sur mes lèvres, les deux, nous deux, tout, rien. FUCK LA POLICE ! ...avec Sex Appeal de Sexy Sushi...! »

« Quelques scènes de porno qui me sont restées en tête... étonnamment, sont des scènes qui sont loin de mes pratiques et m'ont beaucoup questionnée.

J'ai souvent en tête une scène de bondage avec une meuf qui est attachée avec des liens un peu partout sur le corps et qui est pendue... non, suspendue avec des cordes. Ça m'a marquée dans un sentiment d'étrangeté. J'ai plutôt un réflexe de vouloir comprendre pourquoi ça procure du plaisir aux gens et pourquoi moi, ça ne me fait pas grand-chose ou ça ne m'évoque rien. Je ne suis pas vraiment intéressée par des trucs de bondage et en même temps, c'était une meuf normée physiquement, a priori, mais sans être rasée, épilée et c'était un

mélange troublant pour moi entre ce que je m'attendais à voir et ce que je voyais. Et je ne sais pas pourquoi je m'étais représentée qu'il allait y avoir de la souffrance alors qu'il y avait surtout du plaisir.

Il y a une autre scène qui me reste en tête mais d'une manière un peu floue : c'est une scène avec un skateboard dans un film de Maria Beatty, une histoire avec des cordes où une meuf en attache une autre à un skateboard.

Dans la compilation de « Dirty diaries », il y a cette scène avec un



homme et une femme qui portent des collants couleur peau couvrant leurs corps et qu'ils déchirent petit à petit. Ça m'est resté en tête et en discutant avec d'autres, je me suis rendue compte que par rapport à cette scène les gentes exprimaient soit une forme de dégoût du style : « beuh, ça m'a pas plu du tout ! » soit de l'enthousiasme : « j'ai surkiffé ». Et je n'ai pas rencontré de gens qui avaient vu la scène et n'avaient pas d'avis sur la question. Elle n'a laissé personne indifférent.

Il y a une scène dans un film qui s'appelle « Roulette Berlin ». C'est du sexe entre un trans et une gouine et à un moment, illes s'enfoncent les doigts dans la gorge et se font presque vomir et se donnent des claques dans la gueule. C'est une scène qui me reste en tête mais j'ai l'impression de me sentir toujours aussi peu à l'aise avec ça, du coup ça me reste dans la tête mais ça ne se situe pas au niveau du plaisir. Ça fait partie des choses que je ne comprends pas et que je n'arrive pas à transposer dans mon imaginaire.

C'est pas parce que c'est du porno queer qu'il est bon ou qu'il est intéressant pour tout le monde et c'est pas parce que quelque chose peut t'intéresser que tu vas te sentir à l'aise avec ou encore moins que ça va te donner du plaisir. »

Hier, j'ai vu « Bubbles Galore » dans l'arrière-salle d'un bar queer. J'avais découvert l'événement par hasard et les deux lignes de description m'intriguaient... genre « Une productrice de films porno féministes essaie de s'établir et survivre dans l'industrie porno mainstream ». (Le porno féministe est un terrain que j'explore avec plaisir et j'essaie de ne pas manquer une seule projection de film !) D'ailleurs, il n'est pas surprenant de ne rien trouver sur ce film canadien, réalisé en 1996, par Cynthia Roberts, car il a disparu des listes des compagnies de diffusion peu après la première diffusion à la télé. Il y a eu de vifs débats, des attaques de critiques et de politicien.es. En montrant ce long métrage, le groupe Cinéma 17 voulait réinterroger la pertinence de cette fronde et la raison de son émergence. Mais je n'en savais rien jusqu'à la fin de la projection... Peut-être que j'étais arrivé.e trop tard pour l'éventuel trigger warning^[3].

[3] Trigger warning : avertissement concernant des sujets sensibles qui peuvent déclencher de fortes réactions.

Le film est extrêmement cool et bouleversant. Complètement TRASH, genre comme « The Raspberry Reich ». Les décors sont kitsch, le cadrage semi-professionnel, les monologues de « dieu » (joué par Annie Sprinkle) hilarants, les dialogues hyper factices ce qui en fait un film drôle, ironique et clairement critique de l'industrie porno.

[4] Cis : ou « cisgenre », du latin cis (« en deçà », « dans la limite de »), désigne une personne dont l'identité de genre semble être en concordance avec son sexe déclaré à l'état civil.

Bubbles est une productrice de porno féministe (jouée par Nina Hartley) qui doit s'imposer dans le monde du porno mainstream – hommes sexistes, violents, sales cons. Je ne veux pas vous dévoiler toute l'histoire, mais la fin est vraiment bonne, le film est politique, pro-travail-du-sexe et très très explicitement féministe ; de plus il contient une petite session d'apprentissage de sexe lesbien* ! (ha, ça c'est vraiment bon !), le plaisir féminin (des femmes*, femmes cis^[4]) y est



représenté (oui !) et ceci de manière orgastique, réaliste et juste belle. D'ailleurs, du sexe hardcore, je n'en ai pas vraiment vu...

Toutefois, le film nous présente des corps carrément stéréotypés : femmes cis à forte poitrine (avec des gros seins ronds) (honnêtement, je n'ai JAMAIS NULLE PART vu des tels seins en réalité) et taille de guêpe, à côté du stéréotype lesbien aux cheveux courts et petits seins.

Malheureusement, le film est aussi très explicite quant à la représentation de la violence (sexualisée). Jamais je ne montrerai ce film sans avertissement. Il y a plusieurs scènes de viols, scènes avec pistolets de-ci de-là et d'autres formes de violence. Scènes que je trouve insupportables. Mais je vois bien en quoi c'est réaliste... et peut-être que je devrais apprendre à faire face à cette réalité, mais ça fait mal, fucking mal et je ne suis pas prêt.e, ni hier, ni aujourd'hui.

Les scènes de viols ne sont pas forcément thématiques, celles qui les subissent ne s'expriment pas, on ne voit pas leurs émotions après le viol – sauf que toutes les femmes* deviennent des femmes super-méga-fortes par la suite mais c'est comme si elles (et il) n'avaient jamais été agressé.es. Est-ce que cette fin, cette résolution, suffit comme « indemnisation / dédommagement » ?

Finalement, je crois qu'il est important de voir ce film malgré tout ça. Le message est très clair et la violence n'est jamais glorifiée.

Ce qui reste : moi – furieux.se de cette société dans laquelle le viol et des homicides de personnes trans* et travailleur.ses du sexe font (encore !) partie du quotidien, moi – encouragé.e par une telle force féminine* ! – et la question :

Que faire des scènes de viol dans
le porno féministe qui rappellent la
réalité misogyne que nous connaissons?

D'ailleurs, j'aurais aimé en parler avec les personnes présentes sans qu'il y ait des hommes cis pour m'affirmer que le film est féministe par définition, ni que les scènes de viols soient passées sous silence... »

« J'ai l'impression qu'il y a des phases dans ce que je recherche dans le porno.

C'est en fonction de ce qui me travaille dans ma propre sexualité. Régulièrement, j'ai des phases où je me questionne sur la sexualité des hétéros, avec ce truc de sexe à sexe, très génital. Et je m'imagine comment ça fonctionne, en tout cas pour les gars. C'est un espèce de fantasme, cette sexualité très génitale et simultanée. Du coup, ça m'a beaucoup intéressée quand Fun Factory a mis sur le marché ce gode ceinture sans ceinture. C'est un gode qu'une personne peut porter dans son

vagin comme si elle portait une bite. Ça permet d'accéder à des sensations différentes et intéressantes même si en réalité, je n'ai jamais rencontré de gens qui arrivaient à se servir de ce truc sans porter une ceinture en plus pour soutenir le tout. C'est pas toujours extrêmement au point... C'est aussi déculpabilisant de se rendre compte, après trente-cinq essais que eh oui, tout le monde galère avec ce truc... Mais ce que ça apporte, en terme de sensations physiques, c'est très intéressant.

J'ai vraiment bien aimé écouter l'émission « Porno et fantasme » de On est pas des cadeaux. Ça thématise le lien complexe entre le désir, ce qui te fait triper et ce qui t'excite même quand ça ne va pas avec tes idées. J'ai envie qu'on multiplie des expressions de cette ambivalence-là. Je trouve que c'est trop enfermant de ne pas savoir que ces contradictions sont partagées par plein de gen.tes. C'est un isolement qui existe seulement parce qu'on n'échange pas sur ces idées.»

« Une scène qui m'est restée dans la tête, est la scène d'ouverture de « Strap-on motel » de Maria Beatty. J'aime la façon dont ce porno commence. London marche seule le long d'une route de sortie d'une ville quelconque.

Il pleut, le ciel est gris et il n'y a rien à part des voitures, des stations service, des motels et d'autres lieux lugubres.

La solitude au temps du capitalisme avancé, un de ces lieux de transit qui ne sont pas faits pour rester. Ça me touche, c'est une situation connue... que je peux trouver attrayante et effrayante en même temps.

Quelque chose qui a à voir avec moi, avec mes propres expériences de solitude et de futilité. Et là, dans cette représentation esthétique – le ciel gris, les couleurs, les gouttes de pluie – le vide m'attire, me séduit. London marche le long de cette route, loup solitaire, et se repasse en mémoire le sexe qu'elle a eu la veille, dans un motel, avec une femme rencontrée là-bas. Mais le sexe lui-même m'est moins resté en tête que London qui marche, avec son sac à dos sur l'épaule, le long de cette route.

Dans un autre film de Beatty, « Post-apocalyptic Cowgirls », London fait de l'auto-stop au bord d'une route dans le désert d'Arizona. Surgeon arrive dans sa caisse, puis les deux commencent à avoir du sexe. Surgeon est dure, assez dominante. London lui lèche les bottes... Puis, à un moment, Surgeon la prend dans ses bras, l'enlace, la soulève et la porte, difficilement, doucement, vers une cabane. London pose sa tête sur son épaule, souffle, se repose. Cette scène, quand Surgeon soulève son amante et la porte en mettant difficilement un pas devant l'autre sous le poids de ce corps, en se donnant de la peine, je la trouve super. Surgeon est super. Elle est en même temps protectrice, dure et... faible. »

« Le post-porn... ne serait-ce pas ce qui a dépassé le porno hétéro-mainstream, celui adressé au gars hétéro blanc ou hétéro tout court ? J'ai l'impression que c'est un porno qui vient s'offrir à plus de monde, aux meufs et à tou.tes les autres. Ça vient fouiller d'autres registres, d'autres fantasmes peut-être.

Par exemple, dans « Balkan Erotic Epic » de Marina Abramović, on voit des femmes dans des tenues traditionnelles balkaniques sous la pluie et qui se massent les seins. Ensuite, il y a des scènes incroyables avec des gars en rang qui sont habillés en tenues traditionnelles eux aussi, avec la bite à l'air et qui bandent. Et tu vois juste comment leurs sexes bougent, comme ça, naturellement. C'est une mise en scène assez chorégraphiée, quelque part entre la danse et la mécanique des corps.

Le post-porn annule les codes connus d'excitation sexuelle et va creuser ailleurs. Dans des univers plus drôles, plus amusants souvent mais aussi plus absurdes ou inhabituels. Une certaine déconstruction de la sexualité.

J'ai l'impression qu'il y a des réflexions qui émergent sur ce qui crée de l'excitation sexuelle, pas que le sexe en soi mais parfois plein d'autres choses. C'est décalé. Je pense qu'il y a un décalage très clair entre la génitalité et l'excitation sexuelle, déjà. Ce décalage, il est super important dans le post-porn. »

GLORIA BADGAME,
COW BOY & ...

Le (Post-)porn en quelques liens

Et des émissions
de radio sur le sujet,
téléchargeables sur le net
(www.radiorageuses.net)

On est pas des cadeaux : Porno et fantasmes

« Pour vous réchauffer les oreilles, on a pensé vous faire plaisir en vous proposant une émission dédiée à la pornographie et à des imaginaires sexuels qui nous parlent en tant que trans, pédés, gouines. Elle n'a aucune décence pour vos oreilles de dépravé.es ! En espérant qu'elle suscite en vous des envies de mater toutes les productions alléchantes que vous y trouverez. Et que vous puissiez vous décomplexer de vos fantasmes en entendant les paroles d'autres gens qui s'expriment sur le sujet. »

Chapeau mamelons et bottes de queer (Rennes) : X - Le meilleur porno, c'est celui que vous choisissez !

« Est-ce qu'on peut jouir en se respectant, est-ce qu'on peut jouir dignement ? Nous, perso, on a de bonnes raisons de penser que non, de penser qu'orgasme et maîtrise ne font pas bon ménage, à moins d'accepter de restreindre ses possibilités de jouissances à ce qui pourrait être « propre » dans le sexe, c'est-à-dire pas grand-chose. C'est un fait que notre jouissance prend généralement un malin plaisir à se dissocier de nos idéaux, qu'elle les ignore ou qu'elle les contredise. »

Quelques sites web

<http://anniesprinkle.org>
<http://girlswholikeporno.com>
<http://queerporn.v>
<http://queerporntube.com>
<http://www.urbanporn.org>

DégenrÉ (Grenoble) : Porno, plaisirs et féminisme

« Une émission sur notre rapport à la pornographie en tant que féministes. Qu'est-ce que ça nous apporte, à quels questionnements on peut se retrouver confrontées, comment le porno enrichit nos imaginaires et nos sexualités, et où trouver du bon porno qui nous plaît et qui nous émoustille en tant que meufs, gouines et trans féministes ? »

Rien à signaler (Saint-Étienne) : Les féministes pro-sex et le porno

« L'industrie du porno c'est pourri, ok. Le porno peut être raciste et sexiste... place aux initiatives et résistances de féministes pro-sex qui veulent déplacer les codes et les techniques de la pornographie de masse et en produire d'autres usages. »

Et voilà les références des films mentionnés dans ce texte...

des films réalisés par des femmes,
des lesbiennes, des féministes, des
personnes queers ou tout à la fois

Annie Sprinkle :
Deep inside Annie Sprinkle, 1982

Cynthia Roberts :
Bubbles Galore, 1996

Mia Engberg (et autres) :
*Dirty Diaries. 12 shorts of
swedish feminist porn*, 2009

Marina Abramovic :
Balkan Erotic Epic, 2005

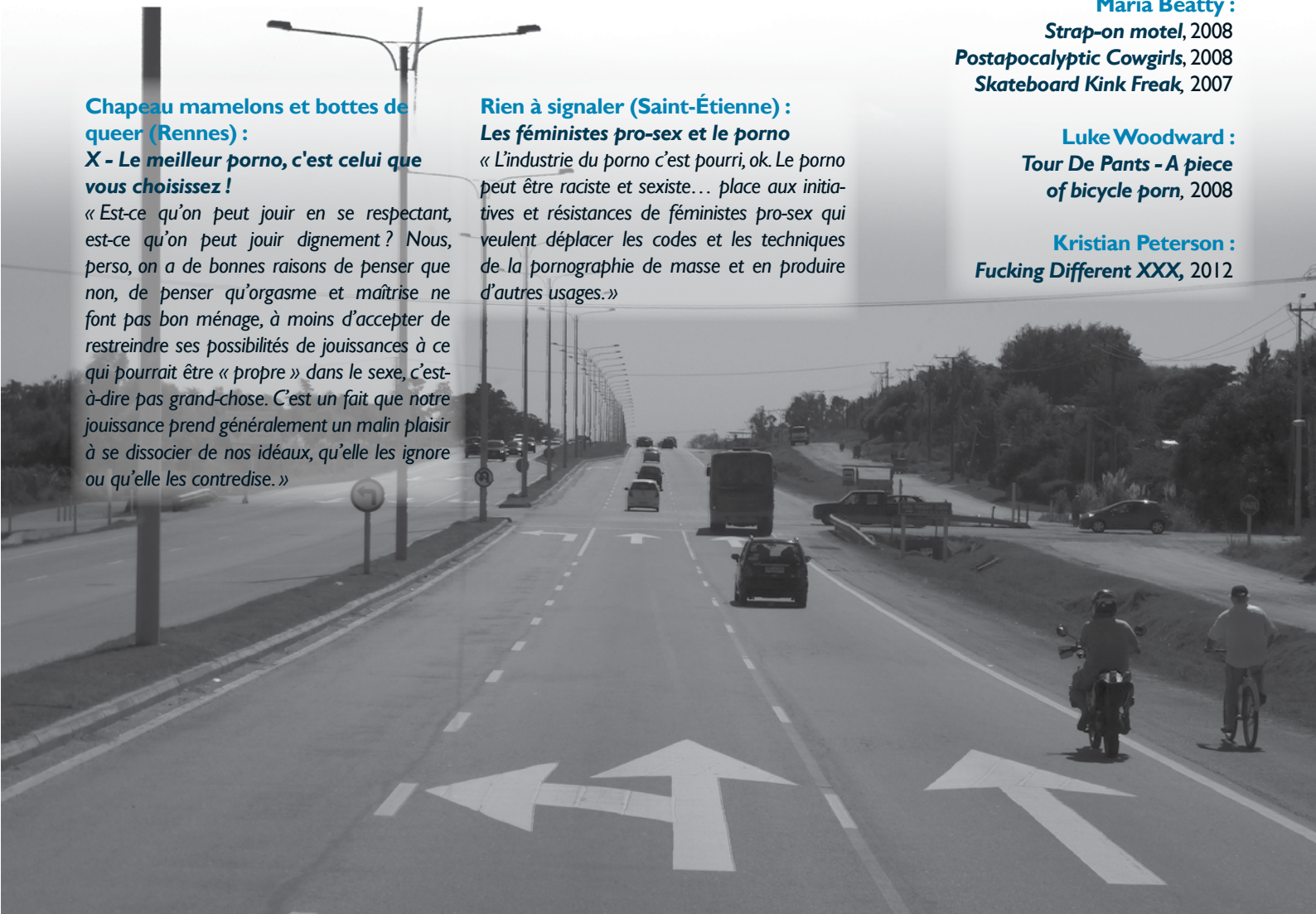
Shine Louise Houston :
The Crash Pad, 2005

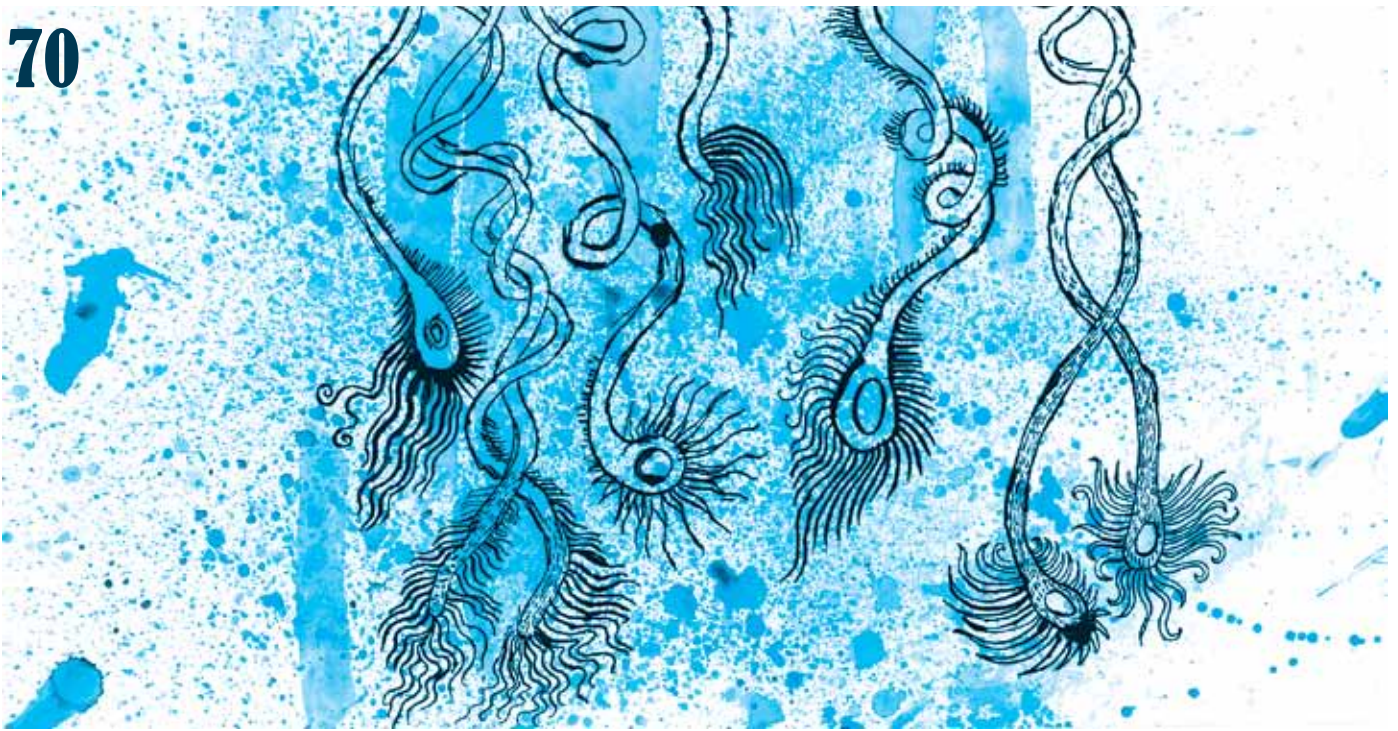
Courtney Trouble :
Seven minutes in Heaven, 2010
Speakeasy, 2009

Maria Beatty :
Strap-on motel, 2008
Postapocalyptic Cowgirls, 2008
Skateboard Kink Freak, 2007

Luke Woodward :
*Tour De Pants - A piece
of bicycle porn*, 2008

Kristian Peterson :
Fucking Different XXX, 2012





FEMMES DES QUARTIERS POPULAIRES EN RÉSISTANCE CONTRE LES DISCRIMINATIONS

COLLECTIF – ED. LE TEMPS DES CERISES – PARIS – 2013

Dans la foulée du récit paru dans *timult* n°6, *Solidarités radicales en galère de logement*, je me suis plongée, avec un intérêt grandissant au fil des pages, dans cet ouvrage sorti au printemps dernier.

Le « groupe femmes » du quartier des Tilleuls, au Blanc-Mesnil, dans le 93, prend la parole et fait une analyse claire et précise des discriminations subies au quotidien. En s'appuyant sur leurs vécus singuliers et aventures collectives, elles décortiquent le processus de paupérisation de leur quartier.

Ayant choisi de travailler avec deux personnes ressource (Zouina Medour – chargée de mission lutte contre les discriminations au Blanc-Mesnil, et Saïd Bouamama – sociologue), ce groupe fabrique un ouvrage qui fait d'habiles allers/retours entre le vécu et les analyses propres aux habitantes, et des constats établis dans divers travaux de recherche sociologique.

Les questions de discriminations croisées sont déroulées de façon transversale au fil des différents champs étudiés. On en mesure l'ampleur dans l'extrait suivant, concernant l'urbanisme du Grand Paris :

« De toutes façons quand on écoute les discours pour justifier leurs choix de bips ou de grilles c'est comme si sans ces machines on n'était pas des civilisés. Ils savent mieux que nous ce qui est bon pour nous en matière d'organisation de l'espace. Rendre l'espace privatif, c'est perçu comme un acte d'éducation des sauvages. Ils ne peuvent même pas imaginer que nous ayons d'autres aspirations, d'autres conceptions de l'espace. Ils n'arrivent pas à comprendre que les espaces collectifs c'est essentiel pour nous. Bien sûr nous aspirons à la sécurité mais pas au prix de rendre nos vies inhumaines et nos relations sociales inexistantes. En fait c'est comme s'ils étaient en guerre contre les quartiers populaires et qu'ils voulaient non pas transformer l'espace mais nous transformer nous. »

Elles affirment avec force leur détermination à lutter collectivement contre un système qui les voudrait à la marge, dociles victimes à la merci des médias et autres politicien.nes.

« Le groupe nous a aussi appris qu'il ne faut pas rester isolées. Ensemble, on est plus fortes. Le nombre fait la force. Il ne faut plus avoir peur. En fait, il faudrait multiplier des collectifs comme le nôtre dans tous les quartiers populaires. Il faudrait en faire partout, et ainsi, « à force, à force... », les décideurs économiques et politiques seront contraints de nous écouter. Nous avons appris dans ce groupe à être debout ensemble, à exiger ensemble, à être une force ensemble. Certaines d'entre nous étaient timides au début de ce travail et ne parlaient jamais et elles ont appris dans le groupe à donner leur point de vue. Nous avons pris goût à penser collectivement et à nous exprimer ensemble. Nous ne nous arrêterons plus. »

Chapeau bas pour l'ensemble des personnes ayant échafaudé ce livre qui se termine en forme d'appel à suivre ce chemin vers l'autodétermination et la prise de puissance sur nos vies :

« Nous espérons qu'ailleurs, d'autres femmes voudront nous suivre dans cette prise de parole des invisibles.

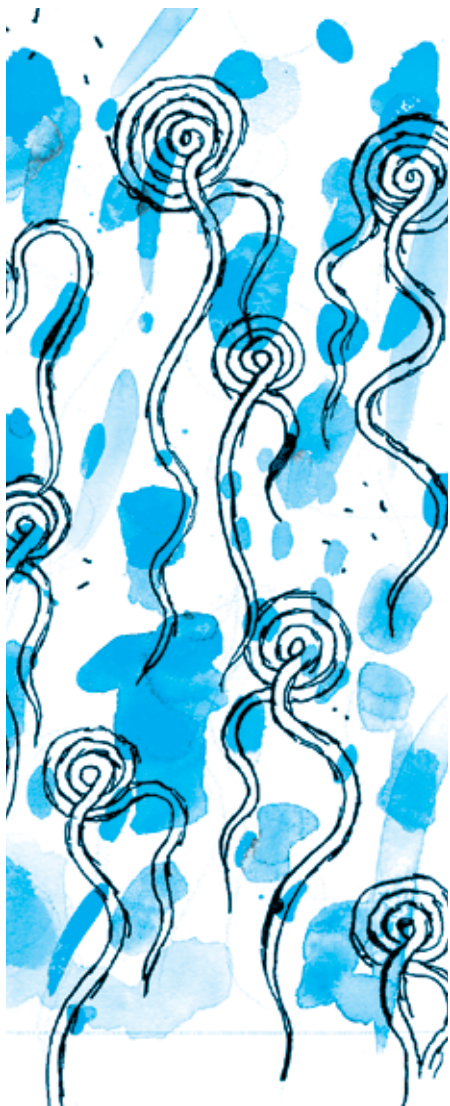
IL EST TEMPS
QUE TOUT CELA CESSE. »

39 RUE DE BERNE MAX LOBE

ED. ZOÉ – GENÈVE – 2013

« La salle de bain de notre appartement est remplie de produits de beauté de toutes sortes : du beurre de karité dans un grand pot en plastique où on peut lire « African beauty : to keep your skin naturally dark », des crèmes Nivéa, L'Oréal, Yves Rocher et tout le reste, pour donner une fraîcheur occidentale à son grain de peau qu'elle veut bien noir, des crèmes de jour et des crèmes de nuit pour le visage, et même des crèmes d'après-midi pour le visage, des pommades antiboutons, des démaquillants, des dissolvants, des vernis à ongles de mille couleurs, des toniques, des gels-ci, des gels-ça, des tiroirs pleins à craquer de fonds de teint multicolores : rouge, bleu, vert, rose, orange, arc-en-ciel, de multiples savons et lotions, sans oublier des crèmes d'épilation qu'elle utilise en permanence pour lutter contre sa pilosité abondante. Le dénominateur commun de tous ces produits-là est la mention « ne pas laisser à la portée des enfants ». Pourtant, tout ça est à ma portée. En l'absence de Mbila, il m'arrive de me servir d'un rouge à lèvres pour donner quelque couleur à mes lèvres minces. Il m'arrive également de me vernir les ongles, de m'appliquer un masque sur le visage ou de me faire un shampoing alors même que j'ai la tête complètement rasée. Souvent, j'essaie les perruques de ma mère. Et là, je remarque avec plaisir que je lui ressemble beaucoup.

« Ne pas laisser à la portée des enfants » ? Ma mère ne m'a jamais pris pour un enfant. Aujourd'hui encore, j'ai le sentiment que j'ai toujours été son colocataire, ou mieux, son associé. Plusieurs fois, elle a fait appel à mes services pour une épilation de sourcils, pour un brushing de ses faux cheveux, pour le choix de la robe qui lui attirerait le plus de clients possible en une soirée. À part les trucs de beauté de princesse bantoue-là, j'ai également été son chargé de communication. Elle me demandait de renvoyer cordialement tel client trop pressant ou telle dame à qui elle devait de l'argent et qui venait le chercher à la maison tôt-tôt le matin. Et même lorsqu'elle était juste là, cachée derrière la porte d'entrée de notre appartement, je disais à ses créanciers, les regardant droit dans les yeux, la mine débordante de sérieux : « Maman n'est pas là. Elle est partie en voyage. » Ils rebroussaient chemin devant l'humilité et, paradoxalement, la fermeté de ma voix. Ça fait du bien de se sentir important, indispensable. Être associé et en même temps chargé de communication de maman me donne une estime de moi grande comme une tour de deux étages. Comme j'adore ce sentiment d'être pris pour un grand ! C'est à ce titre d'associé que ma mère peut me raconter son histoire, car elle me fait entièrement confiance. Moi, je ne gaspille pas les secrets comme les femmes des salons de coiffure. Maman sait que ma bouche a toujours un caleçon bien-bien serré, même une gaine. Elle sait qu'elle peut me faire confiance au vu des résultats que j'ai eus à tous les postes auxquels elle m'a affecté. Pour ça, je n'ai même pas besoin de lui demander une promotion qu'elle me la donne vite fait. Elle me promet au poste de... psychologue ! C'est comme ça que ma mère a fait de moi quelqu'un. »



« Un soir d'octobre 1997.
Je grille le train.
Je me fais jeter dans ce bled.
Je croise trois gars balaises.
C'est ma fête.
Et maintenant je fais quoi ? »

Ji Ro a décidé de parler d'un viol qu'il a vécu il y a 15 ans. D'écrire la situation presque banale qui tourne mal, très mal ; la manifestation d'une homophobie meurtrière ; le chaos dans la tête, pendant et après ; le refus de se considérer victime d'ici la fin de ses jours ; le besoin d'être consolé, par des mots, des actes, des bras, des corps ; ses contradictions intérieures et son malaise face à la justice vengeresse, justice de classe, justice raciste.
Merci, Ji Ro. D'avoir écrit ça.

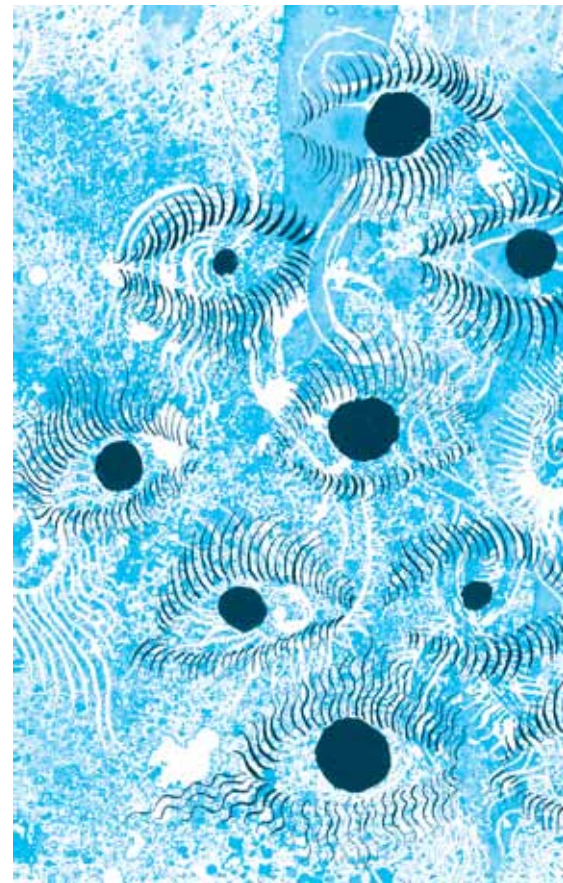
« Je connais l'homophobie et la peur de l'autre en soi.
Être un homme pour ne pas être un pédé.
Tabasser du pédé parce qu'on flippe.
Tabasser du pédé parce qu'on a besoin de se rassurer. De prouver qu'on ne boit ni de ce thé-là, ni dans ces tasses-là.
Coup de poing coup de bite, la violence et le viol exorcisent la peur et l'envie d'en être.
C'est le tarif pour ceux et celles qui ne se soumettent pas au diktat hétérosexuel depuis des générations. C'est un rituel de socialisation, d'exclusion ou d'élimination depuis des siècles.

« Finalement, ces menaces, ces coups, je les connaissais bien avant de les croiser. Leurs coups de genoux dans mes cuisses, les béquilles, mes bleus, leurs claques, étaient semblables à ceux que je reçus de collégiens qui se prenaient pour des hommes, alors que nous étions des gamins. La terreur était la même. Cette terreur qui petit à petit construisait mes peurs et mes incertitudes. Mes anéantissements.
Depuis longtemps, tout cela m'était connu. Intégré. Jusque dans ma façon d'être avec les autres. De baisser les yeux lorsque je croisais certains types dans la rue. Jusque dans ma façon d'avoir

honte. De ne pas m'assumer. De ne pas m'aimer. De me sentir comme une merde. Un bon à pas grand-chose. À rien. Inertie. De vouloir être autre. De vouloir être invisible des fois. D'avoir envie de crier. De ne pas pouvoir crier. De toujours vouloir être ailleurs. De fuir et de m'enfuir.
D'avoir envie de me foutre en l'air. De me foutre de la vie et de trinquer à sa santé. De boire jusqu'à l'anesthésie. Douleur de l'introversion. Ivresse de l'extraverti. Hystérie. Asphyxie. Excès sans modération. Comme tous les cancre de la norme et du semblable.

« Valstar, leeuw, pastaga, gin, libanais jaune, Fitou, vodka, panthères roses, psylos, héroïne, cocaïne, afghan, Corbières, kro, hoegaarden, marocain, speed, vin rouge, jeanlain, grolsch, 1664. Et peaux de bananes séchées.

[...]
Je n'ai pas toujours eu peur de la violence. J'ai grandi dedans. Avec. Avec des gifles et des branlées. De l'amour.
Des coups de poing dans les côtes, et dans les bras qui me protégeaient la

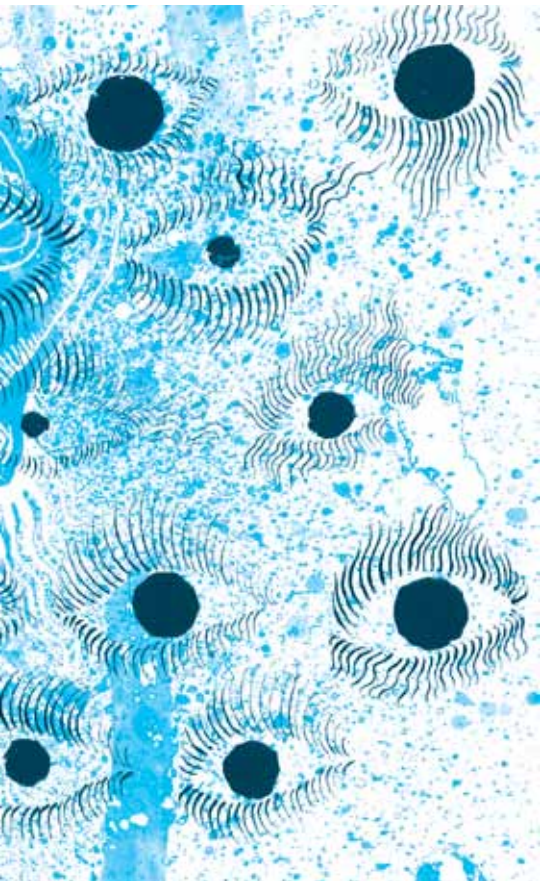


tête. Des coups de pied au cul pour que les choses me rentrent dans le crâne. Violence domestique. Conjugale. Familiale. Familère. Affective. Coup de poing du père. Coup de matraque du flic. Pulsion. Amour.
Plus tard, il m'est arrivé que cette violence m'attise et me rassure dans mes rencontres amoureuses. J'ai aimé des garçons durs et violents. J'en aimerai peut-être encore. Ou jamais plus. Des gars qui souffrent sans rien dire. Comme des vrais gars. Des petits relous, des virils, des tristes, des rustres, des ploucs, des pécores, des bouseux à grande gueule, des punks, des timides, des alcoolos, des gros gars, des cons comme leur bite.
Des gars qui se battent. Je les aime en espérant être à la hauteur de leur besoin de consolation. Pour nous consoler. Nous reconforter. Nous embrasser.

[...]
Mais ce jeudi soir d'octobre mille-neuf-cent-quatre-vingt-dix-sept, leur violence était autre. Anonyme. Nihiliste. Mortelle.

Passer à autre chose.
Learn to forget.
À bas ma mort ! »

DE LA MASCULINITÉ À L'ANTI-MASCULINISME



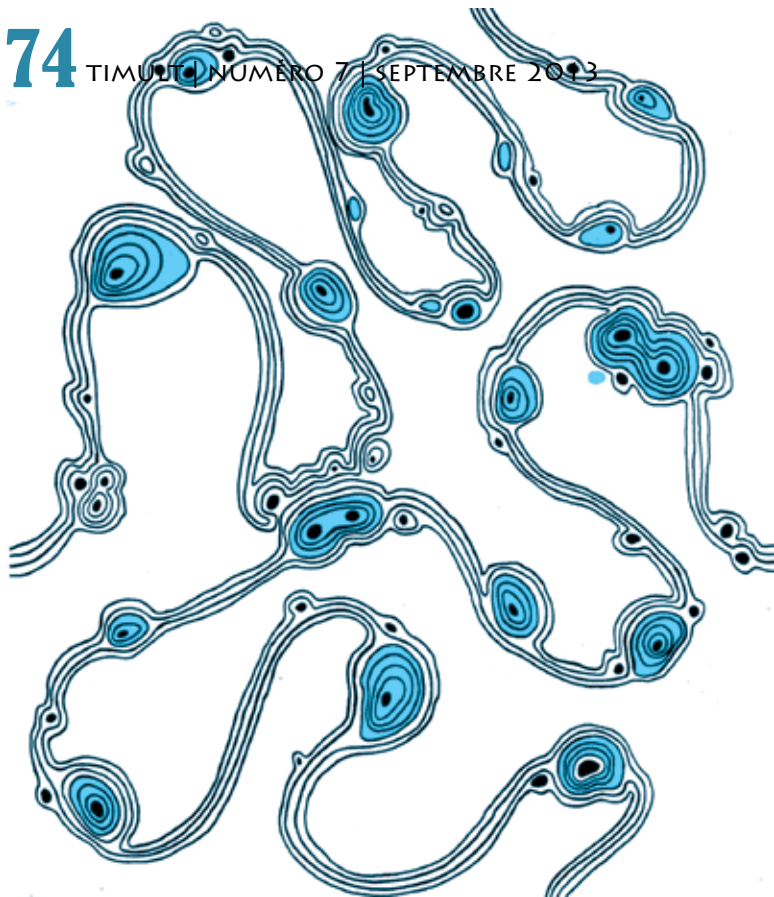
On peut dire, sans trop s'avancer, que Léo Thiers-Vidal a été un des rares « hommes-chercheurs engagés » à s'être intéressé de manière conséquente à la position sociale oppressive que tiennent tous les hommes, lui y compris. Quand on lit le recueil de ses textes publié *post mortem* par des compagnon.nes de route, on ne peut s'empêcher de penser qu'il a mené passionnément cette recherche d'une compréhension plus intime, plus juste de l'oppression des hommes (en tant que « collectif ») sur les femmes. Ce livre aborde sa pensée sous différentes formes, entretiens, tracts et écrits théoriques. Dans ces allers-retours entre activisme politique et écriture académique, Léo Thiers-Vidal met à plat certaines réflexions qui sont des outils puissants ou des armes, dans une lutte qui sera longue...

L'approche féministe du savoir situé ou *standpoint* permet de comprendre que « vivre en tant que femme ou homme dans une société hiérarchisée produit des « expertises » asymétriques, formes de conscience pré-politique du fonctionnement des rapports sociaux de sexe. La notion d'expertise met l'accent sur le fait que femmes et hommes sont des sujets connaissant actifs, agissant dans une structure sociale donnée, qui gèrent des informations et analyses permettant de se repérer et de s'orienter. Elle se distingue des concepts de rôles, des dispositions, des socialisations ou de performativités par le fait qu'elle met en exergue la conscience pratique qu'élaborent des actrices sociales et les acteurs sociaux des rapports de force sociaux. Ces expertises sont asymétriques dans la mesure où les femmes accumulent des informations, sentiments, intuitions et analyses qui partent des conséquences violentes de l'oppression qu'elles subissent pour remonter vers la source de celle-ci, élaborant ainsi des connaissances sur les rapports

concrets qu'elles vivent. Dans la mesure où le vécu féminin est en permanence marqué par les effets de l'oppression, cette expertise prend une place importante, reste souvent consciente et concerne la dynamique oppressive en tant que telle. Au contraire, les hommes accumulent depuis l'enfance des informations, sentiments, intuitions et analyses sur le maintien et l'amélioration de leur qualité de vie puisqu'ils n'ont pas, en tant qu'hommes, à « rendre des services » ni à se soumettre aux femmes. Aussi ce qu'ils apprennent au quotidien dans leurs rapports avec les femmes reste-t-il axé sur eux-mêmes : une plus grande écoute des femmes est susceptible de remettre en cause leurs comportements et donc de leur coûter de l'énergie psychique et affective, voire l'abandon ou la perte d'avantages concrets ; par ailleurs, quand ils dévoilent leur fonctionnement affectif, cela peut offrir des moyens de résistance aux femmes mais cela peut aussi leur rapporter, à eux, soulagement et soutien thérapeutique de la part des

femmes ; un bon dosage de froideur et de distance décourage toute initiative de la part des femmes tandis que l'expression d'intérêt et d'attachement permet d'obtenir certains services affectifs et sexuels. Bref, les hommes ont tout un répertoire d'attitudes consciemment destinées à obtenir tel ou tel résultat dans leur rapport avec les femmes. On peut dire que leur expertise est égocentrée. Elle prend moins de place que l'expertise relationnelle des femmes parce que le fait d'être oppresseur permet justement de s'intéresser à d'autres choses : études, carrières, loisirs, militantisme. Cette expertise masculine est consciente à certains moments, surtout dans l'enfance, mais elle se transforme progressivement en une sorte d'intuition masculiniste. Les hommes construisent ainsi leur expertise sur les moyens concrets de l'oppression (Mathieu, 1990) : ils apprennent à tester la fonctionnalité et l'efficacité de certaines attitudes, comportements, paroles, absences de parole, sentiments, dans leurs rapports avec les femmes. »

RUPTURE ANARCHISTE ET TRAHISON PRO-FÉMINISTE,
ÉCRITS ET ÉCHANGES DE LÉO THIERS-VIDAL – BAMBULE – 2013



TECHNOLOGIES DE L'ORGASME LE VIBROMASSEUR, "L'HYSTÉRIE" ET LA SATISFACTION SEXUELLE DES FEMMES

RACHEL P. MAINES - PARIS, PAYOT & RIVAGES, 2012

De passage à Berlin en juillet 2013, je me rendais à la projection, proposée par les féministes de Berlin au New Yorck (squat à Mariannenplatz), du documentaire *Passion and Power : The history of orgasm* de Wendy Slick et Emiko Omori. Il n'existe malheureusement pas de version sous-titrée en français, donc je n'ai pas tout compris. Ce que j'ai capté m'a beaucoup plu, et m'a donné envie d'en savoir plus, alors, j'ai cherché le bouquin dont est tiré le doc (avant de traduire et sous-titrer le documentaire !!)... Et merveilleuse merveille, il s'agit d'une étude historique qui reprend, à partir de nombreuses références, plus de quatre mille ans de médicalisation de la sexualité des femmes dans les pays occidentaux (les sources les plus anciennes remontent au temps des égyptiens). Rachel P. Maines développe en détail l'évolution des représentations du corps des femmes par les médecins, et par là-même, des pathologies considérées comme inhérentes à leur sexualité et des pratiques de soin mises en place pour y pallier. J'y ai découvert, grâce à sa plume légère et acérée et à de nombreuses gravures, tout un arsenal de techniques et technologies ayant pour but de guérir les femmes de leur propre corps. Les dernières parties de l'ouvrage traitent de la manière dont le vibromasseur est devenu un objet de bien-être individuel détaché du corps médical et du traitement de l'hystérie il y a peu, et des conséquences de ce glissement sur la norme de sexualité androcentrée.

« La pratique clinique et l'expérience commune ont maintes fois permis de constater, à des périodes différentes et en des lieux différents, d'une part que les femmes, lors du coït n'atteignent pas l'orgasme aussi facilement que les hommes ; d'autre part qu'une stimulation soutenue du clitoris est généralement nécessaire à l'installation de cet état paroxystique, défini par Masters et Johnson comme « *une acmé sexuelle éminemment variable, accompagnée de contractions rythmiques involontaires du tiers extérieur du vagin - et fréquemment aussi, de l'utérus, du sphincter anal et du sphincter utéral - avec soulagement concomitant de la vasocongestion et de la tension musculaire associées à une intense excitation sexuelle* ». Évidemment, nous sommes ici devant une définition médicale de l'orgasme : à notre époque comme jadis, les médecins, passent pour des spécialistes de la sexualité dans l'établissement des normes sexuelles. On sait depuis la deuxième moitié du 20^e siècle que la grande majorité des femmes n'a aucun mal à atteindre l'orgasme au moyen de la masturbation. Dans un passage où il relate les travaux de Kinsey et Hite, Symons note que la plupart d'entre elles y parviennent de la sorte aussi vite que les hommes (en un peu plus de quatre minutes), alors qu'elles jouissent rarement, sinon jamais, à l'occasion du coït. Kinsey et Hite, rappelle-t-il, en tirent la conclusion que « *nombre de femmes ne parviennent pas à l'orgasme*

LAZLO

LABORDAGE

REVUE CRITIQUE DE L'ÂGISME

– ANNUELLE DU PRINTEMPS



*pendant la copulation
tout simplement parce que
le coït est un moyen très inefficace
de stimuler le clitoris ».*

Plusieurs études empiriques montrent que l'excitation sexuelle et le plaisir ne se manifestent pas plus lentement chez les femmes que chez les hommes, et que celles-ci ont d'ailleurs un potentiel orgasmique nettement plus important. Dans l'échantillon de Kinsey, 45% de celles qui se masturbaient avaient un orgasme moins de trois minutes plus tard. Selon Carol Travis et Carole Wade, « *la masturbation, en particulier avec un vibromasseur électrique, induit chez certaines femmes jusqu'à cinq orgasmes consécutifs* » - un chiffre qui a sans doute fait surgir le spectre de l'insatiabilité féminine dans plus d'une tête masculine.

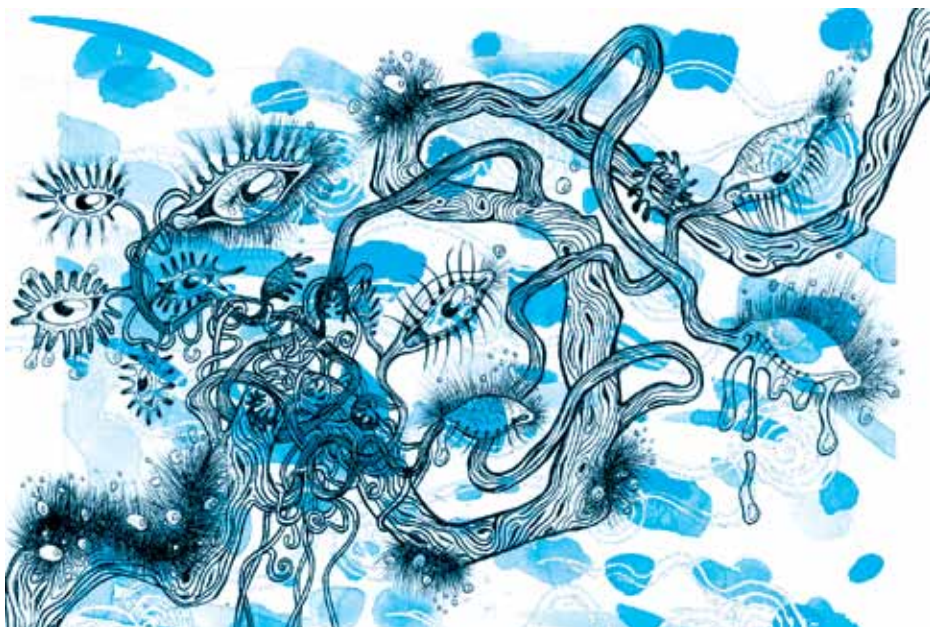
Le manque de parallélisme entre le vécu hétérosexuel des hommes et des femmes, apporte un démenti flagrant au raisonnement intuitif et au mythe tant chéri : par quel mécanismes d'adaptation bizarre les femmes pourraient-elles connaître l'orgasme en dehors de l'acte ayant la procréation pour finalité ? Comment comprendre que cet acte qui fonde historiquement et socialement la masculinité, et sustente largement l'amour-propre masculin, ne soit pas aussi un des ressorts fiable du plaisir féminin ? Et pourquoi tant de femmes désirent elles les hommes alors qu'elles sont si souvent déçues par les rapports hétérosexuels ? »

On critique parfois l'autorité des adultes sur les enfants. Mais Labordage voit plus loin en contestant les évidences de chaque « âge » (à ne pas confondre avec « saccage »). Que l'on soit vieille, parent, mineur.e, ado, adulte, Labordage rend lisibles les catégories d'âge où l'on est puissant.e socialement et d'autres où l'on n'a pas – ou si peu – de pouvoir sur le monde et sur soi-même.

Ici encore, nous entrons vite sur le terrain de l'intime, de la dépendance à celles et ceux que l'on connaît le mieux. Mais la particularité de ces classes de dominé.es, par rapport à d'autres - minorités sexuelles, racisé.es, femmes, ouvrier.es... - c'est qu'elles n'ont pas la même *permanence*. Par contre, elles seront vécues par tout le monde : on a toutes été mioches, on sera nombreux. ses à devenir de vieilles chnoques ! Labordage nous sort de l'amnésie : sa lecture nous rappelle ce qu'on a vécu et que l'on a facilement tendance à oublier une fois *grandi.e*.

Labordage est prenante
à chaque page.
WAHOUUUUUUUU !

Labordage,
14 rue Creuzet,
69007 Lyon
labordage@poivron.org



« Est-ce que quelqu'un.e a vu une salle de bain ? »
 « Je me suis toujours demandé.e comment on arrivait
 à ne jamais faire ce qu'on disait en réunion et à quand
 même faire plein de choses. »

« Bon, si on vit en collectif, c'est pas pour être soi-même mais pour changer. Alors pourquoi et comment changer ? »

« On n'a pas pu accrocher la banderole car : soudainement, les cordes d'escalade sont devenues vivantes, nous ont attaqué.es, ont essayé de nous étrangler... nous dûmes fuir. »

« Les réunions, tout ça, j'en pouvais plus »

« Il faut surtout pas que les gens touchent à la ville. Il faut surtout que ça reste très propre, très lisse. Et en fait ça nous va pas, ça nous paraît mortifère et pas vivable et du coup on se donne le droit et on prend ce droit collectivement, ça a une certaine légitimité, de se réapproprier la ville et de la modifier. »

« Est-ce que les 400 couverts étaient un manche à balai ou une tranche d'ananas ? »

BOUH ! UN FILM SUR LE SQUAT DES 400 COUVERTS

97 MINUTES - VF - GRENOBLE - JANVIER 2013

téléchargeable sur : <http://bouh.poivron.org/>

À Grenoble, de 2001 à 2005, une traverse entière a été squattée : plusieurs maisons d'habitation, une salle publique, des ateliers et plein de folies, d'humour, de galères, de collectifs, de colères, d'expérimentations...

Ce film, fabriqué par des anciennes habitantes du squat et basé sur des recherches archéologiques approfondies, nous a donné de la matière pour parler de notre rapport à l'image et à la visibilité, de l'imbrication de nos vies et de nos luttes, du jeu, de la joie et de la souffrance en collectif, de l'élan des premières expériences et des moyens de prendre du recul et du souffle pour continuer. Nos histoires, nos luttes, sont précieuses, invisibles et trop souvent étouffées.

Racontons-les.

DIANA LA CAZADORA DE CHOFERES

En dernière minute, nous traduisons des extraits du communiqué envoyé par Diana la Cazadora de choferes [Chasseuse de chauffeurs] à plusieurs médias mexicains, pour revendiquer l'assassinat, fin août, de deux conducteurs de bus dans la province de Chihuahua. Il s'agit d'événements qui se passent à Ciudad Juárez, ville frontière du nord du Mexique, où, depuis 2010, une femme est tuée chaque jour en moyenne...

« vous nous croyez faibles parce que nous sommes des femmes, et il se peut que ce soit le cas, jusqu'à un certain point. bien que nous devons travailler jusqu'à tard dans la nuit pour subvenir aux besoins de nos familles, nous ne ne pouvons plus taire ces actes qui nous emplissent de rage ; mes compagnes et moi souffrons en silence et ne pouvons vraiment plus nous taire, nous avons été victimes de violences sexuelles commises par les chauffeurs de bus qui assurent le service de nuit

pour les maquilladoras ici à Juárez et bien que beaucoup de monde connaisse notre souffrance, rien n'est fait pour nous défendre et nous protéger. c'est pourquoi je suis un instrument de vengeance, nous sommes courageuses et si on ne nous respecte pas nous nous ferons respecter par nous-mêmes ; nous, les femmes de Juárez, nous sommes fortes ! »



COURRIER DES LECTRICES

PRATIQUES ÉDITORIALES

Nous voulons rapidement revenir sur l'encart « Réflexions critiques autour du pinkwashing » qui suivait notre article « Pratiques sexuelles, territoire, corps, imaginaire » dans le dernier numéro de timult (n° 6).

D'abord une précision, cet encart a pu être associé à notre article qui le précédait. C'est une erreur : il a été écrit par une membre de l'équipe éditoriale de timult en réaction à notre texte.

Nous nous questionnons sur cet ajout éditorial, sur le manque de clarté quant au point de vue de l'auteure (qui se situe dans un contexte allemand, où cette question est discutée et développée différemment du contexte français) et le choix même de publier cet encart.

Notre article tentait entre autres d'articuler des réflexions autour des minorités sexuelles, notamment de comprendre comment des gouvernements les utilisent/manipulent.

Un seul paragraphe parle de la position de l'État d'Israël, mais même si la situation est spécifique, ce n'est pas le seul État critiqué. À partir de là, faire un encart seulement sur l'État d'Israël nous semble déplacé. Cet encart vient dévier le focus de l'article qui le précède, et particulièrement le pinkwashing, sur la question très épineuse de la politique de l'État d'Israël.

Et cela nous (Va et Vient et d'autres) a mis en colère que les enjeux en Palestine/Israël soient résumés en quelques lignes

**FAIRE UN
ENCART SEULEMENT
SUR L'ÉTAT D'ISRAËL
NOUS SEMBLE
DÉPLACÉ**

très partiales (tendance à se positionner en faveur de l'État d'Israël et à ne pas prendre en compte la question palestinienne). Il est impossible de résumer en quelques lignes ces enjeux géopolitiques complexes. Ils mériteraient d'être discutés, critiqués, peut-être de devenir un dossier dans un numéro de timult. Il serait aussi intéressant de voir ce que ce conflit nous permet de dire dans nos différents contextes socio-politiques.

En l'état, à notre sens, cet encart est complètement frustrant, déplacé, inintelligible et mal venu.

VA ET VIENT

GAUCHÈRE. MA MÈRE MA MÈRE GAUCHE.

Stage d'été, en Vendée, je fais du théâtre et de la danse africaine, petite présentation du week-end, j'attends ma sœur et ma mère à l'heure, le spectacle commence, je guette leur présence, les ai vues arriver dans le public bien après la scène, j'ai ravalé ma rage et ma peine.

Je te dis blanc, tu fais encore gris, elle a pas bien saisi, elles se sont promenées le matin puis sont venues, après mon passage rare, comme par hasard. Je lui en ai voulu à mort de manquer cet instant fort.

Ma mère. Ma mère gauche, ma mère gauchère.

Des souvenirs ratés. Elle qui râlait, de sa famille qui la laissait, la petite dernière, son père qui charriait sa mauvaise mémoire, puis elle s'y prenait comme une poire avec moi qui l'écoutait pas.

Son parcours professionnel acrobatique, la non-reconnaissance paternelle, pas pratique. L'artiste éveillée, sa logique critiquée.

Avec moi. On a essayé.

On a partagé, des temps d'écriture. Des temps de ratures. Des temps de natation ! Des temps de câlins, j'ai pris ma dose la dernière fois.

J'arrive à plat, d'un rien ça me remet en état

Des temps de parole mais pas évident de se capter, vite ça dégringole.

Ma mère.

Ma mère qui me dit, vient par ici, quand on se promène près des rails, me raconte, le fils de son amie qui s'est jeté sous un train, comme c'est dur, pour un parent, de perdre son enfant. Qui me dit, vient par ici, moi qui dévie d'un rien un peu trop attirée par l'horizon des rails

elle pose les mots sur l'image de la mort, mes pas qui déraillent lui dessinent ce sort elle nomme sa peur sans morale, me rattrape un instant et tente, avant que je m'en aille, vers quelque autre voie de mon choix.

Des temps de rire. Je la fais rire. Des fois, va savoir quelle idée me passe par la tête j'la lance à tue-tête, je la fais rire, je crois elle écoute même pas ce que je dis c le pire, là j'entends qu'elle est contente, ou heureuse, que ça aille mieux, rassurée aussi.

Un temps j'aimais beaucoup ça, les faire rire mes parents. Maintenant j'ai l'impression qu'on entretient une illusion, une place que j'occupais enfante, peut-être qu'elle leur manque, j'ai suivi mon petit train et suis sortie par d'autres pentes.

Gauche. Ma mère.

Qui me lance pour passer mon bafa et me motive à chercher du taf, quand bien même j'voudrais pas ça. Disque enrayé en écho à mes maux, la vie métro boulot dodo comme réponse au gris de mes humeurs. Perdue sa mère à 17 ans, s'est enfuie de chez son père en même temps, a survécu en bossant, s'est calée avec mon reup comme remplaçant, y'a pas de place pour la critique du salariat là-dedans.

Ma mère, ma mère gauche, ma mère gauchère. Qui m'avait appelée, qui en appelait à mon humanité, que je revienne voir mon grand-père, sinon elle ne comprenait pas. Prise dans mes activités et mes tourments du jour le jour, t'es jeune tu captes pas que c'est ce jour-là pour toujours, et jamais pour demain. Papi l'avait toujours été là, il allait quand même pas faire faux bond à ce moment-là, j'aurais fini par y croire, que dans le 14^e, rue d'Alésia, papi allait encore et sans fin, à 98 ans passés, répondre à l'appel. Il est mort deux semaines plus tard, fini papi et ses deux pieds sur terre. Elle avait vu juste. Si elle m'avait pas mis la pression de son humanité dans la gueule je serais sans doute pas venue à l'heure injuste, heure de la séparation, papi sur ses derniers jours d'oreiller, moi « tu veux vivre ou mourir ? », lui « je sais pas ».

Ma mère on sait pas bien se parler, on a appris à se rapprocher.

Quand bien même j'aurais jugée j'ai appris à l'estimer. J'ai regardée comme une bébette, simplette, j'attendais juste un peu de consistance face à ma p'tite tête. Au-delà de sa maladresse, fait parler avant tout sa générosité, passe sa vie son

GAUCHÈRE.

temps son métier à s'occuper des autres, des gens dans sa famille qui meurent sans personne, qui n'intéressent plus leurs proches, ses amies qui se retrouvent seules.

« Une sainte », dit mon oncle ; carrément, une sorte de mère Térésa, le cœur sur la main et la tête dans les choux, et en lui faisant des signes je faisais youhou moi aussi j'suis là, et c'est quand q'tu t'occupes de moi ?

Ma mère complice.

Ma mère à qui j'ai dit comment j'avais, je pouvais agresser quelqu'une, dans mes relations d'amante, comment ça se passe que j'interprète et me monte la tête en casse-tête comment je capte, fantasme les signes de celle-là en désir pour moi, transe dans mon corps qui vient me rattraper ; que j'apprends à démêler.

Et elle me dit, oui je pense que tu peux être dangereuse. Inquiète, honnête, face à l'état des lieux elle me livre son constat sans détour ni entourloupe. Là j'ai pensé, d'accord, je suis dangereuse.

Complice. Ma mère. Ma mère gauche, ma mère gauchère.

Toujours active qui déprime pas. C la chance des intellos de déprimer.

Ma mère qui demande à mon grand-père, j'ai une question très importante, comment tu faisais pour faire caca quand t'étais dans le train ? Le train qui l'a amené de Paris en Biélorussie pendant la guerre, un train de prisonniers de guerre, papi explique, ils avaient le temps de descendre aux pauses ; c'était quand même des militaires. C'est pas comme les trains des juifs, celui qui a emmené sa femme et son fils, ils se faisaient dessus, puis celui-là il est pas revenu. Ma mère et sa question pratique. Anecdote ? intello ou pas, l'intelligence, y est-y pas ?

Bon ben, ma mère quoi. Complice, alliée, je pense, on a appris. Qui galère avec mon père et qui flippe, quand il sera à la retraite mais qui me dit que quand même, c'est pas si pire, y'a des moments bien, tous les petits riens du quotidien. Mais euh si ça continue elle va finir par partir ! Trente ans que ça dure.

Elle est chouette ma mère.

Vous pouvez envoyer vos chèques (à l'ordre de TIMULT), vos réclamations et lettres d'amour à :

TIMULT
15, rue Jacquet
38100 Grenoble

Pour devenir point de diffusion ou demander un abonnement, écrivez par papier ou par mail timult@riseup.net

Les premiers numéros de timult sont épuisés... trouvez-les sur :

<http://timult.poirvon.org>

TEXTES

andrea
camille crabe
cow boy
finn
gloutonne mohlllo
g & t
gloria badgam
gloria vancouver
ka
kamille
lazlo
l. k. plat
milo
va et vient
...

IMAGES

alice
brouss
kunst
lady di
mae waydonc
sofie
yalage

MISE EN PAGE

loulou

ET AUSSI

jimmy spinat
le plex
le rb
remuski
solveig
l'équipe dalle du rdc de la t.
sans oublier les autres

ON SE DEMANDAIT...

on n'a pas vraiment le swag
mais a-t-on et le... euh... le sum (?)... on sait plus

RÉCITS, ANALYSES & CRITIQUES



Prochain numéro

Le prochain numéro de TIMULT est prévu pour septembre 2014. Envoyez-nous vos réponses vénères, vos questions cinglantes, vos analyses subtiles et vos textes simultueux à timult@riseup.net.

septembre du mile 13 – septième

TIMULT